29
Septembre 2018

Ministère de l'Agriculture et de l'Alimentation
Direction Générale de l'Enseignement et de la Recherche

Ministère de la Culture
Secrétariat général

CHAMPS CULTURELS

La transition agroécologique : un nouveau paradigme Homme-Nature ? Nouveaux regards, nouvelles pratiques.

CHAMPS CULTURELS

ÉDITORIAL

Le Ministère de l'agriculture et de l'alimentation accompagne, via divers dispositifs, la transition vers des systèmes agricoles et alimentaires plus durables.

Cet accompagnement s'effectue également au sein de son système éducatif via l'évolution des référentiels pédagogiques. Car il s'agit bien d'une transition qui appelle une évolution globale des manières de voir, de penser, mais également des manières d'apprendre.

Ainsi, qu'elle soit démographique, physique, économique, sociale, agricole, écologique.., la transition est d'abord un mouvement, une dynamique vers une transformation.

La transition agroécologique n'échappe pas à cette définition, elle s'incarne bien dans un mouvement, graduel, progressif. Mais cette transition agroécologique au-delà des évolutions agro-techniques et des savoirs qui y sont liés, n'interroge-t-elle pas aussi, plus largement, notre rapport à la nature ?

Les premières contributions de ce numéro vingt-neuf de la revue Champs Culturels nous proposent justement de croiser les points de vue sur la manière dont nous abordons les questions de nature, que ce soit au cinéma, en peinture, dans l'univers de l'édition spécialisée, dans nos manières de construire du savoir ou bien encore via notre psyché.

Autant d'approches différentes qui nous permettent d'élargir notre appréhension du sujet et d'aborder plus spécifiquement un des enjeux de la transition agroécologique qui réside dans le « comment » : comment penser de nouvelles démarches ? Quelles méthodes ? Quels outils ? C'est encore ici le croisement des approches pédagogiques, anthropologiques, culturelles, qui nous permet de saisir la richesse de cette mutation.

Enfin, sans prétendre à l'exhaustivité des démarches, ce numéro de Champs Culturels propose quelques expériences concrètes de transitions, conduites par des personnalités ou des collectifs très différents, allant d'une cheffe d'exploitation de lycée agricole, à une résidence d'artiste, en passant par un projet alimentaire de territoire, une ferme collective ou bien encore une proposition artistique qui requestionne le primat de l'humain sur le monde.

Autant de sujets que nous vous invitons à découvrir dans ce vingt-neuvième numéro de la revue, sujets qui pour certains ont fait l'objet de stages de formation continue à l'attention des enseignants de lycées agricoles. Ces stages étaient organisés par l'École Nationale Supérieure de Formation Agronomique de Toulouse, et soutenus par le Ministère de la culture.

Hervé Barbaret
Secrétaire général
du Ministère de la Culture

Philippe Vinçon
Directeur général de l'enseignement
et de la recherche du Ministère
de l'Agriculture de l'Alimentation

L'agroécologie, une culture du faire-avec

Raphaël Larrère

Dans les civilisations occidentales, les conceptions de la nature ont largement déterminé les rapports techniques, éthiques et esthétiques des hommes à leur environnement naturel. Celle qui prédomine aujourd'hui s'est élaborée de Copernic à Newton, sous les auspices de la mécanique classique : obéissant aux lois éternelles du mouvement, la nature est un équilibre toujours recommencé, auquel l'homme est extérieur. La pensée moderne n'a cessé de décliner cette proposition : l'homme est sujet, alors que la nature est constituée d'objets ; et s'il n'a rien d'exceptionnel du point de vue biologique, il se distingue des autres vivants par son esprit. Il a construit son monde - la société - et ce monde est aussi celui de l'histoire, alors que la nature serait immuable s'il n'y avait les hommes.

LA REMISE EN CAUSE D'UNE CONCEPTION DUALISTE DE LA NATURE

Si cette approche a favorisé le développement des sciences, elle est de nos jours remise en cause. Elle l'est d'abord par les sciences elles-mêmes. La théorie darwinienne de l'évolution avait déjà réinscrit l'homme dans la nature : comme l'humanité, la nature a une histoire et l'homme en fait partie. L'écologie contemporaine insiste désormais sur le fait que les milieux qui nous entourent sont le produit d'une histoire où s'articulent perturbations naturelles et perturbations d'origine humaine : la nature coévolue avec les sociétés humaines. Cela revient à réinscrire les sociétés dans une nature qui depuis longtemps porte la « mémoire » de la façon dont des hommes l'ont utilisée et portera encore longtemps la marque de ce que nous en faisons.

La généralisation des problèmes environnementaux a enfin remis en cause cette conception dualiste de la nature. La crise environnementale, c'est le naturel qui fait irruption dans le social : nos problèmes environnementaux sont des problèmes sociaux : les inégalités environnementales et les inégalités sociales s'interpénètrent. Que l'humanité soit capable de perturber le climat montre enfin qu'elle est devenue une force géophysique et donc une force naturelle.

Il est de nos jours nécessaire de se libérer des oppositions caractéristiques du dualisme dont nous avons hérité de la modernité. C'est ce que font des anthropologues comme Philippe Descola [1] en remettant en cause l'opposition nature/culture. Dans une telle démarche, il est essentiel de repenser l'opposition du naturel et de l'artificiel. Le monde n'est pas divisé en deux domaines bien distincts : la nature, source du bien pour les naturalistes, et l'artifice, que les uns déplorent quand d'autres le glorifient. Nous vivons entourés de milieux et d'objets hybrides qui sont des productions conjointes des activités humaines et des processus naturels. Entre nature et artifice, il existe un véritable continuum [2]. Plus les activités humaines respectent les processus naturels et plus on se rapproche de la nature, avec laquelle il a bien fallu composer ; inversement, plus on néglige les contextes et les processus naturels, et plus on s'oriente en direction de l'artifice.

• AGIR TECHNIQUEMENT AVEC OU SUR LA NATURE

Il n'y a pas une seule façon d'agir techniquement, mais plusieurs entre lesquelles il faut choisir – un choix qui dépend des effets de l'action (tant sur les hommes que sur la nature), tels qu'on peut les anticiper. Cette question du choix ne préoccupe guère les technophiles (qui considèrent que la technique est moralement neutre et que l'on trouvera toujours une solution technique pour porter remède aux effets nocifs de l'action technique) ni les technophobes (pour qui la technique a une dynamique autonome qui ne peut que dominer les hommes et la nature). Les uns comme les autres focalisent leur réflexion sur la puissance de la technique. Parler de choix suppose au contraire de s'intéresser aux techniques – c'est à dire aux processus et aux objets techniques dans leur diversité – bien plus qu'à la technique comme moyen de dominer le monde. On peut à l'inverse découvrir que l'enjeu n'est pas de faire toujours plus comme le voudraient les technophiles, ou de s'abstenir de faire comme l'exigent les technophobes, mais de faire autrement, d'opter pour des actions qui, tout techniques qu'elles soient, respectent et utilisent les processus naturels : il y a différentes façons d'agir, plus ou moins respectueuses de la nature et que l'on peut distinguer selon les conséquences qu'elles auront sur les espèces et les milieux et que la science écologique permet d'anticiper.

S'intéresser aux processus techniques dans leur diversité, c'est découvrir que les actions techniques relèvent depuis longtemps de deux modèles : celui de la fabrication, de la production d'artefacts et celui du pilotage ou de la manipulation des êtres vivants et des processus naturels [3].

• ARTS DU FAIRE OU FAIRE-AVEC

Le premier modèle technique produit des objets et des outils, construit des bâtiments ou des infrastructures, synthétise des substances qui n'existent pas à l'état naturel. Les techniques de ce modèle sont donc les *arts du faire* ; ce sont les « arts et métiers » de l'artisanat et des manufactures, puis de

1. DESCOLA P. (2005). Par-delà Nature et culture. Paris : Gallimard.
2. LATOUR B. (1991). Nous n'avons jamais été modernes. Paris : La Découverte.
3. LARRÈRE, C. et LARRÈRE, R. (2015). Penser et agir avec la nature. Paris : La Découverte.
LARRÈRE, C. et LARRÈRE, R. (2017). Bulles technologiques. Marseille : Wildproject.

l'industrie. La technique y est conçue comme une façon d'imposer une forme idéale à la matière.

Le second modèle technique revient à utiliser ou bien à infléchir des processus naturels, pour obtenir le résultat souhaité. Ce sont les multiples façons de composer avec la nature, comme on le ferait avec un partenaire. Ce ne sont pas les *arts du faire*, mais ceux du *faire-avec*. Sans eux il n'y aurait eu ni domestication d'animaux, ni jardinage et agriculture, ni fermentations contrôlées pour l'alimentation humaine (si l'on n'avait pas appris à manipuler des fermentations naturelles, nous n'aurions ni pains, ni vins, ni fromages, ni yaourts, ni bières, ni salaisons !). Il faut de même adjoindre à ces arts, celui du thérapeute : le médecin ne fabrique pas la santé, il aide l'organisme à guérir. *Faire-avec* signifie deux choses : il s'agit de tenir compte des dynamiques spontanées (ou du comportement des êtres que l'on manipule) et d'adapter son action aux variations et aux perturbations naturelles. Mais il s'agit aussi de collaborer avec la nature : les fermentations naturelles contribuent au même titre que le vigneron à produire le vin ; et au sujet du thérapeute, on peut parler comme Canguilhem de « coopération du médecin et de la nature ».

Les objets techniques fabriqués – objets, qui sont de plus en plus standardisés pour des raisons commerciales – sont conçus indépendamment du contexte dans lequel ils seront employés. C'est ce qui fait le succès des arts de la fabrication, mais c'est aussi ce qui les rend problématiques : ce qui est ainsi introduit dans le monde a un avenir que l'on ne maîtrise pas. La fabrication exige en outre une énergie qui, depuis la révolution industrielle est essentiellement issue de ressources fossiles, non reproductibles, qui contribuent à augmenter la teneur en gaz à effet de serre de l'atmosphère.

Puisqu'il s'agit de piloter et pas de maîtriser, les arts du *faire-avec* sont toujours menacés d'échouer. Mais, pour avoir quelque chance de réussite, ils supposent de tenir le plus grand compte du contexte, c'est-à-dire de l'environnement naturel complexe (et de l'environnement social – tout aussi complexe) dans lequel ils s'inscrivent.

Pilotage, fabrication : il s'agit de deux présentations idéal-typiques. Dans la réalité, on rencontre toujours un mélange des deux. Le pilotage fait appel à des objets fabriqués : l'agriculteur utilise des machines et des outils et aider un malade à guérir peut exiger d'employer des appareils sophistiqués et des prothèses.

Ce qui distingue le fabriquant du pilote, n'est donc pas l'utilisation d'outils plus ou moins sophistiqués, mais c'est que le premier est indifférent au contexte naturel et social dans lequel il intervient, alors que le second s'en préoccupe et doit en tenir compte s'il ne veut pas échouer : ils agissent selon deux cultures techniques différentes.

Pour limiter, aussi bien les effets délétères de nos actions techniques sur la biosphère, que les émissions de gaz à effet de serre, on a tout intérêt à concevoir et promouvoir des techniques du *faire-avec*. Sans doute exigent-elles plus de travail (la main d'œuvre n'est pas ce qui manque le plus de par le monde), mais elles consomment moins d'énergie (par l'utilisation maximale de processus naturels) et supposent un rapport plus respectueux du contexte naturel. Éviter une érosion catastrophique de la biodiversité et diminuer l'impact de la production de denrées sur le changement climatique supposerait ainsi de substituer à l'agriculture productiviste et à l'élevage intensif des pratiques relevant de l'agro-écologie [4].

4. Voir en particulier : **GRIFFON, M.** (2009). Nourrir la planète. Paris : Odile Jacob.

RÉVOLUTION VERTE : UN APPAUVRISSEMENT DES SOLS ET DES PAYSANS

L'agriculture productiviste (comme la « révolution verte » dans les pays chauds) a remplacé les fonctionnalités naturelles que savaient utiliser les systèmes de polyculture-élevage, par l'utilisation massive de produits d'origine industrielle. Les engrais se substituent ainsi aux mécanismes naturels de reproduction de la fertilité (au prix d'une diminution de la matière organique du sol et donc de ses capacités de rétention de l'eau), le travail intensif de la terre remplace sa structuration par les racines et la faune du sol et les produits phytosanitaires se substituent aux ennemis naturels des agents pathogènes. Avec cette conception de l'agronomie, la nature n'est plus ce dont on apprend à se servir pour se procurer des denrées, elle est à l'inverse perçue comme une menace, parce qu'elle est à la source de perturbations que l'on va s'employer à contrer. Il faut alors maintenir la nature à distance et modifier l'environnement pour permettre aux semences hautement productives sélectionnées en champs expérimentaux de manifester toutes leurs potentialités.

Certes la révolution verte a – tout comme l'agriculture « productiviste » des pays industrialisés – rendu les services que l'on attendait d'elle. Elle a permis à de nombreuses régions d'Amérique latine et d'Asie (du Sud et de l'Est), de se libérer des disettes, et même d'exporter. Ce faisant, elle a largement contribué à assurer l'alimentation d'une population humaine en forte croissance au cours de la seconde moitié du XXe siècle. Mais, depuis les années 1990, elle semble avoir épuisé ses capacités productives et il est devenu de plus en plus évident qu'elle a eu des conséquences tant sociales qu'environnementales assez désastreuses.

Les pays qui ont développé ces formes de production inondent le reste du monde de leurs surplus à bon marché. S'ensuivent l'absence de possibilité de développer des marchés nationaux dans les pays déficitaires, la destruction de leur paysannerie, l'encombrement de leurs bidonvilles et autres favelas par les paysans pauvres. Exigeant des investissements (mécanisation, irrigation, bâtiments) et des achats (semences sélectionnées, engrais, insecticides, herbicides et fongicides) ces modèles techniques ne pouvaient convenir à ceux qui produisaient juste de quoi se nourrir. Si la révolution verte a apporté une relative aisance dans certaines régions, elle s'est aussi traduite par la paupérisation de ceux qui n'ont pas eu les moyens de l'adopter.

Ces formes d'agriculture ont, en outre, un très mauvais rendement énergétique et leurs exportations en direction des pays déficitaires (mais aussi entre pays exportateurs) supposent des transports lourds et volumineux, si bien que l'on ne saurait poursuivre dans cette voie si l'on veut effectivement diminuer les émissions de gaz à effets de serre.

Il s'agit enfin de formes de production très polluantes, ayant des effets dommageables, aussi bien sur la santé humaine (tant des producteurs que des consommateurs) que sur les capacités productives des sols (érosion, salinisation, perte de matière organique) et la diversité biologique.

LA CONNIVENCE AVEC LES ÉCOSYSTÈMES

L'agroécologie consiste à passer d'une logique de production fondée sur la maîtrise des milieux à une autre fondée sur la connivence avec les écosystèmes : jouer avec (et non contre) la variabilité des conditions naturelles et l'hétérogénéité des milieux, rechercher dans la faune et la flore présentes des auxiliaires susceptibles d'appuyer l'effort productif. Il s'agit donc de promouvoir des formes de pilotage des processus naturels, ce qui suppose d'étudier les fonctionnements des

agrosystèmes en n'oubliant jamais qu'ils s'insèrent dans un complexe d'écosystèmes (le paysage dont ils font partie) avec lesquels ils entretiennent un ensemble d'interactions.

Appréhender toute parcelle cultivée comme un écosystème complexe suppose par exemple de ne plus considérer le sol comme un simple support, que l'on travaille pour faciliter l'enracinement des plantes et que l'on enrichit d'engrais pour « forcer » leur alimentation. Dans la conception agronomique qui a guidé le modèle productiviste, la vie du sol, avec sa faune, sa flore et sa mycoflore détritivores, avec ses bactéries qui minéralisent la matière organique et qui, pour certaines, fixent l'azote atmosphérique – bref, le sol en tant que système écologique avec ses interactions complexes – est une boîte noire. Il s'agit donc d'ouvrir la boîte noire, et de comprendre, pour en tirer parti, les mécanismes biologiques qui président à la reproduction de la fertilité, ainsi que ceux qui contribuent à maintenir une structure et un taux de matière organique favorables à l'enracinement des cultures et à la rétention de l'eau. La même démarche invite à s'assurer de la reproduction de la fertilité en associant l'élevage aux cultures et en introduisant dans l'assolement des légumineuses (cultures fourragères ou haricots) qui fixent l'azote atmosphérique. Les rotations complexes des cultures sur la même parcelle doivent enfin permettre de briser les cycles de reproduction des espèces qui concurrencent les récoltes et de celles qui les ravagent. Il en est de même de la plantation de plantes associées ou de variétés associées judicieusement choisies. Un pilotage fin des flux d'éléments fertilisants et des rotations culturales devrait permettre de limiter l'impact de cette agriculture sur la flore et la faune sauvage.

Si l'agriculture productiviste n'est pas à proprement parler une fabrication mais une co-production du cultivateur (ou de l'éleveur) et de la nature, elle est conçue avec une culture technique du *faire* : elle prétend contrôler les conditions de production, et lutte contre la nature. Parce qu'elle exige de tenir le plus grand compte du contexte naturel, l'agroécologie relève à l'inverse d'une culture technique du *faire-avec*, ce qui suppose un rapport de partenariat avec les processus naturels. ¶

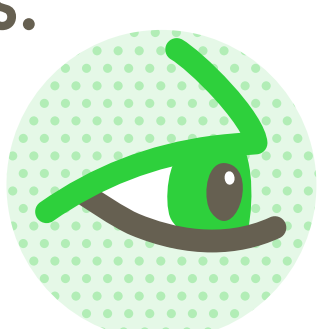
1. Homme-Nature

Regards croisés sur la transition des relations Homme-Nature. Nouveaux regards, nouveaux enjeux ?

Banquise, jungle & potager
La nature au cinéma

Tantôt ressource, tantôt menace, filmée à hauteur d'humains dans un souci d'égalité ou bien encore englobant l'humain dans une approche cosmologique, la nature, et plus encore le rapport que l'Homme entretient avec elle, inspire les cinéastes. L'auteure nous propose d'explorer ces différentes manières de voir et de filmer à travers quelques exemples d'œuvres, des plus anciennes aux plus contemporaines.

Chloé Guerber-Cahuzac



• LA RELATION HOMME-NATURE AU CŒUR DU RÉCIT

Lorsque l'on parle de nature au cinéma, différentes images viennent à l'esprit : les paysages enchantés de Brigadoon (1954) de Vincente Minnelli, le vent terrifiant dans le film éponyme de Victor Sjöström (1928), le travail des champs dans Les Moissons du ciel de Terrence Malick (1978). Les questions de climats, de paysages et de territoires se mêlent spontanément. Pour mieux cerner ce sujet, il est nécessaire de distinguer les récits dans lesquels la relation homme-nature est un enjeu prégnant de ceux où la nature n'est qu'un cadre général permettant aux personnages d'exister, à l'intrigue de se déployer. Ainsi, dans In the Mood for love de Wong Kar Wai (2000) la pluie permet aux amants de se retrouver et de se parler à l'abri des regards, mais ce phénomène météorologique vient seulement servir de cadre à la scène sentimentale. Dans La Captive aux yeux clairs de Howard Hawks (1952), les difficultés des hommes à remonter la rivière suscitent des péripéties et du suspens, mais c'est la relation des trappeurs à leur prisonnière indienne qui est l'enjeu réel du récit.

En fait, si l'on envisage le cinéma au prisme de la relation entre l'homme et la nature, deux grands types de récit se font face : ceux où la nature hostile met en danger la vie des personnages et imposent une lutte, une conquête ; ceux où la nature généreuse est source d'abondance et symbole d'harmonie. D'un côté, un repoussoir ; de l'autre une utopie.

Au-delà de ces grands archétypes que l'on retrouve aussi dans la littérature, le cinéma se nourrit bien sûr des thématiques contemporaines qui traversent nos sociétés. Aujourd'hui, les territoires inconnus sont rares. Au cinéma, les grandes expéditions d'exploration nous sont plutôt racontées au passé comme dans The Lost city of Z (2016) de James Gray ou alors elles se déroulent dans l'espace comme dans Seul sur mars, (2015) de Ridley Scott.

En revanche, nous sommes de plus en plus attentifs à l'impact des activités humaines sur la nature. De cette prise de conscience, naissent des politiques d'aménagement ou de protection de la nature. Les scénaristes s'en inspirent. Dans Promised Land (2012), Gus Van Sant et Matt Damon abordent de façon engagée le sujet de l'extraction du gaz de schiste. Dans son film noir, Night Moves (2013), Kelly Reichardt raconte l'histoire d'activistes écologistes qui décident de faire exploser un barrage en Oregon.

Certains types de récits centrés sur la relation homme-nature traversent donc l'histoire du cinéma, d'autres font leur apparition. Dans tous les cas, il s'agit de mettre en scène un rapport entre un territoire et des hommes.

• METTRE EN SCÈNE ESTHÉTIQUEMENT LA RELATION HOMME-NATURE

Dans L'Arbre, le Maire et la Médiathèque d'Eric Rohmer (1993), les habitants d'un petit village débattent de la création ou non d'une médiathèque et des conséquences que sa construction pourrait avoir sur le paysage. Lors d'une longue séquence de dialogue, Bérénice de Beaurivage, une écrivaine parisienne et son compagnon Julien Dechaumes, le maire du village, se promènent dans la campagne. Chaque personnage incarne un stéréotype. L'écrivaine parisienne visite le village de son compagnon comme un musée : elle s'exclame devant chaque plante et chaque animal tout comme elle le ferait devant des tableaux rares et exotiques. Elle est « devant » ce paysage comme en terre étrangère, et elle ne voit réellement en lui ni vie, ni source d'inspiration. Son ami Julien Dechaumes jouant les châtelains cultivés donne le nom latin de chaque fleur et se vante du rôle politique qu'il a à jouer dans l'aménagement de ce territoire, dont la transformation changera bientôt la vie des habitants.Leurs visions de la campagne sont irréconciliables. Ils marchent côte à côte, dans les mêmes lieux, la caméra les suit ou les devance, mais l'un se situe face à la campagne tandis que l'autre veut agir sur elle et la modifier.

Dans son film, Quattro Volte, le cinéaste Michelangelo Frammartino (2010) interroge le lien de l'homme à la nature à travers ses choix de cadrages. Par opposition à une approche où la nature serait perçue en fonction de ses usages pour l'homme, il propose une esthétique de la nature où l'homme et son environnement tiendraient une place égale. C'est ainsi que pour filmer la fête de la Pita dans un village calabrais, un rituel qui nécessite d'abattre un arbre dans la montagne, il choisit de rester au plus près de l'arbre. En se concentrant sur lui, sur ce qui le compose, son écorce, ses branches, « ses insectes habitants », en le plaçant au milieu du cadre aussi, il fait de l'arbre un héros sur la destinée duquel les hommes vont agir. D'un côté, « un personnage » principal coupé, arraché à la forêt, érigé sur la place d'un village ; de l'autre une nuée de petits hommes, petits car filmés de loin, qui s'agitent tels les lilliputiens du voyage de Gulliver.

LA FIGURE DE L'AVENTURIER EN TERRITOIRES INCONNUS : DU DOCUMENTAIRE À LA PARODIE

Avant l'invention du cinéma, les récits de voyage faisaient l'objet de textes écrits, de tableaux ou bien de dessins sur des plaques de lanternes magiques. Au XIXe siècle, l'image analogique a accru l'engouement pour ces aventures donnant à découvrir de nouvelles contrées.

Très vite, les frères Lumière envoient leurs opérateurs tourner des vues en Russie, à Madagascar, à Jérusalem.

L'ethnologie d'urgence

La naissance du cinéma est aussi contemporaine de celle de l'anthropologie de terrain. Dès lors les chercheurs emportent des caméras lors de leurs expéditions. Il s'agit d'étudier des cultures différentes tout comme d'en garder la trace : d'emblée, on pense que ces modes de vie archaïques sont voués à disparaître.

Le banquier Albert Kahn s'inscrit dans cette démarche qu'on appelle l'ethnologie d'urgence. Entre 1909 et 1931, il lance un programme systématique d'enregistrement photographique et cinématographique à travers le monde pour centraliser et organiser les données recueillies pour son projet « Les Archives de la planète ». Ses opérateurs rapporteront des films et des photographies de 50 pays. Il est aussi animé par une utopie pacifiste. Il importe selon lui que les dirigeants du monde soient tournés vers l'extérieur, qu'ils aient des outils pour mieux connaître le vaste monde et le comprendre pour éviter les conflits.

Par ailleurs, les aventures exaltantes (ou enjolivées) d'explorateurs sont aussi très recherchées. Dès 1911, les américains Osa et Martin Johnson mettront ainsi en scène leurs expéditions dans le Pacifique et en Afrique. Ils filment les hordes d'animaux sauvages notamment au Kenya, mais ils se mettent aussi en scène eux-mêmes. De nombreux films montrent « Osa avec les enfants du village », « Osa faisant la cuisine », « Osa nourrissant un singe », « Osa tuant un animal féroce », etc. Les préjugés de l'époque sont présents dans ces films certes inédits, mais qui décrivent l'Afrique comme un paradis vierge habité par des peuples dont la civilisation est vouée à disparaître et dont les héros se veulent les messagers du peuple civilisé. L'homme blanc serait celui qui transformerait la nature grâce à son ingéniosité, à son sens du progrès ; le sauvage lui se soumettrait à l'ordre naturel. Il serait d'ailleurs un élément de la nature comme les antilopes ou les cactus.

La figure de l'aventurier intrépide

C'est de ces figures d'aventuriers intrépides qu'est né le personnage d'Indiana Jones inventé par Georges Lucas et mis en scène par Steven Spielberg dans plusieurs films.

C'est de cette même figure que se moque aussi Antonin Peretjatko dans son film La Loi de la jungle (2016). Reprenant les codes du film d'aventure en optant pour un ton parodique et irrévérencieux, il entraîne son héros, le rondouillard et maladroit Châtaigne, un stagiaire qui n'a plus l'âge d'en être un, en Guyane. Son stage porte sur la mise aux normes d'un projet de piste de ski artificielle : Guyaneige. Avec une autre stagiaire un peu plus dégourdie, répondant au nom de Tarzan, Châtaigne se perd dans la jungle. Tantôt menacés par des cannibales, tantôt par des serpents, les deux « stagiaires » semblent incapables de s'extirper de ce monde hostile. Peretjatko joue sur les ruptures de ton et de rythme : en une même séquence très courte (cinq minutes), les personnages se disent ainsi des mots doux, manquent de se noyer dans les rapides, semblent agoniser avant de trouver refuge chez une dame qui ne se plait pas dans cette nature et confie sa préférence pour Tahiti. Les changements musicaux accentuent les effets de ruptures et accélèrent le rythme général. La caméra semble d'abord planer au-dessus de l'Amazone tandis que les amoureux s'amusent quand soudain Châtaigne cherche à secourir Tarzan qui ne sait pas nager, sans devoir jamais lâcher sa sacoche où se trouve son rapport de stage. Alors que les aventuriers d'antan sont le plus souvent mis en scène comme des conquérants finissant par dompter leur environnement au cours d'une scène d'action spectaculaire, les héros de La Loi de la jungle nous montrent que toute nature n'est pas faite pour l'homme.

Nanook l'esquimau de RJ Flaherty : images contre cartons

Lorsque Robert J.Flaherty réalise son film Nanook of the North en 1922, son approche est totalement différente : certes il est lui-même un explorateur qui a mené des expéditions cartographiques, mais il ne souhaite pas mettre en scène ses propres aventures. Fasciné par les tribus Inuits qu'il a rencontrées dans la baie d'Hudson au Canada, il veut filmer leur vie quotidienne dans un territoire qu'il juge hostile sans passer par le prisme d'un héros occidental. Il demande donc à des Inuits de rejouer leur vie devant la caméra : la pêche, la navigation, les jeux avec les enfants, la construction d'un igloo, etc.

Les conditions de tournage furent très difficiles, le froid faisant notamment exploser la pellicule. Rien ne pouvait donc se faire sans la complicité active des protagonistes qui l'aidèrent à développer les rushes et les commentèrent avec lui.

Comment rendre compte des difficultés de la pêche par exemple ? Impossible de filmer l'attente. Flaherty multiplia donc les plans pour donner un sentiment de durée. Il demanda aussi à Nanook de lui montrer comment il courrait sur la glace, quelles méthodes de pêche il utilisait.

Ce caractère joué/reconstitué a suscité et suscite toujours de nombreux débats autour de ce film considéré par ailleurs comme un des premiers longs-métrages documentaires. L'écart entre la construction scénaristique et les émotions procurées par les images trouble aussi le spectateur. En effet, les cartons nous expliquent qu'ici la nature est très hostile et la nourriture rare, que la faim et le froid sont une menace permanente. C'est autour de ce motif de la survie que tout le film se construit, la famille de Nanook rencontrant des épreuves toujours plus difficiles à surmonter.

Pourtant, parallèlement à cette trame générale, les images nous montrent des personnes souriantes, détendues, jouant avec la caméra. Nanook est présenté comme un très grand chasseur et son agilité est valorisée.

Le récit catastrophiste est donc nuancé, voire contredit, par la douceur qui émane des images elles-mêmes. En fait, même si Flaherty a écarté le personnage convenu de l'aventurier dans son film, on peut se demander si conserver le scénario mythique d'un homme luttant contre la nature n'était pas pour lui la seule manière de raconter le quotidien de ces gens au grand public. Ce récit était même bien plus « acceptable » que ce à quoi il assistait alors : les conséquences néfastes pour les autochtones du développement de la présence des occidentaux sur leur territoire.

UN GENRE EN PARTICULIER ? LE WESTERN OU LE RÉCIT DE L'HISTOIRE D'UN PAYS PAR LA CONQUÊTE D'UN TERRITOIRE

Le western est un genre cinématographique qui s'est illustré à travers plusieurs types de récits [1] : récit de peuplement ; guerres indiennes ; guerre de sécession ; histoire de grands éleveurs et de bétail ; histoire de bandits et de shérifs. Au sens strict, il renvoie à la fin de la conquête du continent américain, la conquête de l'Ouest (1820-1850).

Dans ces récits très approximatifs historiquement, mais fondateurs dans l'imaginaire collectif américain, des individus, poussés à l'exil pour des raisons différentes, marchent vers une terre promise.

Le Convoi des braves de John Ford (1950)

Dans ce film, une communauté mormone chassée de plusieurs villes pour son appartenance religieuse souhaite s'installer au sud-est de l'Utah avant d'être rejointe par d'autres mormons. Là-bas, ils auront leurs propres terres qu'ils cultiveront à la sueur de leurs mains et ils pourront construire, espèrent-ils, une vie meilleure. En chemin, ils croisent une troupe de saltimbanques malhonnêtes et une fratrie de hors-la-loi. Feront-ils communauté avec eux ? Nul ne le sait encore, mais ils marchent ensemble. Cette marche est longue, exténuante. La terre est sèche, la poussière est omniprésente. Il fait chaud et l'eau manque. Elle est rationnée. Lorsque John Ford filme ces hommes, ces femmes, ces enfants qui marchent, il veut à la fois décrire la difficulté de ce voyage, et lui donner aussi une portée universelle, mythique : cette histoire est celle de tous les pionniers, de tous les migrants. Dès lors, pour construire une séquence très courte de moins d'une minute, mais qui doit résonner symboliquement, il choisit de multiplier les plans : plans larges sur le cortège, plans serrés sur les chaussures pleines de poussières, visages fatigués, etc. Il ajoute aussi la chanson Rollin Dust écrite par Stan Jones dont l'accompagnement est lancinant et mélancolique.

Cette très courte séquence est précédée d'une conversation amusante entre deux protagonistes incontournables dans les westerns, le cowboy et l'entraîneuse/aventurière. Elle est suivie d'une cavalcade vers la rivière. Elle se présente donc vraiment comme un moment entre parenthèses mettant en scène l'hostilité d'un territoire qu'il faut néanmoins traverser pour trouver la terre d'abondance.

Ce même motif se retrouve dans Les Raisins de la colère (1940) de John Ford. Pour arriver en Californie, la famille Joad qui a été chassée de son exploitation en Oklahoma doit traverser un désert très aride dans un camion brinquebalant. Ford filme le reflet de leurs visages angoissés dans le pare-brise, tels des fantômes qui traversent un cimetière. Passeront-ils de l'autre côté ?

1. LIANDRAT GUIGUES S. et LEUTRAT J.-L., voir dans la bibliographie.

Sur la Piste des Mohawks (John Ford, 1939)

Ce film met en scène l'installation d'un jeune couple de pionniers au nord de New-York vers 1776. Travailler la terre, participer à la vie de la communauté, mener une vie simple et fraternelle, telle est leur utopie. Le voyage n'est pas très long, mais la quête d'une vie paisible et prospère oui. Le film raconte finalement comment le rêve du jeune couple sera sans cesse mis à mal, les conflits ne faisant que croître jusqu'à la fin de la guerre d'Indépendance et la naissance du drapeau américain. Il leur faut d'abord faire table rase de la nature sauvage et abattre des arbres pour créer des champs. Puis, à peine ont-ils le temps de contempler le résultat de leurs efforts que les indiens incendient une première fois leur propriété. L'effort collectif (puisque toute la communauté était venue prêter main forte) est donc réduit en cendres. Le film, en insistant sur la présence des indiens permet de mettre en scène deux rapports au territoire : les indiens ne détruisent pas la forêt, ils l'habitent telle qu'elle est, ils s'y faufilent, s'y fondent, s'y dissimulent. Leur espace est silencieux. Lorsqu'on est avec eux, on n'entend plus les colons qui coupent, scient, brûlent pour nettoyer le terrain. Le son n'est pas traité sur un mode réaliste. Il traduit la manière qu'à chacun d'occuper la forêt.

• VOUS PRÉFÉREZ LA VILLE OU LA CAMPAGNE ?

Aujourd'hui, il paraît de plus en plus difficile de trouver un territoire qui n'aurait pas été cartographié par l'homme. Grâce aux nouveaux moyens de communication, l'image du territoire précède l'expérience physique de celui-ci.

Par ailleurs, les espaces de nature sauvage se sont réduits et la nature « restante » est le plus souvent aménagée : la montagne, la mer sont certes des espaces naturels, mais l'homme y a introduit les notions de plage, de zones de baignade, de sentiers, de pistes, de parcs naturels, de réserves. La nature est « anthropisée ». Dès lors, nous la pensons plutôt par opposition à la ville. Etre en pleine nature, c'est avant tout s'éloigner du monde urbain et par là même de ses contraintes.

Lorsque Monika et Harry (Monika, Ingmar Bergman, 1952) partent camper, ils se rendent sur l'île d'Orno dans l'archipel de Stockholm. De cette île, ils aperçoivent encore le continent. Finalement, ils sont seulement partis assez loin de Stockholm pour échapper à des situations familiales et professionnelles oppressantes. Là, ils pourront vivre leur histoire d'amour plus librement. Ingmar Bergman met en scène leur premier jour sur l'île en se concentrant sur leurs expériences sensorielles : marcher pieds nus, prendre le soleil, se baigner dans l'eau froide, observer les jeux des nuages, la force des vagues. Ces expériences nourrissent la sensualité de ce moment amoureux. Les jeunes amants regardent cette nature et se regardent aussi. Leurs corps sont plus libres ici. La déclinaison du motif de l'eau (plan de la mer, des vagues, d'un petit étang, de l'arrivée soudaine de la pluie d'été) et du motif du ciel (changements de lumière, passage du soleil à l'orage) donnent le sentiment d'un temps arrêté. « Vivre au rythme de la nature », c'est ici vivre sans horaire, vivre nu, vivre au présent. D'ailleurs, la fin de ce bel été s'achève sous une pluie hostile. Le couple a froid et faim. La jeune femme est enceinte. Le temps de l'insouciance est fini et Monika ne pourra l'accepter.

• LA NATURE COSMOLOGIQUE ?

Pour que la nature ne soit plus présentée comme une altérité (qu'il s'agisse d'une ressource ou une menace), mais comme un univers dont l'homme ne serait qu'une infime partie, il faut probablement quitter le cinéma occidental et se tourner, par exemple, vers l'Asie. Dans les films du japonais Hayao Miyazaki, les formes humaines, végétales et animales se confondent et se mêlent. La figure humaine est instable. Ponyo passe de l'état de poisson à celui de petite fille dans Ponyo sur la falaise

(2008). Les parents de Chihiro dans Le Voyage de Chihiro (2001), deviennent des cochons, et même dans les récits de Miyazaki qui s'ancrent dans la vie quotidienne, les fantômes, les génies, les créatures sont des présences quotidiennes (Mon voisin Totoro, *1988*). Par ailleurs, la relation de l'homme à la nature s'avère être le sujet central de Princesse Mononoké (1997). Dans ce film, l'esprit de la forêt ne cesse de se transformer, tantôt grande silhouette multicolore surplombant les cimes des arbres, tantôt sorte de cerf dont le visage serait un masque. Sous ses sabots, naissent des fleurs, mais par sa respiration, il peut ôter la vie. Les arbres eux-mêmes sont habités par de petits esprits appelés kodama qui se balancent sur les branches. Face cette puissance, l'homme se doit d'être humble.

Cette croyance en un tout vivant se retrouve chez des cinéastes comme Naomi Kawase ou Apichatpong Weerasethakul. Pour eux aussi, les frontières entre les vivants et les morts, entre l'animal, le végétal et l'humain sont poreuses. Dans Les Délices de Tokyo (2015) de Naomi Kawase, une vieille femme aux allures de petite magicienne parle aux haricots rouges. Dans Tropical Malady (2004) d'Apichatpong Weerasethakul, un homme perd son âme en chassant un tigre démon dans la jungle, tandis que dans Oncle Boonmee, celui qui se souvient de ses vies antérieures (2010), les morts s'invitent à table avec les vivants.

Ainsi l'âme n'est pas le propre de l'homme et en cela, il est ni extérieur ni supérieur au monde qui l'entoure. ¶

Bibliographie sélective

De la nature CAUQUELIN A. (première parution 1989, réédition 2000). L'Invention du paysage, PUF. **CIATTONI A., BEUCHER S., REGHEZZA-ZITT M.** (réédition 2017). La Géographie : Pourquoi ? Comment ? Paris : Hatier (Collection *Initial*). **CORBIN A.** (2001). L'homme dans le paysage. Éditions textuel. **LARRÈRE C. & R** (1997). Du bon usage de la nature. Pour une philosophie de l'environnement. Paris : Aubier (Collection *Alto*). **LÉVY J. & LUSSAULT M.** (*dir*) (réédition 2013). Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés. Belin éditeur. **MORIZOT B.** (2016). Les diplomates, Cohabiter avec les loups sur une autre carte du vivant. Marseille : Éditions Wildproject (Collection *Domaine sauvage*). Et aussi un article de Baptiste Morizot : http://loup.org/spip/Le-paradoxe-de-la-modernite-c-est,1156.html **Au cinéma et dans les arts plastiques AUMONT J.** (1989). L'Œil interminable. Cinéma et peinture. Librairie Séguier. **BERJON M.** (2016). Jardins du cinéma. Éditions Petit Génie. **MOTTET J.** (1999). Les paysages du cinéma. Éditions Champs Vallon. **PAÏNI D.** (2010). L'attrait des nuages. Éditions Yellow Now. **THOMAS B.** (2016). L'attrait du vent. Éditions Yellow Now. **ZIEGLER D.** (2010). La représentation du paysage au cinéma. Éditions Bazaar and co. **Sur le western plus spécifiquement LIANDRAT-GUIGUES S. & LEUTRAT J.-L.** (2007). Splendeur du western par. Éditions Rouge profond. **COLLECTIF** (2007). La Mythologie de l'Ouest dans l'art américain, 1830 – 1940. Coédition Silvana Editoriale, musées de la ville de Rouen, musée des Beaux-Arts de Rennes, musées de Marseille. (Catalogue d'exposition). **Revues, sites** « *Le Paysage* », Revue Dada, n°163 (2011). Éditions Arola. « *L'art du paysage* », Revue TDC, n°1012 (mars 2011). « *Le Paysage au cinéma* », Cinémas, revue d'études cinématographiques, volume 12 (automne 2001). Également accessible ici : https://www.erudit.org/fr/revues/cine/2001-v12-n1-cine1884/. « *Le Paysage* », Le Français dans tous ses états, n°33. CNDP. Également accessible ici : http://www.crdp-montpellier.fr/ressources/frdtse/frdtse33som.html. « *Terrence Malick, Nature et culture* », *in* Éclipse, n° 54 (juin 2014). Dossier spécial « *La nature dans le cinéma* », *in* Revue Positif, (juin 2017). Une sélection de termes et notions utilisés en géographie : http://geoconfluences.ens-lyon.fr/glossaire. Une encyclopédie électronique, en accès libre, consacrée à l'épistémologie de la géographie : http://www.hypergeo.eu/spip.php ?page=sommaire.

© Service pédagogique de la Cinémathèque française, octobre 2017. Les activités pédagogiques de la Cinémathèque française ont reçu le soutien de la Direction Régionale des affaires culturelles Île-de-France – Ministère de la culture et de la communication, et de la Région Île-de-France.

51, rue de Bercy - 75012 Paris.
Renseignements : 01 71 19 33 33.
Site internet : www.cinematheque.fr

Les artistes devant l'agriculture et l'environnement, de la sécularisation aux conscientisations

Didier Christophe

Tout au long de l'histoire de l'art, des artistes témoignent de problématiques agricoles aux répercussions à la fois économiques, sociétales et environnementales. Mais depuis les premiers dégâts constatés dès les années 1930, la dénonciation des abus de l'agriculture industrielle par le moyen de l'art permet des conscientisations.

PREMIER ÉPISODE : L'HISTOIRE ANCIENNE DE LA REPRÉSENTATION DE L'AGRICULTURE

La représentation de l'environnement agricole dans l'histoire de l'art ? Cela demanderait quelques centaines de pages. Mais on peut tenter d'en donner un résumé, à partir de quelques points marquants, avant d'aborder quelques démarches en lien avec ce que nous nommons l'agrienvironnement.

Depuis les origines, l'humanité a représenté les animaux ; autour de -35.000 ou -40.000 ans, dans la grotte Leang Timpuseng sur l'île de Sulewesi en Indonésie, un babiroussa peint détale devant le pochoir d'une main d'homme : sur ce site, pendant 20.000 ans, une culture du paléolithique supérieur va accumuler les figurations animales et humaines. Puis vers -30.000 à -35.000, c'est au tour du site de Narwala Gabarnmang, situé en terre d'Arnhem en Australie, et de la grotte Chauvet en France.

Mais vers -12.000 à -18.000 ans, au temps des ornementations d'Altamira en Espagne et de Lascaux en France, l'humanité n'avait toujours pas maîtrisé l'élevage, ni les cultures fourragères. Les bêtes figurées sont visiblement encore sauvages, on les devine effrayées par les chasseurs.

Vint le néolithique et la naissance de l'élevage et des cultures au VIIIe millénaire avant J.-C., dans le Croissant fertile, ce qui sur deux millénaires bouleversa progressivement la vie des hommes du Tibet à l'Europe.

Faisons un saut dans le temps dans l'Égypte antique, où durant les deux derniers millénaires avant l'ère chrétienne, on représenta l'agriculture dans des fresques, et aussi dans de petites sculptures de bois conservées dans les tombes : on y voit les carrés bien entretenus des jardins vivriers, les travaux des champs ou les troupeaux bovins. Le gavage des oiseaux d'élevage y est figuré et l'on s'étonne de leur variété, allant bien au-delà des oies et des canards, jusqu'aux pigeons et aux hérons.

← MARION POST WOLCOTT, Hommes et femmes Noirs travaillant dans un champ, Natchitoches, Los Angeles, 1940. Photographie noir et blanc. Library of Congress, Washington, domaine public.

Arrive l'art romain et gallo-romain qui, de l'Asie Mineure au Maroc et à la vallée du Rhône, multiplie les fresques murales, les sols de mosaïque, les frises sculptées en bas-relief et les stèles funéraires glorifiant les labours, les semailles, les moissons, et montrant de complexes outils attelés que le Moyen Âge oubliera pour quelques siècles.

Dès avant l'an mil, les moines figurent dans leurs livres enluminés et sur les chapiteaux des églises les scènes de moissons et de vendanges, quand ce n'est pas le Bon Pasteur rapportant sa brebis perdue sur ses épaules : tout un ensemble de motifs qui symbolisent l'incarnation de Dieu sur terre. Bientôt, les travaux des mois deviennent un thème récurrent qui annonce la sécularisation de la peinture ; d'une région à l'autre, on voit varier d'un mois l'abattage du cochon (décembre-janvier) ou les moissons (juillet-août), mais les travaux ruraux restent similaires.

À la fin de l'époque médiévale, la sécularisation progressive de la société amène Pol Limbourg et ses frères (les ancêtres de la BD belge !) à montrer, par exemple, une jolie scène de fenaison, avec des femmes en chapeau de paille et robe teinte au pastel. Tandis que Jean Colombe, qui terminera à la place des Limbourg l'illustration des Très Riches Heures du duc de Berry, mènera quelques années plus tard un porcher et ses truies à longues soies vers une prometteuse glandée.

Mais dans les mêmes décennies, la Renaissance rayonne depuis l'Italie, où Pietro Lorenzetti, à Sienne, peint l'agriculture comme une des clés du Bon Gouvernement, et où bientôt Paolo Uccello, à Florence, accumule les vues des jardins potagers péri-urbains dans ses multiples versions de Saint Georges et le Dragon. Le propos se résume identiquement : l'agriculture, en accord avec les saisons et le rythme de la nature, est source de prospérité et d'harmonie dans une société en espoir constant de pacification. Néanmoins, le bouleversement réside en ceci que la perspective linéaire vient dès lors ajouter de l'objectivation dans le rapport visuel et ontologique à l'environnement, renforçant la désacralisation du monde.

Puis au fil des siècles, il devient difficile de tenir une comptabilité des peintres de l'agriculture.

Au XVIe siècle, par exemple, le Belge Peter Bruegel, dans La Chute d'Icare, allie avec maestria thème mythologique, scène rurale contemporaine et évocation de proverbes flamands, dans une composition aussi complexe qu'une page de manga.

Au XVIIe, le Hollandais Paulus Potter s'émerveille devant le Jeune taureau qu'un paysan lui présente au milieu de ses brebis et de ses vaches, sous l'œil attendri d'une grenouille qui admire comme nous le joli bovin – et là, clin d'œil à un conte bien connu !

À la même époque (vers 1640), Louis Le Nain peint les premiers espaces agricoles en « open-field » en France, notamment dans un Paysage avec des paysans (National Gallery, Washington) : les troupeaux perdent peu à peu le droit de vaine pâture et les grandes exploitations céréalières commencent déjà à imposer leurs règles.

Mais Versailles éloigne les grands seigneurs de leurs terres, et voila que sous Louis XV, François Boucher, Charles Eisen et Jean-Honoré Fragonard vont mettre des rubans roses aux brebis pour les faire promener par de petites marquises qui ne pensent qu'aux jeux de l'amour. Bagatelles !

Or, c'est justement à cette époque, parmi les philosophes des Lumières, que naît la pensée des physiocrates, cercle parisien d'agronomes et d'économistes (...) qui laissent entrevoir que le développement ordonné de l'agriculture serait la meilleure source de richesse pour les propriétaires comme pour le peuple – alors qu'à la même époque, l'Angleterre abandonne l'agriculture pour l'industrie et commence à importer massivement des denrées du continent. Quelques artistes accompagnent le mouvement, comme Jean-Michel Moreau le Jeune et Louis-Simon Boizot.

DEUXIÈME ÉPISODE : L'INTÉRÊT POUR LA RURALITÉ ET L'ENVIRONNEMENT NATUREL, AU XIXe SIÈCLE

La leçon des physiocrates porte quelques fruits. Au cœur de la Révolution, le peintre François-André Vincent nous montre comment un père de famille bourgeoise se doit d'enseigner à son fils à diriger l'attelage et le brabant, avec l'aide bienveillante de son fermier (c'est une des plus belles toiles du musée des beaux-arts de Bordeaux).

Mais l'Empire et la Restauration ramènent les esprits et les artistes vers d'autres préoccupations, les militaires et les religieux se disputant quelque peu la reprise en main de la société.

Pourtant, dans les mêmes décennies, l'intérêt des peintres se tourne peu à peu vers l'environnement naturel, les forêts, les montagnes et les sites pittoresques.

Ce n'est d'abord que le fait de quelques novateurs.

Celui par lequel le scandale arrive, le scandale du plein-air, en France, c'est Pierre-Henri de Valenciennes, suivi par Achille Michallon, un protégé de David. De retour d'un long voyage en Orient et en Italie et revenu à Paris en 1784, il a profité de son passage en Vénétie pour se former à la *veduta*. Il a peint et crayonné les lagunes de Venise, mais aussi des grottes et des arbres en abondance, et il en meuble ses peintures d'histoire qui remportent assez de succès au Salon autour de 1795. Et en 1800, il publie un ouvrage qui aura un succès retentissant : Éléments de perspective pratique à l'usage des artistes, réflexions et conseils sur le genre du paysage.

Il est le pendant français des premiers peintres de plein air britanniques, Thomas Girtin et Paul Sandby. Ce qui nous mène tout droit à l'École de Barbizon et dans la forêt de Fontainebleau. Nous y voilà. Mais Barbizon, ça débute à quelle époque ? Vous diriez… autour de 1848 avec Millet et ses amis ? Faux : vers 1820, avec Corot et surtout Paul Huet (inspiré aussi par les Anglais Constable et Bonington). Pourtant, 1848, la révolution, la chute de Louis-Philippe 1er, roi des Français, et l'avènement de la IIe République, ça marque la jeune École de Barbizon. Des libertés nouvelles, des acquis ouvriers, des élections libres, et pour ce qui nous intéresse, le droit de circuler librement dans la campagne, un peu comme Bouvard et Pécuchet chez Flaubert. Or, cela fait alors un quart de siècle qu'on peint à Barbizon. Et à partir de 1848 ça devient en plus une vogue populaire, et les œuvres phares sont reproduites en lithographie, eau-forte ou même chromolithographie. Jean-François Millet et Charles Jacque se prennent de passion pour les forêts, les troupeaux et les basses-cours des environs de Barbizon, tandis que Rosa Bonheur peint de belles scènes de travaux agricoles grâce auxquelles elle est la première femme artiste à recevoir la Légion d'honneur.

Ouvrant la porte au réalisme et au naturalisme, l'École de Barbizon prétend se démarquer de l'esthétique romantique, cependant elle en conserve une approche sensible de la nature, dans une transcription qui n'est certes plus lyrique, éthérée ou idéalisée mais en rupture avec l'industrialisation urbaine qui s'amorce. Est-il possible d'y voir les prémices des débats actuels sur la question environnementale ?

Alors que les Impressionnistes défraient la chronique avec leurs paysages hauts en couleurs mais détachés des enjeux du monde paysan, se développe un courant naturaliste ruraliste dans lequel brillent Jules Breton (La fin du travail, Salon de 1887), Léon Lhermitte (La Paye des moissonneurs, Salon de 1882) ou Jules Bastien-Lepage (Les foins, 1877) : on ne peut nier que se lise dans leurs œuvres une petite once de préoccupations sociales, par la dénonciation un rien bien-pensante des

↓ **Arkady Plastov**, Les conducteurs de tracteur (1951).
Timbre soviétique de 1973, d'après l'huile sur toile.

↑ **Jean-François Millet**, La sieste, gravure par Adrien Lavieille.

↑ **Gustave Courbet**, Les paysans de Flagey revenant de la foire (Doubs).
Eau-forte par Daniel Mordant d'après l'huile sur toile de 1850.

↓ **Enluminure**, *in* Pierre de Crescens, Le Rustican du cultivateur et labeur champêtre, « L'aire et les Greniers », XVe siècle.
Chromolithographie par Levié d'après un dessin de Gière (1857).

↑ **Paulus Potter**, Le jeune taureau (1647).
Eau-forte et aquatinte début XIXe par Bacler d'Albe.

rudes conditions des travaux des champs ; pour eux-mêmes, ils adoptent une technique modernisée, en s'inspirant de photographies.

Car arrive ce nouveau médium, la photographie, et son cortège de documentaristes qui immortalisent la vie rurale. Dès les années 1840, quelques photographes se prennent aussi de passion pour les sites remarquables et les espaces naturels. Le photographe Adalbert Cuvelier vient à Barbizon et son fils Eugène ne tarde pas à l'imiter. L'intérêt des photographes pour le monde rural va s'amplifier.

TROISIÈME ÉPISODE : DEPUIS UN SIÈCLE, L'ATTENTION À L'ENVIRONNEMENT AGRICOLE PREND PLACE DANS DES EXPRESSIONS PLASTIQUES DIVERSIFIÉES

Faisons un nouveau saut dans le temps. Dans l'entre-deux-guerres, les plus éminents photographes de la ruralité furent peut-être August Sander en Allemagne et, plus encore, Marion Post Wolcott, Dorothea Lange et Russel Lee qui enquêtèrent pendant plusieurs années sur les ouvriers agricoles blancs, afroaméricains ou mexicains du Sud des États-Unis, à l'époque du New Deal pour la Farm Security Administration (FSA), alors que dans les USA de Franklin Delano Roosevelt, la volonté politique est claire ; nous y viendrons.

Cependant au même moment, alors que le cubisme, l'abstraction et le surréalisme révolutionnent le monde des arts plastiques, quelques peintres restent fidèles à une figuration documentaire bien informée de la vie agraire, comme Arkady Plastov en Russie et Diego Rivera au Mexique. C'est aussi le cas, dans ces États-Unis en pleine évolution que décrivent les romans de John Steinbeck, de tout un groupe de peintres intéressants, au premier rang desquels se placent Grant Wood, Merrit Mauzey, Ben Shahn, John Curry, Thomas Benton ou encore Alexandre Hogue.

Plus près de nous, Ray Swanson a continué (jusqu'à sa mort en 2004) de peindre dans cet esprit la vie rurale des amérindiens, dans un style hyperréaliste que pratiquait aussi Richard McLean dans ses vues de l'Amérique suburbaine et paysanne. Nouveau pas dans l'entreprise naturaliste, sinon dans la « prétention à l'hégémonie » du naturalisme, qui, selon l'anthropologue Philippe Descola, « ne serait que l'une des expressions possibles de schèmes plus généraux gouvernant l'objectivation du monde et d'autrui » (2015, p. 16 et 306) – et dont Paolo Uccello avait été un des précurseurs sans toutefois abandonner dans ses thèmes un fond culturel encore empreint de totémisme.

Plus proche de certaines œuvres de Ben Shahn qui fut aussi un des précurseurs du Pop Art, Henri Cueco a représenté en France une autre voie de la figuration abordant la campagne comme une thématique socio-politique, depuis la fin des années 1960. Cueco, comme avant lui Bastien-Lepage, travaille d'après photo lorsqu'il peint les ravages de la sécheresse de l'été 1976 dans les herbages des éleveurs de brebis corréziens.

Au relatif conservatisme de ces esthétiques picturales, on pourra préférer les travaux novateurs de quelques photographes qui ont documenté les évolutions des réalités rurales dans le dernier demi-siècle, depuis l'italien Mario Giacomelli jusqu'à Anne-Marie Filaire, Marc Pataut ou Gilles Saussier, sans pouvoir éviter Raymond Depardon à la stature quelque peu écrasante.

ART CONTEMPORAIN ET AGROÉCOLOGIE

Il reste à évoquer ce que l'art contemporain peut nous apporter de totalement neuf, selon que nos pensées et nos regards se tourneront vers l'agroécologie avec Nils-Udo et sa spirale de maïs, Erik Samakh replantant des arbres à Vassivière après la tempête de 1999, ou Jean-Paul Ganem animant des paysages par des champs de couleurs variées en fonction de cultures disposées selon ses consignes.

Ce qui n'est pas sans relation avec l'œuvre éphémère *in situ* Blue Ring de David Nash, nécessitant que cet artiste britannique plante des milliers de bulbes de jacinthes. Tous ces artistes œuvrent dans le champ du land-art à la suite de Denis Oppenheim (dont on ne peut oublier de citer Directed Seeding / Cancelled Crop, Finsterwolde, Pays-Bas, de 1969).

Citons aussi l'évocation des risques et controverses présentés par l'agriculture transgénétique, avec l'artiste américano-brésilien Eduardo Kac ou le sculpteur lotois Pierre Fauret qui a abandonné son premier métier de vétérinaire pour une carrière de plasticien.

Nous aurions tout aussi bien pu entrer dans notre problématique par le travail de l'Italien Giuseppe Penone (Courges, 1978-1979, bronze), pour ne pas oublier l'*arte povera* : il s'agit en son cas, selon Pierre Paliard (2006, p. 314), de « travailler de connivence avec le monde », et Penone admet « faire une sculpture à partir des méthodes du travail rural ».

Nous ne doutons pas que les lecteurs fidèles de Champs culturels auront en mémoire les divers articles, émanant de Rurart, des EPLEFPA de Meymac, de Périgueux ou d'ailleurs, qui ont déjà expliqué le lien fort aux territoires agricoles et aux enjeux environnementaux des travaux artistiques de Nils-Udo, Erik Samakh, Jean-Paul Ganem ou Eduardo Kac.

Néanmoins, ces postures et cette prise en compte de données agrienvironnementales, biologiques et écologiques sont sourcées, et cet article n'irait pas à son but s'il n'insistait sur les figures emblématiques de quelques précurseurs, parmi ceux déjà cités.

CONSTAT : DU NEW DEAL À L'AGRICULTURE TRANSGÉNIQUE, DES ARTISTES CRITIQUES DU MODÈLE PRODUCTIVISTE PARTICIPENT À UNE PRISE DE CONSCIENCE DES ENJEUX POLITIQUES ET SOCIÉTAUX DE L'AGROÉCOLOGIE

En premier lieu, les photographes américains de la FSA.

Aux côtés des noms déjà cités comme Marion Post Wolcott et Dorothea Lange, sont ceux de Walter Evans ou Arthur Rothstein, cornaqués par Roy Strycker.

Au même moment que déferlent sur les USA les effets de la crise de 1929, non combattus par l'équipe du président républicain Hoover qui croit en ce fallacieux dogme de la reprise par la vertu du marché libéralisé, un phénomène hors normes dévaste certains États où plus de 40 % des habitants vivent alors à la campagne.

Dans l'Oklahoma, et dans une moindre mesure le Texas, l'Alabama, la Caroline du Nord, une sécheresse exceptionnelle va stopper tout espoir de production agricole puisqu'il cesse de pleuvoir de 1931 à 1938. La culture par labours profonds d'un sol maigre et pauvre sur les anciennes prairies à bisons en est la cause aggravante. Les habitants de l'Oklahoma quittent les fermes et les villes, et c'est environ un million de personnes qui sont jetées sur les routes, fuyant les terres infertiles, l'érosion, les tempêtes de sable, les nuages de poussière. On a appelé cette période « *Dust Bowls* », du nom de ce phénomène qui étouffait les fermes dans une cuvette de poussière. On en trouve écho jusque dans les dessins animés de l'époque, et bien sûr dans les peintures de Alexandre Hogue.

En trois ans, de 1931 à 1934, 250.000 hommes suivis de leurs familles arrivent en Californie, tandis que d'autres fuient vers la Floride.

En Californie, devant le flux continu de paysans pauvres et d'ouvriers agricoles, souvent d'origine mexicaine, les idées fascistes progressent dans les milieux industriels et financiers. La valeur de la production annuelle est divisée par trois en quelques années. La photographie révèle à tous les Américains, dans la presse et par voie d'affichage et d'expositions, des sols ravagés, des terres

← **Léon Lhermitte**, La Paye des moissonneurs, Salon de 1882. Gravure par A. Duvivier.

↑ **Marion Post Wolcott**, Hommes et femmes Noirs travaillant dans un champ, Natchitoches, Los Angeles, 1940. Photographie noir et blanc. Library of Congress, Washington, domaine public.

← **Rosa Bonheur**, Labourage Nivernais, carte postale colorisée, éd. Stengel (Dresde, vers 1925), d'après l'huile sur toile de 1849. Coll. D. Christophe.

↓ **Phet Cheng Suor présentant ses réalisations** (boro, cotte de travail) avec des cyanotypes réalisés par les élèves, lors de sa résidence d'artiste au lycée agricole de Tulle-Naves, en 2013. (Photo D. Christophe).

argileuses fendues par la sécheresse, des familles de paysans jetées sur les routes et des ouvriers agricoles Noirs regroupés dans des fermes collectives d'État (car le keynésianisme porte le gouvernement démocrate à développer ce type de solution au titre de l'action sociale du ministère américain de l'agriculture et de l'alimentation). Objectif de la FSA : la prise de conscience.

Puis, de la fin des années 50 à la fin des années 70, en Italie, Mario Giacomelli interpelle ses contemporains sur l'absence de regard sur l'environnement agricole et rural avec une longue série de photographies noir et blanc hyper-contrastées. Titre de la série : Presa de consienza sulla natura.

Dès lors, quand, en rappelant les 500 ans d'histoire de la culture du maïs dans la vallée de l'Adour à travers une œuvre utilisant de multiples variétés, Nils-Udo intègre à l'extrémité de sa spirale de maïs une variété transgénique développée par la coopérative Maïs-Adour et dont la culture en plein champ est interdite… il se trouve évidemment des voix pour crier au scandale. Objectif de l'artiste : la prise de conscience.

Il en va de même avec Eduardo Kac qui développa en 2000 avec l'INRA de Jouy-en-Josas GFP Bunny, une lapine transgénique renommée *Alba*, ayant intégré un gène fluorescent issu d'une méduse ; l'INRA s'opposa à l'exposition de l'animal-œuvre d'art : ce refus apporta une audience internationale à cette création artistique dont la propriété intellectuelle était revendiquée par Kac. Idem lorsqu'il expose au centre d'art Rurart Edunia, ce « plantanimal » dans lequel les veines rouges des fleurs sont dues à l'introduction de ses propres protéines sanguines dans une plante (il détourne alors les travaux phyto-artistiques de son devancier George Gessert dans les années 1970-1990, tout en se plaçant comme ce dernier dans la lignée d'Edward Steichen qui présentait des cultivars de fleurs d'ornement au Metropolitan Museum of Art de New York, dans les années 1930).

Idem pour le Chinois Xiao Yu, avec Ruan, installation présentée à la Biennale de Venise en 1999. Prise de conscience. On pourrait aussi parler de Rafaella Spagna et Andrea Canetto qui ont présenté Food Islands à Rurart en 2008, biotope artificiel autonome irrigué en vase clos. Pour mémoire, la Portugaise Marta de Menezes, en résidence à l'Imperial College de Londres, a développé des recherches artistico-biologiques comparable avec des papillons. Marion Laval-Jeantenet (aux côtés de Benoît Mangin dans le duo « Art Orienté Objet ») fait des cultures en laboratoire de parcelles de sa propre peau, et y tatoue des motifs floraux lorsqu'elles ont atteint une taille suffisante. Prise de conscience ? La question est néanmoins déplacée sur le statut de l'humain : pour autant, la montée en puissance de la biologie expérimentale dans notre société demeure au centre des préoccupations de nombre d'artistes à travers le monde.

Ce n'est certes pas de l'agroécologie, mais les controverses en présence sont concomitantes.

S'y ancre une déconstruction de notre regard sur la nature (au sens biologique) ; Descola nous engage lui aussi à une phénoménologie du rapport de la culture à la nature, en tant que « possible contribution à une désagrégation du mode d'identification naturaliste » (2015, p. 324).

Esthétiquement, sans doute s'y joue-t-il aussi « l'affaiblissement du *pictural*, "force toujours prête à renaître" », dont parle Paliard (2006, p. 101) à propos des peintures et des installations iconoclastes et ironiquement ruralistes de Gérard Gasiorowski.

Mais bien plus, les travaux de ces artistes nous amènent à nous demander avec Descola (2011, p. 13) : « Comment recomposer nature et société, humains et non-humains, individus et collectifs, dans un assemblage nouveau où ils ne se présenteraient plus à nous comme distribués entre des substances, des processus et des représentations, mais comme les expressions des relations entre

des entités multiples dont le statut ontologique et la capacité d'action varient selon les positions qu'elles occupent les unes par rapport aux autres ? »

Il arrive également que le sentiment d'appartenir à un territoire rural, à son environnement et à son histoire soit questionné par les artistes, comme le firent en 2012 au lycée agricole de Tulle-Naves David Molteau (comme artiste intervenant auprès de trois classes de terminale bac professionnel) et l'Allemand Hardy Langer (invité en résidence).

Dans une approche plus anthropologique, il nous est aussi loisible d'évoquer l'artiste Phet Cheng Suor, en résidence au lycée agricole de Tulle-Naves en 2013, qui a confronté les élèves de bac professionnel aux enjeux d'une agriculture mondialisée à la recherche de racines culturelles. En juxtaposant des cottes usagées d'agriculteurs corréziens et des « boros » — vestes-kimonos des paysans japonais souvent constitués de tissus de papier rapiécés —, les uns et les autres ravaudés et restaurés par des applications de cyanotypes réalisés avec les élèves et représentant des vues de l'exploitation agricole du lycée et de temples khmers, il s'agissait là encore de conscientisation.

Comme on le voit, les problématiques para-agricoles et environnementales intéressent plus que jamais des artistes se positionnant à la fois comme citoyens et comme militants.

Or, que fait donc un enseignant d'éducation socio-culturelle lorsqu'il aborde avec ses apprenants les relations de l'art à l'agroécologie et à son cortège de questions socialement vives, si ce n'est participer au partage de cette même prise de conscience ? Car c'est bien là le propos de cet aperçu. Pour aller plus loin en classe ou en atelier de pratique, il y aura maintenant quelques images à rechercher… Quelle chance on a, aujourd'hui, de pouvoir retrouver les œuvres de ces artistes en quelques minutes de navigation sur Internet ! ¶

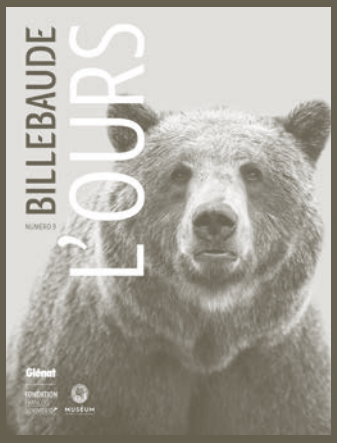
Références bibliographiques

ARTAUD D. (1979). Images de l'Amérique en crise. Paris : Centre Pompidou, BPI. (Catalogue d'exposition). **BALDASSARI A.** (1984). « *La photographie, la route, le territoire. Introduction aux paysages véhiculaires* », *in* Les Cahiers de la Photographie, n° 14. **BERGER P.** (1984). « *Les doubles* », *in* Les Cahiers de la Photographie, n° 14. **CLAVILIER C.** (2005). Physiocratie, sciences de la nature et expression artistique de la ruralité en France dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. Thèse de doctorat en histoire de l'art, Université de Paris I (non publiée). **CHEVRIER J.-F. & HAYON W.** (2002). Paysages territoires. Marseille : Parenthèses. **CHRISTOPHE D.** (2015). « *Transcriptions plastiques d'un appartenir en Pays de Tulle : Phet Cheng Suor et Hardy Langer en résidences de création dans la formation agricole* », *in* L'Appartenir en question, Ce territoire que j'ai choisi, (sous la direction de G. Peylet et H. Saule-Sorbé). Bordeaux : Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine / Université Bordeaux-Montaigne. **CHRISTOPHE D.** (2013). « *Contribution pour une didactique artistique autour de la question de l'appartenir* », *in* Champs culturels n° 25. **CHRISTOPHE D.** (2012). « *La mémoire à vif : Hardy Langer et Christoph Traub dans deux lycées agricoles de Corrèze* », *in* La lettre du réseau animation & développement culturel n° 14. **CHRISTOPHE D.** (2009). « *Anne-Marie Filaire, ou le dénombrement impossible* », *in* La Gazette de la culture à Tulle n° 0. **CHRISTOPHE D.** (2007). « *L'agriculture d'un territoire, champ d'expérience pour l'art* », *in* Champs culturels n° 21. **COLLECTIF** (2012). À l'épreuve du réel, les peintres et la photographie au XIXe siècle. Lyon : Fage. (Catalogue d'exposition). **COLLECTIF** (2000). Histoire du calendrier, Images du temps. Paris : Éd. Skira-Seuil. (Catalogue d'exposition). **COLLECTIF** (1990). Le paysage en Europe du XVIe au XVIIIe siècle. Paris : Réunion des Musées Nationaux. (Catalogue d'exposition). **COGNET R. & AL.** (2004). « *LEGTA de Brioude / Nils-Udo. Le projet* », *in* Champs Culturels, n° 17. **DESCAMPS P.** (dir.) (2011). Des plaines à l'usine. Paris : Somogy. (Catalogue d'exposition). **DESCOLA**

P. (2015). Par-delà nature et culture. Paris : Folio Gallimard. **DESCOLA P.** (2011). L'écologie des autres. L'anthropologie et la question de la nature. Paris : Quae. **DURDEN M.** (2011). Dorothea Lange. London : Phaidon. **GARRAUD C.** (2004). « *LEGTA de Brioude / Nils-Udo. Le grand atelier* », *in* Champs Culturels, n° 17. **GARRAUD C.** (1993). L'idée de nature dans l'art contemporain. Paris : Flammarion. **GORDON L.** (2009). Dorothea Lange, A life beyond limits. London : Norton. **GORDON L.** (2014), Dorothea Lange. New York : Aperture. **GRELLETY M.** (1998). « *Les quatre saisons de Jean-Paul Ganem en Dordogne* », *in* Champs culturels, n° 8. **GROSSETÊTE J.-C.** (2003). « *À l'école forestière de Meymac, on rêve de Tujica* », *in* Champs culturels, n° 16. **HENDRICKSON P.** (1992). Looking for the light. The hidden life and art of Marion Post Wolcott. New York : Alfred Knopf. **JAVOISE V.** (1998). « *À la croisée des mondes agricole et artistique* », *in* Champs culturels, n° 8. **PALIARD P.** (2006). L'ordre domestique. Mémoire de la ruralité dans les arts plastiques contemporains en Europe. Paris : L'Harmattan. **POST WOLCOTT M.** (1986). Women in Photography Conference. Syracuse University. (Conférence). **PROSE F.** (2008). The photographs of Marion Post Wolcott. Washington D. C. : The Library of Congress. **SAULE-SORBÉ H.** (2000). « *Du sentiment géographique en art, quelques exemples du dialogue entre artistes et territoires en Sud-Ouest* », *in* Sud-Ouest Européen, n° 8. **SOLINI S. & AL.** (2003). L'art biotech'. Nantes : Le lieu unique. **TIBERGHEIN G.** (2002). « *Les paysages typographiques de Giacomelli* », *in* Les Carnets du paysage, n° 8. **TORTOSA G.** (2004). « *Espaces d'espèces* », *in* Champs Culturels, n° 17. **VERGARA-BASTIAND A.** (2010) « *La réception de l'art contemporain, un projet complexifié* », *in* Champs culturels, n° 23.

Billebaude
Une revue sur les usages et les représentations de la nature

Entretien avec Anne de Malleray, par Laurence Martin



Lancée en 2012 par la Fondation François Sommer et les éditions Glénat, Billebaude est une revue pluridisciplinaire qui interroge nos usages et nos représentations de la nature. Elle propose chaque semestre, autour d'un thème - le loup, la forêt, etc. - , des contributions de chercheurs, d'acteurs de terrain et d'artistes et tisse ainsi des liens entre les mondes de la recherche, de la gestion de l'environnement et de l'art.

À l'origine de la revue Billebaude, il y a la Fondation François Sommer et l'homme qui lui a donné son nom : François Sommer, un industriel ardennais, qui fut résistant et compagnon de la Libération, chasseur et collectionneur d'art cynégétique. Après la Seconde Guerre mondiale, à un moment où il n'y avait presque plus de faune sauvage en France, il a contribué à la restauration des populations de grand gibier, à la création du Ministère de l'Environnement et à l'instauration des plans de chasse. À la fin de sa vie, il a créé une fondation qui gère notamment un musée de la Chasse et de la Nature (créé en 1967 et rénové en 2007) et le domaine de Belval [1], aujourd'hui devenue une école où l'on enseigne une chasse respectueuse des écosystèmes, un lieu d'étude de la biodiversité et une résidence d'artistes en plein cœur de la forêt ardennaise. L'idée que l'art et la culture peuvent éveiller une sensibilité à la nature est inscrit dans l'identité de cette Fondation, qui agit à la fois dans le champ de la nature et de la culture.

Réactiver notre sensibilité à la nature et repenser notre relation au vivant sont précisément les objectifs qui animent la revue Billebaude, qui emprunte son titre au vocabulaire de la chasse : « *Billebaude : chasse exploratoire au hasard des rencontres* ». En croisant les approches des penseurs, des scientifiques (écologues), des praticiens (chasseurs, agriculteurs, forestiers...) et des artistes, elle cherche à sortir des visions clivées qui ont tendance aujourd'hui à se durcir (écologistes *versus* chasseurs etc.). Pour Anne de Malleray, sa directrice de collection, le défi consiste à « penser collectivement notre relation à la nature en étant conscients d'où nous venons et de la vision du monde à partir de laquelle nos relations à la nature sont structurées. L'enjeu aujourd'hui est de sortir

1. Réserve de biodiversité créée par François Sommer en 1972, qui accueille également des résidences d'artistes.

de l'idée selon laquelle la nature n'est qu'un ensemble de ressources à exploiter et de réinscrire les humains parmi les autres vivants avec qui il s'agit de cohabiter sur une planète fragilisée.

Dans cette histoire des représentations, l'art occupe une place privilégiée. Chaque numéro de la revue accorde une grande place aux images, depuis les traités de chasse du Moyen Âge jusqu'à l'art contemporain. Ce cheminement à travers les époques et les représentations de la nature révèle une évolution des sensibilités, qui fait qu'on ne représente plus le vivant de la même manière, et en même temps une constante : nos représentations du monde naturel et animal sont traversées par l'imaginaire. Plus intéressant encore, selon l'environnementaliste américain Paul Shepard, notre imaginaire s'est construit au contact des animaux : c'est en observant leurs danses et leurs parures que nous avons inventé les nôtres. Une thèse qui opère un véritable renversement de la pensée en mettant en évidence une relation de réciprocité entre les hommes et les animaux et qui explique pourquoi la disparition des espèces animales touchent notre sensibilité : dans notre inconscient collectif, nous savons que nos ancêtres sont des animaux.

Cette question des relations de l'homme à la nature est particulièrement prégnante dans la littérature contemporaine et c'est pourquoi la Fondation François Sommer attribue également un Prix littéraire. Cette année, ce Prix a été décerné au roman de Paolo Cognetti Les huit montagnes qui renouvelle le genre de la littérature de montagne : ce n'est plus le récit spectaculaire d'une conquête mais celui d'une découverte *sensible* de la montagne. « *Dans le contexte d'urgence écologique que nous connaissons*, précise Anne de Malleray, *l'enjeu à travers ce prix est de récompenser des essais et romans qui renouvellent notre regard sur la nature et nous y rendent sensibles. Il ne s'agit plus de décrire la nature comme un décor mais de la mettre au centre du récit et de faire émerger les relations invisibles entre les vivants.* »

De même, dans le Prix artistique *Coal* dont la fondation François Sommer est partenaire, les artistes mettent la relation au vivant au cœur de leur travail et posent la question : comment l'art peut-il à nouveau nous relier à la nature ? Ainsi dans son projet Le chemin du maïs, réalisé dans le cadre de sa résidence à Belval dans les Ardennes et présenté en 2017 dans l'exposition « Animer le paysage – Sur la piste des vivants » au Musée de la Chasse et de la Nature, Thierry Boutonnier balise un sentier de propos d'agriculteurs, qu'il a co-construit avec eux, et restitue de manière sensible la manière dont ils vivent la transformation du paysage avec l'émergence de la culture du maïs.

Signe que la nature constitue aujourd'hui une question qui nous concerne tous, et dont les artistes s'emparent en produisant un nouveau point de vue : non plus une nature vue comme un décor extérieur mais un territoire habité, vu du dedans. ¶

Défi d'une mutation

Marie Romanens

Nos erreurs envers l'environnement nous offrent la possibilité de changer nos relations à lui. Nous devons finir le processus de deuil et continuer d'avancer pour apprendre à construire un véritable dialogue qui prenne en compte la pluralité des positions humaines et non-humaines. Tout en prenant garde au danger de simplification qui guette sans cesse notre manière d'appréhender les situations.

Réchauffement climatique, pollution des eaux, déforestation, perte de la biodiversité... On parle de « crise écologique ». On se trompe, rectifie Bruno Latour : nous ne sommes pas dans une « crise écologique » qui, par définition, est quelque chose de temporaire, nous sommes dans une mutation profonde de notre rapport au monde [1]. Nous vivons une période cruciale. Nous nous sommes comportés comme si nous habitions un univers imaginaire détaché de notre planète. Désormais il nous faut revenir sur Terre !

Chercher à relever le défi d'une telle mutation impose en premier chef de la penser. Si nous voulons être capables d'adopter un comportement plus responsable sur le plan écologique et par ricochet moins dangereux pour nous-mêmes, il nous faut comprendre comment nous en sommes arrivés à une telle situation. Nous devons nous poser la question : pourquoi, alors que depuis des décennies les scientifiques ont régulièrement alerté l'opinion, avons-nous laissé la situation se dégrader à ce point ?

Nous nous sommes crus sans devoirs vis à vis de notre environnement et nous nous sommes positionnés en maîtres, pensant que nous pouvions en disposer à notre gré. Erreur ! Nous avons fait comme si nos actions n'avaient aucune conséquence vraiment grave, comme si nous pouvions nous comporter dans le sens de nos seuls intérêts immédiats. Erreur ! Nous avons cru que le progrès technique allait nous apporter « le meilleur » en permettant une parfaite maîtrise sur la nature. Erreur ! Nous considérant comme des êtres séparés, nous nous sommes préoccupés essentiellement de produire des objets, de la richesse, de la communication, de l'énergie, des loisirs... Erreur ! Erreur ! Erreur !

L'avantage de l'erreur, c'est que, si on réchappe à ses conséquences néfastes, elle fait grandir ! Considérer nos égarements peut nous conduire à plus de conscience, plus de sagesse, à davantage de compréhension des lois de la vie.

• UNE MUTATION EN COURS

Face à la situation critique dans laquelle nous nous trouvons, de multiples réactions se font jour, souvent radicalement différentes. Des réactions de déni chez les climato-sceptiques et même, pourrions-nous dire, chez les climato-négationnistes pour lesquels le changement climatique n'existe pas. Des réactions qui relèvent plutôt de l'indifférence : se sentant impuissants, certains vivent leur quotidien comme si la question environnementale n'existait pas. D'autres développent une attitude de fuite en avant, du genre « au point où l'on en est... » D'autres encore pensent que quelques gestes, quelques mesures suffiront pour s'en sortir : faire attention à l'eau qui coule, trier ses déchets, acheter une voiture plus sobre en carburant... Certains estiment qu'il faut pousser plus loin la technologie

1. LATOUR B. (2015). Face à Gaïa. Les empêcheurs de penser en rond.

afin qu'elle soit en mesure de résoudre les problèmes. Pour eux qui ont foi en la toute-puissance de la technique géo-ingénierie, la menace écologique vient du fait que nous ne sommes pas allés assez loin dans le contrôle de la Terre. Si nous inventons des systèmes nouveaux, plus performants, la situation ne manquera pas de s'améliorer.

Chez les personnes qui s'engagent en vue d'une société plus soutenable, on assiste parfois à une radicalisation militante, qui leur vaut le sobriquet de « Khmers verts » ! Des comportements passionnés et excessifs, se développent. On peut voir des gens ayant conscience des enjeux écologiques manifester beaucoup de colère et de virulence. Ou, au contraire, être envahis de sentiments dépressifs, face au constat de leur impuissance.

Devant ces types de réaction, si différents, on pense à la description qu'Elisabeth Kübler-Ross a faite du processus de deuil, à la suite de son accompagnement de personnes en fin de vie [2]. Le deuil est un état, particulier mais normal, qui se produit à la suite de la perte d'un être cher ou lorsqu'une situation fortement investie se termine. Sa résolution se fait selon un cheminement en cinq étapes successives. D'abord le déni : on ne veut rien savoir de ce qui se produit. Puis, la colère : « Il ne devrait pas en être ainsi. C'est la faute aux… » politiques, aux multinationales, aux pouvoirs financiers, à tous les profiteurs du système… Viennent ensuite les tentatives de marchandage : on envisage la mise en place de gestes salutaires mais on est encore loin d'admettre la radicalité de la mutation à accomplir. Un stade de plus et se manifeste un sentiment de dépression. Cette fois, on ne sait plus comment faire. On perd pied car tout s'est effondré. Etape cruciale car c'est elle qui va conduire à la phase finale d'acceptation.

Au niveau collectif, nous sommes aujourd'hui embarqués dans une période de mutation qui implique la mort d'un monde. Nous vivons un véritable processus de deuil, ce qui explique les différences dans les réactions suivant l'étape que les uns ou les autres traversent.

Un virage nous est imposé : la bascule dans l'ère de l'anthropocène. Ce bouleversement extérieur oblige chacun de nous à un processus de transformation intérieure. Pour William Bridges, un consultant américain dans le domaine du développement personnel, qui s'est intéressé aux « transitions de vie », tout changement survenant dans la vie d'un individu exige pour être réussi que celui-ci accomplisse une mutation interne [3]. La réalisation de cette transition passe par trois étapes. La première correspond au moment où il est demandé de renoncer à une situation existante, ce qui entraîne un deuil. La seconde est marquée par l'incertitude, véritable période d'errance et de passage à vide. Comme elle est inconfortable, on aimerait en sortir le plus vite possible. Accepter de la traverser est pourtant la condition sine qua non pour qu'une orientation inédite puisse apparaître. C'est dans cette phase que nous nous trouvons actuellement sur le plan collectif. La troisième étape arrivera quand suffisamment d'innovations seront intégrées au point qu'un nouveau départ sera devenu possible.

• POUR UNE APPROCHE COMPLEXE

Edgar Morin met en garde contre le danger de simplification qui guette sans cesse notre manière d'appréhender les situations. Concernant la relation homme-nature deux représentations sont entachées de ce défaut : « soit la réduction (ici de l'humain au naturel), soit la disjonction (ici entre l'humain et le naturel) » [4]. La première inclut totalement l'être humain dans la nature, la seconde les sépare radicalement. Une telle simplification, qui donne la prépondérance à l'un ou à l'autre, s'oppose à ce que le sociologue appelle « l'unidualité » : l'unité et la bipolarité conjointes de l'autonomie vivante.

2. KÜBLER-ROSS E. (1975). Les derniers instants de la vie. Labor et Fides.
3. BRIDGES W. (2014). Transitions de vie. Éditions Dunod.
4. MORIN E. (1991). La méthode IV. Les idées : leur habitat, leur vie, leurs mœurs, leur organisation. Éditions du Seuil.

Dans sa thèse, La forêt boréale, l'éco-conseil et la pensée complexe, la psychosociologue Nicole Huybens s'appuie sur la pensée d'Edgar Morin pour aborder la relation homme-nature [5]. De la simplification à la complexité, elle repère quatre représentations.

1. L'anthropocentrisme : quand l'être humain est considéré comme séparé de la nature, quand il est le centre à partir duquel s'évaluent les décisions

Selon cette vision, propre à l'Occident, l'Homme est la mesure de toute chose. On s'attache à son épanouissement, en prônant le développement de ses facultés. On défend les notions d'égalité entre les individus et de liberté pour chacun. Ce droit, accordé à tous mais insuffisamment encadré par la notion de devoir, a permis d'acquérir un pouvoir sans précédent. En même temps, il a autorisé la mise en place d'une société de production-consommation sous-tendue par la recherche du profit. Nicole Huybens précise que la vision anthropocentrique se décline selon deux orientations différentes : soit l'exploitation pure et simple de la nature, soit son gardiennage. Dans le premier cas, seul compte notre propre intérêt ; dans le second, le jardin est gardé pour qu'il puisse profiter à tous, notamment aux générations futures. Dès lors, une éthique environnementale qui se baserait sur la vision anthropocentrique nécessiterait de développer cette seconde attitude, en faisant obstacle à la première. Mais est-ce suffisant ?

2. Le biocentrisme : quand la vie est le centre

Le biocentrisme, qui s'est développée en contre-point de l'anthropocentrisme, repose sur l'idée que toute vie nécessite le respect. Chaque être vivant, quel qu'il soit, humain ou non-humain, possède en soi une valeur intrinsèque qui demande d'être prise en considération. Il est un organisme, destiné à s'accomplir, selon ses propres voies. En cela, il a droit à des égards et mérite d'être protégé autant qu'un autre. Le biocentrisme est souvent critiqué pour son abolition de toute hiérarchie entre les êtres vivants, voire même pour ce qu'il recèlerait d'anti-humanisme puisqu'il refuse à homo sapiens une place spécifique. Cette vision serait en fait sous-tendue par une tendance, appelée « primitivisme », qui s'inspire du mythe de l'âge d'or. Depuis des temps anciens, idylliques, la situation a dégénéré, la décadence s'est installée et l'essor de la civilisation, avec ses techniques, ses conquêtes et son lot de chagrins et de peurs, a commencé. Cette évolution est responsable de l'état de dégradation qui affecte notre planète aujourd'hui.

3. L'écocentrisme : quand le système est le centre

Si le biocentrisme remet en cause l'anthropocentrisme, il reste cependant tributaire d'une approche individualiste qui n'attribue de réalité qu'aux organismes isolés, en négligeant leur intégration dans leur milieu de vie. L'écocentrisme propose une approche plus large qui inclut des entités globales : les espèces, les communautés d'êtres vivants, les écosystèmes. Elles ont une valeur intrinsèque car elles sont des matrices pour les organismes.

Cette nouvelle vision s'appuie sur les découvertes systémiques de l'écologie : les éléments vivants (biotiques), et non vivants (a-biotiques) interagissent pour former un tout qui a sa cohérence propre. Il nous faut donc favoriser un partenariat avec l'ensemble de la communauté des êtres vivants, en excluant toute tendance à privilégier nos seuls intérêts. Dans cette approche, les sentiments ne sont pas à exclure mais servent au contraire la démarche. Aldo Leopold l'exprimait clairement : « Il me paraît inconcevable qu'une relation éthique avec la terre puisse exister sans amour, respect et admiration pour la terre, sans aucun égard pour sa valeur [6]. »

5. HUYBENS N. (2011). La forêt boréale, l'éco-conseil et la pensée complexe. Comprendre les humains et leurs natures pour agir dans la complexité. Éditions universitaires européennes.

6. LEOPOLD A. (2000). Almanach d'un Comté des Sables. Éditions Flammarion.

4. Le multicentrisme : quand le centre est dans la coordination de l'un ET l'autre

Si la vision écocentrique est intéressante du fait de la largeur du champ qu'elle recouvre, elle se trouve entachée toutefois de plusieurs paradoxes. Les processus naturels sont étudiés en eux-mêmes, comme si l'être humain n'y était pas mêlé. Par ailleurs, les écosystèmes n'étant pas stables, une question se pose : faut-il préserver à tout prix leur intégrité, au risque de contrevenir au processus naturel d'évolution ? Enfin, la nature étant « barbare » autant que « bienveillante », ses lois ne sont pas forcément toutes « bonnes » à suivre. Avec le multicentrisme, on fait un pas de plus en considérant non seulement le caractère systémique de la nature mais aussi la spécificité de l'être humain. Le multicentrisme, écrit Nicole Huybens, « devrait permettre d'intervenir dans la complexité d'une problématique socio-environnementale, qui inclut et dépasse les trois premières visions et présente de manière articulée ce qui peut a priori apparaître comme des contradictions. » Il s'articule autour de cinq concepts clés, tous fondés sur « l'unidualité » :

- **La co-évolution :** non seulement, l'être humain et la nature sont en lien étroit mais ils se créent sans cesse mutuellement. Il faut donc considérer leur relation comme une dynamique de réciprocité créatrice. La spécificité de notre espèce, défendue par l'anthropocentrisme, est ici reprise mais d'une manière bien différente, puisqu'en lien étroit et co-créateur avec la nature.
- **La responsabilité :** en raison de sa conscience autoréflexive, une propriété qui s'est développée tout particulièrement chez lui, l'être humain n'a pas seulement des droits, il a aussi des devoirs. Être doué de raison, il est responsable de ses actes.
- **La raison et les sentiments :** connaître la nature de manière rationnelle et scientifique est indispensable pour prendre les décisions les plus appropriées. Savoir comment fonctionnent les entités naturelles et les écosystèmes, réduit le risque de se comporter selon son seul imaginaire. Mais l'approche sensible a également sa place. Grâce à sa faculté de se mettre à la place de l'autre, l'être humain est capable d'empathie non seulement à l'égard de ses semblables mais également à l'égard des éléments du monde non-humain.
- **Le holisme et l'individualisme :** ne voir que l'individu fait oublier l'espèce. Mais ne s'occuper que de l'espèce fait disparaître l'individu. La vision multicentrique prend en considération non seulement l'individu comme le fait le biocentrisme (à l'égard de chaque être vivant) ou l'anthropocentrisme (uniquement à l'égard de chaque être humain), mais aussi les espèces et les écosystèmes comme le fait l'écocentrisme.
- **Le dialogue :** « La complexité de la vision multicentrique ne peut s'exprimer de manière adéquate sans recourir à la démocratie dialogique, qui semble le meilleur rempart contre le retour aux discours totalisants. » écrit Nicole Huybens.

Pour aller dans le sens d'une vision multicentrique, il est indispensable de donner place à la pluralité des points de vue et des conceptions, sans craindre les conflits qui vont en découler. Un véritable dialogue, qui prend en compte la pluralité des positions - celles des éléments naturels étant représentées par des acteurs humains - génère des comportements ajustés en fonction d'une situation globale et de ses différents protagonistes. Cette voie d'ouverture trouve son point d'appui dans la reconnaissance de l'altérité : tenir compte de l'autre, écouter ce qui lui est particulier, apprendre à composer et « négocier » avec ce partenaire, qu'il soit loup, ours, abeilles, rivières, forêts... non pas de dominants à dominés, mais « de monde à monde, de manière d'exister à manière d'exister » [7]. Un tel processus est générateur de remises en question. Il déplace les lignes en chacun. Oui ! Il s'agit bien d'une mutation, à la fois personnelle et sociétale, à accomplir... ¶

7. MORIZOT B. (2016). Les diplomates, Cohabiter avec les loups sur une autre carte du vivant. Marseille : Éditions Wildproject (Collection Domaine sauvage).

Agroécologie, un autre regard sur la connaissance

Propos croisés Aurélie Javelle / Harold Vasselin / Erwan Bariou

L'agroécologie pose la question de notre rapport au savoir et à sa transmission. En quoi la transition agroécologique transforme notre regard sur la connaissance ? Quels en sont les enjeux? Cet article est le fruit d'une discussion croisée entre Aurélie Javelle, ethnologue et Harold Vasselin, réalisateur. Elle est animée par Erwan Bariou, professeur d'Éducation Socioculturelle au lycée agricole de Caulnes.

Erwan Bariou (EB) **Harold, en quoi le film Dans les blés que tu as réalisé questionne le rapport au savoir, à la production de connaissance ?**

Harold Vasselin (HV) Je suis scientifique de formation, et je me suis mis à faire du cinéma documentaire parce qu'il me semblait que les questions de citoyenneté, de démocratie en relation aux développements technologiques et à la « marche des sciences » étaient bien mal posées. Il y a là un déficit de démocratie qui n'est pas seulement regrettable, mais qui peut être grave pour la suite. Je veux croire en la démocratie, et je crois qu'il faut trouver des manières de mettre en jeu – de « mettre en scène » dirait le cinéaste – les débats et les choix d'orientations auxquels nous confrontent les progrès des savoirs et des techniques. Aussi quand je rencontre des gens comme Isabelle Goldringer, Véronique Châble, des gens qui pensent et mettent en œuvre une autre manière de « faire de la science », (Isabelle et Véronique sont toutes deux agronomes, impliquées dans la recherche participative sur la sélection végétale) j'ai envie de les suivre, de voir comment cela se passe, et de le donner à voir aux spectateurs. Ce fut le point de départ de ce travail.

EB **Que bouscule l'agroécologie ?**

Aurélie Javelle (AJ) L'agroécologie représente un changement de posture complet pour les professionnels agricoles. Dans les systèmes conventionnels, la production était spécialisée, ce qui a amené une artificialisation et une simplification des agrosystèmes. À l'inverse, les systèmes de production agroécologique reposent sur des principes valorisant le rôle de la biodiversité dans le processus de production. Or, le fait de travailler en conditions « naturelles » implique des risques, des aléas et des incertitudes dans le fonctionnement de l'agroécosystème.

Ces bouleversements amènent à se questionner sur les savoirs mobilisables dans ce nouveau contexte. Les savoirs académiques stabilisés ne peuvent plus demeurer l'unique référence. Aujourd'hui, l'agriculteur doit composer avec ses propres connaissances, qui sont une hybridation entre savoirs scientifiques et savoirs empiriques, ces derniers étant redécouverts, revalorisés. Ils permettent en effet une approche contextualisée, fine du milieu dans lequel travaille chaque agriculteur. Enfin, refonder les pratiques agroécologiques demande aux praticiens et conseillers d'accepter l'idée d'incertitude, voire d'ignorance dans des processus où la nature devient un partenaire de travail.

EB Vous parlez d'une part des enjeux de démocratie face aux productions de savoir et d'autre part des enjeux de mobilisation de savoirs nouveaux. Mais si nous sommes d'accord pour dire qu'il y a une autre manière de « faire de la science », alors, pour chacun d'entre vous, cela passe par quoi ?

AJ Il y a des remises en question pour la recherche qui n'est plus seule à fournir des savoirs mobilisables et qui redécouvre la valeur des savoirs empiriques. Il y a également un changement de posture pour les professionnels qui ne doivent plus compter seulement sur la science pour leur apporter des savoirs, comme cela pouvait être le cas dans un système de « Transfert de Technologie », qui s'était installé entre les chercheurs produisant des connaissances universelles et les agriculteurs devant appliquer des innovations [1].

HV « Faire de la science » est une manière rapide de dire « faire avancer les connaissances, échanger et mettre en pratique ». Il y a une infinité de manières de le faire, mais aussi beaucoup d'idéologie dans la manière dont les questions sont posées, et dans les outils et méthodes que l'on se donne, dans le « fléchage » des crédits de recherche. L'idée générale de la « recherche participative sur la sélection végétale » est la suivante : pendant des milliers d'années, les paysans ont conduit un travail de sélection des plantes qu'ils cultivaient. Les plantes se sont ainsi peu à peu « améliorées », au sens de ce qui convenait à l'humain. Le processus était aussi très lent, avec des avancées et des stagnations. Durant la deuxième moitié du XXe siècle, la « révolution verte » a vu l'entrée des techno-sciences dans le monde de l'agriculture : engrais, mécanisation, etc., et en particulier génétique. À partir de ce moment, les semences sont devenues un objet de haute technologie, et un enjeu commercial majeur. La Recherche-Développement y est très active, et aussi très coûteuse, très capitalistique.

La recherche participative sur la sélection variétale construit un dispositif de travail que je pourrais dire mixte, métis, hybride, si l'on veut prendre la métaphore côté botanique ! C'est en tout cas une construction : il s'agit de combiner le savoir paysan et le savoir technologique pour développer des semences modernes mais aussi adaptées à des situations concrètes du terrain.

EB « Qu'apprendrai-je des blés et les blés de moi ? ». Cette citation est en avant-propos de l'intention artistique du film d'Harold. Quel est son sens pour vous ?

HV Cette phrase est une retranscription d'une phrase de H.D. Thoreau dans son livre Walden. Thoreau est un philosophe américain de l'époque de la révolution industrielle. Il se retira dans les bois, près de l'étang de Walden, et plantait des haricots pour se nourrir. Il est aussi un apôtre et théoricien de la désobéissance civile. Bref, un précurseur de l'écologie politique. Et, comme toujours, les idées fortes sont aussi celles qui trouvent les bonnes phrases, les bonnes images, des façons autres de raconter. Quand Thoreau dit « qu'apprendrais-je des haricots, et les haricots de moi ? » on comprend d'un seul coup toute sa quête. Et on se rafraîchit la conscience : oui nous sommes au monde, bien plus que le monde est à nous. Évidemment, dans le geste agricole, et en particulier dans le geste de semer, il faut s'en souvenir sans cesse.

AJ C'est effectivement cette façon d'être au monde qui semble prometteuse pour inventer des systèmes de production en partenariat avec la nature. Cela signifie que l'on accepte d'elle qu'elle nous enseigne quelque chose. Cela suppose qu'on réussisse à l'écouter, et pour cela redécouvrir les inter-relations avec elle, sa présence, être dans

1. GIRARD N. (2014/49, volume XIX, pp. 51-78). *« Quels sont les nouveaux enjeux de gestion des connaissances ? » L'exemple de la transition écologique des systèmes agricoles, in* Revue internationale de psychosociologie et de gestion des comportements organisationnels.

un tissage intersubjectif. Cela ouvre également vers ce que la science redécouvre à l'heure actuelle, c'est-à-dire le rôle actif que jouent les non-humains.

EB **Cela veut-il dire que le scientifique, l'ingénieur, le chercheur accepte d'être dans une posture d'humilité, d'écoute, et qu'il accepte d'être dans une démarche d'entre-apprentissage, d'interconnaissance. C'est cela que change « l'agroécologie »?**

AJ L'agroécologie amène effectivement à comprendre le point de vue de l'Autre, y compris non-humain. Cela amène à revoir nos systèmes de connaissances et par-là même à nous questionner sur qui nous sommes, comment nous fonctionnons. Face à ces nouvelles exigences, esprit critique, curiosité, observation active, créativité, réflexivité, décentration sont primordiaux.

EB **Apprendre, transmettre, mais quoi, comment ?**

AJ L'enseignant doit se positionner comme un passeur, comme quelqu'un qui aide l'élève à apprendre par lui-même. Fournir un savoir « prêt à l'emploi » n'aidera pas l'élève à s'adapter à des milieux complexes, en mouvements permanents et surtout incertains. Comme le dit Mayen [2], « apprendre à produire autrement [consiste] non plus à apprendre des modes de raisonnement et d'action bien identifiés et pré-adaptés aux situations d'action qui seraient, elles aussi, bien définies, bien catégorisées, et donc bien identifiées et identifiables, mais à apprendre aussi à identifier et à définir des situations problématiques, et à trouver et ajuster des moyens pas toujours encore répertoriés ».

2. MAYEN P. (2013, pp. 249-270, p. 254). *« Apprendre à produire autrement : quelques conséquences pour former à produire autrement »*, *in* POUR, 219.

EB **Cela veut-il dire que la fonction du pédagogue c'est d'abord d'accompagner à désapprendre ?**

HV Ce qui me semble très important est ceci : le savoir est souvent utilisé pour imposer une solution : « On fait comme ça ! Et c'est formidable ! ». Je ne crois pas qu'il faille répondre à cela par une contre-idéologie : celle du doute systématique, et, plus nocive encore, celle du grand complot. Mais il n'y a pas de raison d'accepter une mise sous tutelle au nom du savoir. Les transformations du monde paysan, et la menace d'une prolétarisation de ses métiers, sont de nature économique et sociale, pas cognitive. Les savoirs et les techniques modifient la donne, mais ils n'imposent pas ceci ou cela.

Sans nécessairement tout savoir, il faut comprendre ce que **peuvent** les savoirs. Les différents savoirs – ceux du biologiste, du généticien, de l'agronome, du paysan. Comment ils procèdent, comment ils sont faits. Et puis je crois qu'il faut aussi beaucoup regarder (c'est ce que faisait Thoreau avec ses haricots). Il faut tout simplement porter attention aux choses, aux plantes, aux gens. Cela a l'air banal, mais c'est, je crois, un vrai combat idéologique de notre époque dite « hyper-connectée ». On n'est pas si connecté que cela au blé, par exemple, il me semble. Ou au pain, quand on mange… Ça, c'est une vraie école : prendre le temps. Le temps nécessaire pour percevoir, pour comprendre avec les sens. Et cela aussi s'apprend, ou plutôt s'éduque.

EB **C'est une invitation à une re-connection au monde ? C'est par cela que notre rapport au savoir peut changer ?**

AJ C'est même primordial que cette capacité à observer, à regarder soit développée. Reprendre le temps de regarder, de découvrir avec un regard neuf. C'est une étape majeure d'ailleurs pour autoriser ensuite la capacité à créer qui est cruciale également en agroéco-

logie, à oser sortir du cadre, à inventer. Cela demande de développer sa curiosité, la découverte de l'Autre sans préjugés pour en redécouvrir tous les possibles.

HV Le pouvoir des technosciences (dans l'agriculture, par exemple, mais pas seulement) est – entre autre – un pouvoir de représentation : la scène est montée comme ceci, comme cela. Telle ou telle innovation technique va induire un récit, ou modifier le récit. Prenons un exemple agricole : qu'est-ce qu'un champ « propre » ? C'est une perception, c'est ce qu'on s'en raconte, n'est-ce pas ? Et selon qu'on travaille à la faux, au glyphosate, ou en permaculture, on se racontera avec ce mot de « propre » une histoire bien différente. Or c'est avec les histoires qu'on se raconte, qu'on fait réseau et qu'on travaille ensemble. C'est pourquoi les façons de nommer les choses, ou plus généralement ce à quoi on porte l'attention, est si important. J'ai cherché à faire entendre cela, dans le film Dans les blés. Florent dit « blé », là où Thomas dit « Triticum » et Pierre dit « matériel ». Je vous laisse deviner le métier de chacun. Ça se parle, néanmoins, heureusement ! On pourrait interroger de même les poétiques du drone, du satellite, et tant d'autres. Il y a beaucoup d'imaginaire dans le geste agricole ; c'est depuis toujours et c'est tant mieux. Mais il ne faut pas se laisser prendre au discours d'évidence « c'est comme ça qu'il faut faire ».

Autrement dit : le savoir – le savoir génétique par exemple – n'est évidemment pas « en soi » un asservissement. Mais il peut être utilisé pour cela. Et c'est ce que travaille à déplacer des démarches comme celle de la recherche participative.

Le travail de l'enseignant est d'ouvrir l'espace de la perception des possibles.

EB **Ce que vous dites me confirme la chose suivante : cette transition du rapport à la connaissance suppose que les enjeux de transmission ne se posent plus uniquement en « injonction » mais en appropriation en ouverture. Et c'est là que l'artiste, le sensible, l'imaginaire EST un levier pour les pédagogues, afin de stimuler les possibles pour chacun-e.**

HV Oui, c'est ce que je crois.

AJ La démarche artistique est effectivement majeure pour apprendre à passer les frontières, regarder le monde sous un autre angle, oser sortir des pensées pré-établies. Cela peut aider à redécouvrir le milieu pour réinventer de nouvelles relations avec lui. On peut supposer que cela permette de dépasser notre rapport au monde dualiste en inventant de nouvelles façons d'être au monde. Et pour cela on ne peut plus rester sur les chemins pré-tracés. Cela peut également aider à un travail d'introspection pour questionner sa capacité à se remettre en cause, à s'ouvrir à l'Autre.

EB **Transmettre finalement une autre façon d'être au monde, et rompre d'une certaine façon avec le discours des évidences, cela suppose pour les pédagogues d'agir sur les connaissances, bien sûr mais aussi sur les consciences, sur le rapport physique, psychologique au monde, non ?**

HV J'ai dit tout à l'heure que j'avais eu une formation scientifique, mais je m'en suis écarté totalement pendant plus de 10 ans pour ne travailler que la danse et le théâtre, la danse surtout (et les arts martiaux, et toutes ces techniques de conscience par le corps). C'est dire à quel point je suis d'accord avec vous. C'est toute cette histoire de la « présence ». Être présent aux autres, aux choses et au monde, c'est un mode de la connaissance, non ? Et cela se transmet, aussi, mais pas à la façon de datas, de données. Or c'est précisément la pâte même

↑ **Tigre et dompteur.** Harold Vasselin pendant le tournage du film Dans les blés.

du cinéma : le corps, le silence, la présence au monde. Le cinéma travaille cela, jusqu'à le rendre perceptible (lorsque c'est réussi). Ne dit-on pas d'un acteur qu'il « a de la présence ». Le cinéma propose des incarnations. Revenons au film des blés. Florent ne cesse d'en référer au silence. Il dit qu'il passe beaucoup de temps dans ses blés. Il dit qu'il les regarde… On peut penser que tous les agriculteurs font cela, qu'ils ont une intimité avec la plante qu'ils cultivent. Quand je suis avec ma caméra, j'essaie d'entendre cette musique là, ce dialogue muet, et de le faire entendre.

AJ Je vais dans ce sens. On parlait de rupture pédagogique et il y en a une qui va de pair avec la remise en question du dualisme, c'est la place du corps dans l'apprentissage. Dans une société fortement influencée par le cartésianisme, le corps a mauvaise presse. Or appréhender le vivant uniquement par notre intellect nous prive d'une part du réel. D'où l'intérêt de prendre en compte le corps. Les inter-relations avec le vivant dont nous parlions plus haut se font aussi par/grâce à notre corps. Il s'agit d'entrer en relation avec le vivant par tous ses sens. Les agriculteurs le font. La différence est qu'en système hyper technicisé, on a tendance à se fier aux mesures des instruments et non plus à son sens du toucher ou à son odorat par exemple. C'est d'ailleurs cela qui m'a amenée à me former à la sophrologie, pour mieux appréhender ce corps remisé à la seconde place par des approches hyper-intellectualisées. La sophrologie permet également d'aborder quelque chose que tu mentionnes : la conscience, puisque la sophrologie se définit comme la science de la conscience et des valeurs de l'existence. Et là on rejoint une approche holistique du monde et non plus dualiste : on aborde le monde de manière charnelle, corps et esprit entremêlés. À mon sens, avoir une telle approche du vivant permet d'accéder à ce que décrit Harold : réussir à entendre la musique de l'intimité avec la plante, ce qui se passe dans la rencontre avec l'Autre. ¶

L'agroécologie, à la rencontre de l'agronomie et de l'écologie

Regards croisés Sophie Carton / Jean-Pierre Thauvin / Jean-Luc Toullec

QU'EST-CE QUE LA TRANSITION AGROÉCOLOGIQUE CHANGE DANS L'ACTIVITÉ AGRICOLE ?

D'un point de vue scientifique, « *l'agroécologie (...) peut être définie comme un ensemble disciplinaire alimenté par le croisement des sciences agronomiques (agronomie, zootechnie), de l'écologie appliquée aux agro-écosystèmes et des sciences humaines et sociales (sociologie, économie, géographie* » (Tomich et al., 2011). Elle s'adresse à différents niveaux d'organisation, de la parcelle à l'ensemble du système alimentaire. Pour Michel Duru [1], agronome à l'INRA, « *ce sont les interactions entre le sol, le climat, les cultures et les organismes que l'on voit ou ne voit pas, mais c'est aussi remettre au centre du débat les interactions entre la nature et l'homme.* » Il évoque aussi deux voies différentes de ce qu'il appelle la « modernisation agroécologique » 1) celle où on va chercher à produire « *en limitant les impacts sur l'environnement.* » Dans ce cas, on va maîtriser les intrants chimiques, ou les remplacer par des intrants organiques « *sans changer la logique* ». 2) La forme la « *plus aboutie de l'agroécologie est celle où on remplace les intrants industriels et chimiques par la biodiversité* ». Ainsi, cette écologisation des pratiques et des systèmes se fait à différents degrés, de l'efficience et la substitution vers la reconception. Dans l'excellente vidéo [2] réalisée pour la rénovation du Bac Pro CGEA [3], Thierry Doré (agronome - AgroParisTech) et Patrick Mayen (didacticien – Agrosup Dijon) présentent les enjeux pédagogiques liés à l'agroécologie et aux changements de référentiels. Pour Thierry Doré, la perspective ouvre un champ et fait bien sentir que « *l'agroécologie n'est pas un modèle, et encore moins un modèle unique que tout le monde devrait appliquer de manière uniforme* ». Il y voit « *une ambition de trouver localement des solutions qui s'adaptent aux enjeux à la fois particuliers et généraux, et qui permettent aux individus comme aux collectifs de répondre aux attentes de la société.* »

ET DANS L'ACTION ? REGARDS CROISÉS ENTRE UNE AGRONOME ET UN NATURALISTE

Sophie Carton est agronome, chargée d'études depuis 10 ans sur la ferme de Grignon (78) pour AgroParisTech, et pilote du projet Grignon Énergie Positive (GE+), qui vise une amélioration de la durabilité des pratiques de la ferme. Jean-Pierre Thauvin est ornithologue amateur depuis plus de 50 ans, expert reconnu localement et régionalement. Ils participent tous les deux au programme du Casdar Agribirds [4]. Celui-ci vise à sensibiliser les agriculteurs aux oiseaux sur leur exploitation en proposant des méthodes d'approche simples d'utilisation. Des tests associant expert en oiseaux (naturaliste) et néophytes (agriculteur, conseiller) ont été menés sur deux ans.

1. Cf. vidéo sur Vimeo : https://vimeo.com/89610025
2. Cf. sur Chlorofil : « *Le point de vue du comité d'orientation du plan Enseigner à produire autrement* » sur la rénovation du bac professionnel « *Conduite et gestion de l'entreprise agricole* » http://www.chlorofil.fr/diplomes-et-referentiels/formations-et-diplomes/baccalaureat-professionnel/conduite-et-gestion-de-lentreprise-agricole.html
3. Conduite et Gestion de l'Entreprise Agricole
4. CASDAR : programme de recherche-action sur 3 ans, financé par le Ministère de l'agriculture, et associant des partenaires de la recherche, du milieu professionnel et de l'enseignement.

Jean-Luc Toullec (JLT) **Pourquoi la ferme de Grignon s'intéresse-t-elle aux oiseaux ?**

Sophie Carton (SC) Pour GE+, nous nous sommes questionnés : quelle est la biodiversité et dans quelle mesure peut-on la relier avec les pratiques à l'échelle de l'exploitation ? Or, on ne peut pas inventorier toutes les espèces vivantes. Les oiseaux sont à la fois indicateurs de la biodiversité, relativement faciles à inventorier et valorisables en termes d'image. Depuis 2009, nous avons lancé un suivi avifaunistique sur l'ensemble de l'exploitation, avec Jean-Pierre, à travers 15 points d'écoute trois fois par an (protocole STOC [5]).

Jean-Pierre Thauvin (JPT) On dispose ici à Grignon d'un plateau de grandes cultures et d'une zone de parc plus bocagère et paysagère, deux milieux totalement différents. C'est important pour moi de savoir ce qu'il y a comme oiseaux dans le territoire. Je vois, malheureusement, que la biodiversité a tendance à se casser la figure, et je regrette que les agriculteurs ne le prennent pas en considération.

JLT **Quel a été votre rôle respectif dans le projet Agribirds ?**

SC J'ai été le pilote et nous avons travaillé à 3 : Jean-Pierre, le responsable de l'exploitation et moi. Nous avons mis en place les protocoles : un échantillon sur le plateau céréalier, et un autre sur le parc bocager. Nous sommes sortis tous les mois de février à juin et de septembre à novembre. Il y avait à chaque fois un néophyte avec Jean-Pierre. L'idée était de voir si nous pouvions percevoir quelque chose malgré nos faibles connaissances en ornithologie.

JPT Vu que je connais très bien le territoire, c'était facile pour moi de sensibiliser les autres aux oiseaux. J'avais préparé des CD avec les chants d'oiseaux les plus classiques. C'était une incitation à plus de connaissances.

JLT **Pour mobiliser davantage les agriculteurs sur ces questions, est-ce pour vous une question d'ordre technique, économique ou culturel ?**

JPT Les trois, mais surtout culturel, je veux dire par là de culture générale. Je me rends compte que dans l'enseignement général, les sciences de la vie et de la terre ont perdu leur intérêt. Nos futurs agriculteurs, il faut qu'ils connaissent que dans telle haie il y a telle variété qui accueille des insectes, qui ont des larves elles-mêmes mangées par les oiseaux. Tout ça se tient, ça fait partie de la biodiversité, et c'est extrêmement important. Pour moi, vous avez deux catégories d'agriculteurs : les chasseurs et les pas chasseurs. Le chasseur, il sait qu'il y a un lièvre qui a gîté, une compagnie de perdrix un peu plus loin… L'agriculteur non chasseur connait moins, parce qu'il n'a pas eu l'environnement nécessaire (parents, grands-parents).

SC Il me semble qu'il y a de plus en plus de jeunes qui sont relativement éloignés du monde agricole et de ce qu'on appelle la nature. Donc l'aspect culturel est important. Mais dans Agribirds, on s'est rendu compte que le responsable d'exploitation, malgré un intérêt et une ouverture d'esprit, ne pouvait pas se libérer facilement, faute de temps, pour aller observer les oiseaux. La deuxième année, nous avons intégré les points d'écoute dans les tours de plaine, afin de les combiner à une activité agricole. Les questions économiques, sociales et de temps de travail sont primordiales sur une exploitation agricole. Pour moi, il faut une entrée économique.

JLT **Vous avez cheminé ensemble, développé des liens, des complémentarités : quelle est votre analyse ?**

SC Depuis qu'on travaille ensemble, on a appris pas mal de choses de nos domaines respectifs. Je suis partie de quasiment rien en ornithologie. J'ai appris à observer, à connaitre certains oiseaux… des choses très basiques. À l'inverse, j'ai davantage de connaissances que Jean-Pierre sur les

5. STOC : Suivi Temporel des Oiseaux Communs. Protocole de science participative coordonné par le Museum d'Histoire naturelle.

pratiques agricoles, même si mon expertise est d'abord sur les liens entre pratiques et polluants dans l'air, l'eau et le sol. La meilleure illustration de notre complémentarité est peut-être la réalisation d'un livret pédagogique sur le thème biodiversité et agriculture dans lequel nous avons combiné nos approches et parlé ensemble de biodiversité sauvage et domestique.

JPT La pédagogie est très importante. Par ailleurs, l'intérêt est aussi que les observations réalisées me posent des questions, et m'amènent à faire des suggestions. Une année, sur un point d'écoute, j'avais une espèce d'oiseau assez rare dans une bande enherbée. Dans les années qui ont suivi, la bande a disparu, et l'oiseau également. Je me suis posé des questions... mais n'avais pas de réponse précise.

SC C'est vrai que tu es déjà arrivé sur la ferme en disant « *vous devriez faire comme-ci* ». Parfois, on écoute et on réagit favorablement, mais ça n'est pas toujours possible. On améliore notre conscience environnementale, écologique et en même temps Jean-Pierre améliore sa conscience des contraintes de l'agriculteur. Je pense par exemple à la gestion des bords de champs et des haies. Le directeur de la ferme avait dit un jour : « *Jean-Pierre ne va pas être content, on n'a pas taillé la haie au bon moment* » Il l'avait fait en connaissance de l'impact, mais il était contraint par un agenda et une gestion de personnel. Néanmoins les suivis d'oiseaux ont contribué à initier l'implantation de haies sur le plateau.

JLT **Parce que l'agroécologie coûte forcément plus cher, prend forcément plus de temps ?**

JPT Non, je ne suis pas sûr. Ça change la façon de faire et ça change la façon de voir les choses. Je veux dire que c'est un échange dans le bon sens.

SC Ça dépend ce qu'on entend par agroécologie. S'il faut qu'on ne compte que sur la nature, on est mal barré. S'il s'agit juste de compter davantage sur la nature, alors oui, on peut trouver des solutions qui ne coûtent pas plus qu'un système conventionnel. À Grignon, on est globalement bien en-dessous des pratiques agricoles du territoire sur l'utilisation des intrants chimiques, mais on en utilise quand même. Je pense que c'est possible de produire mieux pour l'environnement sans que ça coûte trop cher. D'ailleurs à Grignon on gagne correctement notre vie. Il y a un curseur qui est sans doute intermédiaire entre le tout nature et le tout chimique. Et l'optimum ne peut se faire qu'en cohérence avec des objectifs économiques et sociaux (temps passé, pénibilité).

JLT **Alors, peut-être que des travaux comme Agribirds permettent de mieux connaître et comprendre les processus naturels pour pouvoir les mobiliser ?**

SC Tout à fait, il y a les pratiques intra-parcellaires mais il y a aussi l'aménagement de l'espace, la plantation et l'entretien des haies ... Des choses peuvent être faites sans trop de frais voire même dans certains cas elles peuvent générer des revenus. Par le passé, on a travaillé avec des agriculteurs du territoire sur des questions d'énergie et d'effet de serre. Dès qu'on parle de changements de pratiques, il y a une prise de risque, et ça fait peur. Alors, soit on a des organisations autour des agriculteurs, des conseillers, qui sont là pour soutenir cette prise de risque, soit l'agriculteur est seul et il faut qu'il soit sacrément motivé pour y aller.

JPT Oui, il faut forcément de l'accompagnement, c'est indispensable, et à Grignon, c'est favorable parce qu'on est aussi dans un contexte favorable et particulier.

SC C'est vrai, dès que j'ai une question sur la biodiversité, je sais que je peux questionner Jean-Pierre. Que l'agriculteur sache à qui s'adresser pour des questions particulières, c'est un plus. Quelle que soit la démarche dans laquelle on se trouve, pour la biodiversité ou autre, il faut de l'accompagnement. ¶

Lettre à Robert Hainard, naturaliste, artiste, philosophe

Jean-Luc Toullec

« J'ai passé des jours et des nuits inoubliables. Sous mes yeux, de vieux prés tout embroussaillés de coudriers, de tilleuls, de bouleaux, de genévriers, de vieux poiriers. Des chênes marquent la lisière de la forêt profonde qui dentèle les crêtes au loin, dans l'or du soleil automnal, la cendre du clair de lune. Je regardais venir les orages, et les brouillards nocturnes remplir les creux. La nuit, un arbre mort craque et s'effondre, un quartier de roc roule. Un tel bruit ne peut être fait que par l'ours. J'y ai goûté la poésie puissante que donne à la nature la présence ou l'attente de la grosse bête. »

Robert Hainard [1] - Mammifères sauvages d'Europe [2]

Cher Robert,

J'ai d'abord découvert tes dessins, tes croquis pris sur le vif, évocateurs d'une ambiance, d'un mouvement, d'une rencontre fortuite ou espérée, de l'essence d'une immersion au cœur de la nature. Puis j'ai dévoré tes écrits naturalistes, foisonnants de descriptions et de récits d'expériences épiques et instructifs. Jeune homme empreint de nature, de découvertes et d'idéal, je me suis laissé porter. Guetter l'ours des nuits entières, seul, en pleine forêt, avec pour seule et magnifique ambition le plaisir de l'observer, le dessiner, c'était impensable pour beaucoup, mais une réelle inspiration pour mon imaginaire. J'y ai ressenti l'appel de la forêt, du monde sauvage. Avec un extraordinaire souffle de liberté qui décoiffe les idées reçues.

Chercheur de sens autant que de sensations, j'ai alors lu Et la nature ? [3], ton premier écrit publié dès 1943, sous-titré « réflexions d'un peintre ». Tu y expliques ta démarche personnelle, à contre-courant, et elle m'a parlé : « *Je pensais que j'étais un être mal fait, incapable d'être heureux, puisque je n'avais pas les mêmes désirs que les autres et que les autres façonnaient le monde* ». Né en ville, en Suisse, tu as « *toujours eu le goût de la nature* » et « *le goût d'imiter les choses, de les recréer de mes mains* ». Ces deux passions n'en feront qu'une, l'une nourrissant l'autre : « *J'ai bien souvent fait des croquis après des heures d'affût, grelottant et transi, plein de crampes, les mains gourdes. Apprendre à dessiner, c'est simplement apprendre à voir.* » Surtout, tu insistes sur le nécessaire lâcher prise avec la raison, afin de mieux rendre compte du réel : « *Peindre, c'est donc quitter, momentanément au moins, notre point de vue intéressé et regarder le monde sans idées préconçues.* »

← **ROBERT HAINARD** dans sa maison de Bernex (Genève) avec une sculpture de loup © Xisco Avellà.

1. Robert Hainard 1906 - 1999.

2. HAINARD R. (1948-1949). Mammifères sauvages d'Europe. Neuchâtel : Delachaux et Niestlé.

3. HAINARD R. (1943). Et la nature ? Réflexions d'un peintre. Éditions Gérard de Buren (réédition Hesse).

48. Lettre à Robert Hainard

Des nuits dans la nature, ça permet de réfléchir et questionner sa place et celle de notre humanité. Sans prétendre être philosophe, tu approfondis ta réflexion et ton argumentaire, te poussant aussi à porter un regard critique, et je dirai visionnaire, sur la société contemporaine, « civilisée » comme tu dis. Dans tes pas, tes dessins et tes mots, j'ai trouvé et retrouve toujours ma propre démarche d'appréhension du monde. J'ai mis du sens sur un ressenti. Tu étais comme moi un naturaliste qui observe, identifie, compte, cherche à connaître. C'est rassurant d'être de la même famille. Mais ta démarche artistique et réflexive remplissait mon désir de comprendre ce monde vivant, riche, complexe, en mouvement. Et de me connaître. Pour cela, j'ai toujours besoin moi aussi de vivre mes propres expériences du sauvage : le volatile, l'émotion, la peur, l'indécis. Sortir du cadre. Et sentir la poésie puissante, régénératrice. Ainsi, les cachalots, par une nuit solaire extraordinaire, m'ont parlé : de moi, de nous, de notre planète, de cette communion entre l'homme et la nature, entre l'homme et sa nature, car « *la nature est un ensemble. Elle a quelque chose de concertant, de symphonique. Les parties y répondent au tout, le tout aux parties.* » Alors on sort des oppositions stériles entre utile et nuisible, propre et spontané, nature et culture. On sort de « *la peur de la nature* » [4], dénoncée par François Terrasson, autre grand inspirateur. On vit la solidarité écologique, le milieu de vie partagé, le destin commun avec les autres êtres vivants. On se sent vivant dans un monde vivant.

À une époque où la protection de la nature n'existait pas, tu questionnais aussi notre responsabilité collective, dans un contexte où l'homme a de plus en plus les clés de son avenir : « *Je ne crois pas la nature meilleure que l'homme (…) mais je vois bien que l'homme la domine. Lorsqu'il se trouve un homme, une bête et un fusil, l'homme se trouve toujours au bon bout du fusil.* » Et tu faisais le constat, précurseur, des risques et des dégâts d'une artificialisation du monde : « *J'avais le sentiment obscur que ce qui m'attirait dans la nature, c'était une certaine fécondité opposée à une certaine aridité de l'artificiel. (…) Une prairie rationnelle est presque sans fleurs. Pas d'arbres ni de haies, les ruisseaux coulent sous terre dans des tuyaux de ciment. Les paysans sont des mécanos en cottes bleues, les vaches ne sortent plus de l'étable. (…) La campagne rationalisée est aussi gaie qu'une usine.* » Engagé à ta suite, je cherche à agir et à embarquer les autres. Et je me demande : comment partager notre compréhension du monde avec ceux qui n'ont pas fait l'expérience initiatique de ce lien organique, symbiotique à la nature ? Peut-être par cette convergence profondément humaine entre le naturaliste et l'artiste, combinant dans une osmose fondatrice l'art, la connaissance et l'émotion : « *J'ai l'infini à ma portée, je le vois, je le sens, je le touche, je m'en nourris et je sais que je ne pourrais jamais l'épuiser. Et je comprends mon irrépressible révolte lorsque je vois supprimer la nature : on me tue mon infini.* » ¶

4. HAINARD R. (1997, p. 192). La Peur de la nature. Au plus profond de notre inconscient, les vraies causes de la destruction de la nature. Paris : Sang de la Terre.

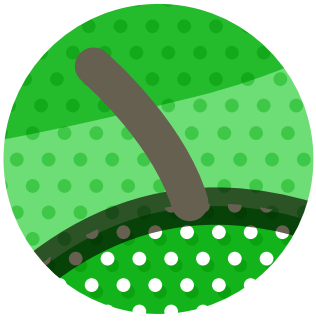
→ **ROBERT HAINARD**, dessin extrait de Mammifères sauvages d'Europe. Neuchâtel : Delachaux et Niestlé (1948-1949).

2. Penser de nouvelles démarches

Vers une agriculture renaturée

La relation au vivant constitue un élément fondateur de notre culture individuelle et collective. Faire évoluer les pratiques agricoles vers une prise en compte plus respectueuse de l'environnement interroge, au-delà des techniques, nos cadres de pensée, et en premier lieu celui qui définit la « nature » et les relations entretenues avec elle.

Aurélie Javelle



LES BOULEVERSEMENTS INDUITS PAR L'ÉCOLOGISATION DES PRATIQUES AGRICOLES

Les injonctions sociales et politiques d'une écologisation de l'agriculture participent au bouleversement des pratiques agricoles. Le postulat de ce texte est que, au-delà des enjeux écologiques et agronomiques, l'efficience de la transition vers des pratiques agricoles plus respectueuses de l'environnement dépend de la prise en compte des facteurs culturels, des systèmes de valeurs individuels et collectifs des acteurs envers la « nature ». En effet, « [il] ne s'agit pas de séparer les modalités d'usages du milieu avec leurs formes de représentation » comme le souligne l'anthropologue Philippe Descola [1]. Toute technique possède à la fois une dimension physique, d'action sur la matière, mais aussi une dimension symbolique, les deux étant étroitement imbriquées. Or l'agriculture dite productiviste s'est construite dans un contexte culturel occidental moderne qui se caractérise par un dualisme séparant l'homme et la nature [2]. Cette construction autorise la réduction de la nature à un objet mis à notre disposition, appréhendé par des savoirs techno-scientifiques. Or cela nous amène à une impasse mortifère. Nous prenons conscience de l'urgence à développer des pratiques plus respectueuses de l'environnement. Cela s'accompagne d'un bouleversement conceptuel, à l'échelle de la société occidentale, qui questionne le dualisme et (re)découvre des modes de pensée où l'homme et la nature sont redéfinis en inter-relations permanentes, dans des processus complexes et globaux.

APPRENDRE DE LA NATURE

Au sein de ces enjeux sociétaux considérables, le monde agricole est impacté. Cela tombe sous le sens : qui mieux que des acteurs travaillant sur/avec la « nature » sont concernés par ces chamboulements ? De nombreuses professions mettent en œuvre, prescrivent, élaborent ou forment à des pratiques impactant directement ou indirectement les animaux, les végétaux, les sols, le milieu naturel. Une réflexion sur les déterminants des relations à la « nature » en milieu agricole est donc cruciale pour réussir à envisager des pratiques non pas « sur » un objet, mais en lien « avec » les éléments de nature. L'agroécologie, par exemple, illustre une ouverture vers une agriculture qui ne se pose plus « en contre » de la nature dans les processus de production. La nature n'y est plus considérée comme une contrainte à maîtriser, mais elle retrouve une valence positive, puisqu'il s'agit de s'appuyer sur les fonctionnements écologiques [3] mobilisables dans le processus de production. Dans ce nouveau contexte, l'agriculteur doit accepter d'accompagner un agroécosystème où il n'est plus un acteur unilatéral, et où il ne maîtrise plus tout. Il doit apprendre de la « nature », qu'il accepte de reconnaître comme formatrice. Pour cela il doit redécouvrir un apprentissage sensoriel et sensible hybridé à une approche intellectuelle [4].

Ces évolutions renvoient à un ensemble de conceptions, visions, croyances... sur ce qu'est être un agriculteur, sur le « bon » travail », sur la « nature » et les relations à entretenir avec elle, etc. Cela affecte des éléments fondateurs de nos cultures individuelles et collectives. Au-delà d'un changement de techniques, il s'agit d'une remise en question de cadres de pensée, dont celui, fondamental, de ce que l'on entend par « nature ». En effet, le terme de « nature » est polysémique, donc flou, et renvoie à la séparation homme/nature portée par le monde occidental moderne. Si bien qu'il doit être questionné, sur tout ce qu'il porte et ce qu'il induit, à l'échelle de la transition agroécologique, mais aussi de toute notre société.

1. DESCOLA P. (1986). La nature domestique. Éditions de la Maison des sciences de l'homme.
2. Sur la chronologie de cette rupture et les moyens de la dépasser voir notamment **JAVELLE A.** (2016). Les relations homme-nature dans la transition agroécologique. L'Harmattan.
3. GLIESSMAN S.R. (1998). Agroecology: Ecological Processes in Sustainable Agriculture, Boca Raton. CRC/Lewis Publishers.
4. Pour explorer ces enjeux, voir le texte dans ce numéro avec Erwan Bariou et Harold Vasselin.

RETISSER DES LIENS AU VIVANT

Depuis quelques décennies, nous réalisons pleinement la non-universalité de notre ontologie naturaliste [5], et plus spécifiquement de la séparation nature/culture, et nous nous ouvrons à d'autres façons d'être au monde. Les sciences, notamment, aident à repenser ce qu'est un être humain dans un contexte où les frontières qui le définissaient s'effondrent. Ce n'est pas le lieu d'une revue des différents courants du tournant ontologique. Nous pouvons néanmoins constater que tous ont pour point commun de penser qu'« il n'est plus envisageable de considérer [les êtres vivants] comme de simples objets, passifs, convoqués sur la scène sociale pour nous entretenir dans un monologue humanocentrique [6] ». Les non-humains gagnent une place d'actants dans notre société, et ont des capacités de communication. L'interdisciplinarité se développe, afin de tenter une « médiation épistémologique [7] » entre sciences humaines et sciences de la nature, tentant ainsi de combler le morcellement disciplinaire institué au XVIIIe siècle qui, lui aussi, traduit et induit une certaine vision de notre environnement. Les termes se multiplient pour tenter de nommer une/des entité(s) qui doivent être redéfinies et avec lesquelles les relations sont en construction : « êtres vivants », « non humains », « milieu », « écoumène », « agents », « vivant »... Chaque terme demande une définition puisque la manière d'aborder le vivant et d'agir sur lui est indissociable des contextes socioculturels. Qu'est-ce qu'un « non humain » ou un « être vivant » ? Quelles propriétés mentales leur attribuer ? Comment communique(nt)-il(s) ? etc. Pour faire un pas de plus, il s'agit de nous « recosmiser », comme le propose le géographe et philosophe orientaliste Augustin Berque, de recréer des liens entre l'humanité et la Terre, en retrouvant le couplage dynamique de l'être et de son milieu, les interactions permanentes étant constitutives de ce que le sujet et les choses du milieu deviennent [8].

Pour retisser des liens avec le vivant, nous devons réussir à trouver le juste milieu dans nos relations avec lui, quelque part entre une extrême dissociation et une fusion, comme l'analyse le psychiatre psychanalyste Harold Searles [9] . Pour un tel apprentissage, un pas de côté est nécessaire pour prendre du recul sur notre situation.

PASSAGE DE FRONTIÈRES

Par les arts

Les arts nous aident à faire ce pas de côté. Ils permettent de porter un regard réflexif sur la société, de questionner les sous-entendus, les définitions, les catégories, les représentations... et jouent ainsi un rôle de passeurs de frontières. Des anthropologues s'allient à des artistes pour questionner les manières d'être en relation avec les non-humains. Aux États-Unis, des anthropologues se sont réunis au Multispecies Salon, une exposition d'art où les frontières hommes-nature ont été explorées au milieu d'artefacts issus des sciences biologiques et d'interventions biopolitiques surprenantes [10]. Par exemple, l'artiste Caitlin Berrigan propose une performance qui met en évidence les rencontres entre les plantes et les humains, grâce à des échanges de nutriments. Le pissenlit est une plante médicinale populaire utilisée pour traiter les maladies qui affectent le foie, comme l'hépatite C. L'azote, un composé trouvé dans le sang, est un nutriment essentiel pour les plantes. L'œuvre de Berrigan invitait les participants à nourrir les plantes de pissenlit avec leur propre

5. Terme défini par l'anthropologue **DESCOLA P.** (2005); dans Par-delà nature et culture, Gallimard, en parallèle de 3 autres ontologies.
6. BRUNOIS F. (2005, pp. 31–40). « *Pour une approche interactive des savoirs locaux : l'ethno-éthologie* », *in* Le Journal de La Société Des Océanistes, 120-121.
7. Voir cette expression dans l'avant-propos de l'ouvrage dirigé par **SERVAIS V.** (2015), La science [humaine] des chiens. Éditions Le bord de l'eau.
8. Voir notamment **BERQUE A.** (2014). Poétique de la Terre. Histoire naturelle et histoire humaine, essai de mésologie. Éditions Belin.
9. SEARLES H. (2014). L'environnement non-humain. Essai.
10. Un ouvrage rend compte de ces rencontres : **KIRKSEY E.** (2014). The multispecies salon. Duke University Press.

sang en échange de thé de racine de pissenlit et de pousses de pissenlit. Ailleurs, Miriam Simun proposait de faire du fromage avec du lait humain afin d'illustrer des collaborations multi-espèces, entre mammifères, microbes et autres espèces compagnes.

Là non plus, le but n'est pas de mener une revue des processus artistiques qui pourraient aider à penser de nouvelles ontologies. Ces exemples viennent illustrer ponctuellement des croisements entre les arts et la discipline à laquelle je participe. Mon regard d'ethnologue me permet de m'intéresser à une exploration des arts dans une optique d'enchevêtrement entre humains et non-humains comme l'exprime David Abram : « L'art véritable [...] est simplement une création humaine qui n'étouffe pas l'élément non-humain mais permet à ce qui est Autre dans les matériaux de continuer à vivre et à respirer. Un tel art, en ce sens, n'impose pas une forme extérieure à une matière réputée "inerte", mais permet à la forme d'émerger de la participation et du rapport de réciprocité entre l'artiste et ses matériaux [...] [11] ».

Par le langage

Le même auteur mentionne également l'importance des mots qui « sont [...] des présences réelles, des entités qui peuvent être chéries, ou alors négligemment lancées de par le monde. [12] ». Les mots méritent d'être explorés dans la profondeur de leur signification. On l'a vu plus haut avec les ambiguïtés du mot « nature », et les possibles ouverts par de nouveaux termes. Le langage, comme expérience artistique mais aussi quotidienne, peut traduire un monde où toute réciprocité avec la nature peut être niée, la définissant comme inerte, mécanique, ou au contraire exprimer les liens avec elle. Peut-on penser d'autres rapports au milieu avec les mêmes mots que ceux participant d'un monde qui montre ses limites ? Peut-on s'inspirer de mots issus d'autres cultures pour penser autrement ? Augustin Berque mentionne l'usage au Japon des impressifs, onomatopées qui ne distinguent pas le sujet qui les prononce du reste du monde, qui permettent de devenir le phénomène lui-même. Il met les haïkus dans la même lignée puisqu'ils « comportent des mots de saison, qui sertissent le haïku dans le monde, en deçà même de la parole [13] ». Il souligne néanmoins qu'on tombe alors dans la confusion de la limite entre ce qu'on éprouve et ce qu'éprouverait le monde. Mais est-ce une étape possible pour réinventer le monde ?

• RECOSMISER LES PRATIQUES AGRICOLES

Ce bref état des lieux veut montrer que le nature et le culture ls'entrecroisent et ne respectent plus les prés carrés dans lesquels nous les avions artificiellement maintenus. Dans un processus de recosmisation, les relations au vivant ne se limitent pas à la compréhension d'objets composant les écosystèmes réduits à leur dimension biologique, mais elles forment un système éco-techno-symbolique [14]. L'agriculteur, pour revenir à notre sujet de discussion, entre dans une qualité et une essence des relations avec son milieu qui évolue. Il agit selon les termes d'une géoculture [15], c'est-à-dire qu'il choisit des pratiques en inter-relations avec le sol cultivé, mais aussi la Terre, la planète qui nous porte. Dans ce sens, le milieu de vie, ses éléments non humains deviennent partenaires de sa production, mais il les reconnaît aussi comme faisant structurellement partie de lui. Il forme, nous formons, communauté avec les non-humains. Cela amène l'humain à se responsabiliser vis-à-vis de son milieu non plus perçu comme un objet, mais constitutif de son être, structurant de son humanité. Ce type de reliance amène de fait des enjeux éthiques. Se définir humain de par notre

11. ABRAM D. (2013). Comment la terre s'est tue. Pour une écologie des sens. Éditions La Découverte.
12. *Id.*
13. BERQUE A. (2014). *Ibid.*
14. *Id.*
15. BERQUE A. dans « *"La pensée paysagère" » qu'est-ce que cela veut dire ?* », Conférence du 9 décembre 2017 au Pavillon de l'Arsenal.

L'AGROÉCOLOGIE COMME ÉCOLOGIE DU SYSTÈME ALIMENTAIRE

« Une des définitions les plus complètes à ce jour de l'agroécologie est "l'écologie du système alimentaire" (Francis et al., 2003). Elle a pour objectif affirmé la transformation des systèmes alimentaires vers la durabilité, de façon à maintenir un équilibre entre la rationalité écologique, la viabilité économique et la justice sociale (Gliessman, 2015). Cependant, cette transformation suppose des changements couvrant tous les composants du système alimentaire, depuis les semences et les sols jusqu'à la table du consommateur (Gliessman et Rosemeyer, 2010). Entre ceux qui cultivent les produits alimentaires, ceux qui les consomment, et ceux qui les convoient de ceux-là vers ceux-ci, doit exister une connexion au sein d'un mouvement social dédié à la relation en profondeur entre culture et environnement dont est issue l'agriculture à l'origine. »

GLIESSMAN S.R. (2015). L'Agroécologie pour la sécurité alimentaire et la nutrition. Compte-rendu du Symposium international de la FAO, 18-19 septembre 2014, Rome, Italie. Rome : Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture.

appartenance au milieu amène une nouvelle éthique de la vie. Ce type de rapport au monde rejoint des enjeux plus spécifiques au milieu agricole, comme par exemple ceux soulevés par une agroécologie lorsqu'elle est définie comme une « écologie du système alimentaire [16] ». La mise en œuvre de ce type d'agroécologie questionne les relations que nous souhaitons entretenir avec les non-humains, mais aussi avec les humains, avec le territoire, avec la planète.

VASTES ENJEUX QUE CES OBJECTIFS, TANT POUR LES PROFESSIONNELS QUE POUR LES ENSEIGNANTS

Cela amène à se questionner sur nos relations au monde, mais aussi sur qui nous sommes, sur nos valeurs, sur les fondations qui nous structurent, individuellement et collectivement. Enseigner l'agroécologie demande d'aider à prendre conscience de ses représentations du vivant, des relations à entretenir avec lui, de sa capacité à apprendre de lui, que ce soit de manière intellectuelle, mais aussi sensorielle et sensible. Nous ouvrons alors la porte vers des questions de pédagogie, ce qui est un autre débat… ¶

16. FRANCIS C., LIEBLEIN G., GLIESSMAN S., BRELAND T.A., CREAMER N., HARWOOD R., SALOMONSSON L., HELENIUS J., RICKERL D., SALVADOR R., WIEDENHOEFT M., SIMMONS S., ALLEN P., ALTIERI M., FLORA C. & POINCELOT R. (2003, pp. 99-118). « *Agroecology: the ecology of food systems* », *in* Journal of Sustainable Agriculture, 22(3).

Le Fourneau
Chef d'orchestre breton de rencontres citoyennes et poétiques

Caroline Raffin

> « On ne changera pas le monde si on ne transforme pas les imaginaires »
> Édouard Glissant

Depuis sa création en 1994, Le Fourneau a bâti un projet de développement culturel territorial atypique, expérimentant avec les artistes créateurs de nos espaces publics des rencontres originales entre artistes et habitants. Le développement de son projet correspond à l'émergence et la structuration d'un mouvement artistique et citoyen national, celui des arts de la rue.

Précurseur sur la pointe bretonne, Le Fourneau invite des artistes de la France entière et d'ailleurs à créer et transformer le regard que nous portons sur nos espaces publics, dans de multiples villes et villages de la région. Si le lieu de fabrique du Centre National des Arts de la Rue et de l'Espace Public (CNAREP) [1] implanté sur le port de Brest est un espace stratégique pour l'accueil en résidence des compagnies comme pour le travail de l'équipe professionnelle, le projet du Fourneau agit dans une dynamique de réseau, et même de rhizome, sur les territoires bretons.

L'ÉMERGENCE DES NOTIONS DE TERRITOIRE ET DE PERMANENCE ARTISTIQUE

Le développement territorial du Fourneau correspond à une philosophie de travail : la recherche d'adéquation entre projet artistique et territoire d'implantation. Le territoire désigne bien sûr l'environnement et les lieux (urbains, périurbains, ruraux, etc.) mais aussi le contexte social, culturel et humain. Dès 2001, Le Fourneau crée, avec la communauté d'agglomération du Pays de Morlaix, le Mai des Arts dans la rue, pour favoriser la circulation des publics et des œuvres sur l'ensemble des communes rurales de l'agglomération, dont la ville centre accueille durant l'été son festival phare, le FAR de Morlaix. Le prix Territoria du Sénat dans la catégorie culture est décerné à cette initiative. À partir de 2002, des résidences d'artistes ponctuées de « sorties de fabrique » intensifient la présence artistique sur ce territoire.

En 2018, la permanence artistique sur les territoires est toujours au cœur du projet du Fourneau baptisé Utopie poétique en partage [2]. Le CNAREP breton s'envisage comme un laboratoire artistique et sociétal, un lieu d'expérimentation au service des artistes, qui créent pour, avec et dans la ville, dont les démarches investissent de manière innovante l'espace public. Il s'agit de soutenir et promouvoir des créations d'artistes qui cultivent la prise de conscience de soi et des autres, où interfèrent l'époque et la mémoire, l'énergie et le souffle du vivant. Convaincu du rôle fondamental des outils symboliques et philosophiques comme outils de

← **L'artiste Nicolas Turon en plein écriture du Roman de la rue.** Ici en 2016, sur la plage de la Maison Blanche à Brest, durant une résidence à l'école Kerbernard avec Le Fourneau. Crédit photo Clément Martin.

1. Le Fourneau est labellisé CNAREP depuis la création du label en 2010. Il bénéficie à ce titre du soutien de la Direction Régionale des Affaires Culturelles de Bretagne, la Région Bretagne, le Conseil départemental du Finistère et la Ville de Brest, qui assurent le financement de ses missions.

2. Utopie poétique en partage est le nom du projet porté par Caroline Raffin, qui a pris la direction du Fourneau en février 2018 et succède ainsi aux co-fondateurs historiques du Fourneau, Claude Morizur et Michèle Bosseur.

transmission de l'intelligence, dans une société où la valeur marchande tend à établir son monopole, Le Fourneau s'affirme à la fois comme un lieu de création où la relation à l'art et la culture se réinvente sans cesse dans un travail coopératif avec des partenaires, et comme un espace de réflexion sur la place des arts et notamment du spectacle vivant dans la société.

• UNE PERCEPTION RENOUVELÉE DU MONDE

Au-delà de la crise économique et financière que traverse notre pays, le doute et l'inquiétude qui pèsent sur notre société amènent certains de nos concitoyens à perdre les repères essentiels de la citoyenneté et de la richesse de la relation à l'autre. Comme l'écrivait Antonio Gramsci : « Le vieux monde se meurt, le nouveau monde tarde à apparaître et dans ce clair-obscur surgissent les monstres ». Dans ces temps troublés et agités, notre société moderne, dominée par la vitesse et percluse de défiance, ne voit pas les bourgeons de ce nouveau monde éclore. Pour cela, nous devons reconsidérer nos certitudes et modifier nos paradigmes pour penser autrement notre rapport au temps, à l'espace, à l'environnement, à l'autre, au travail, aux loisirs, à la politique...

L'action artistique et culturelle est indispensable à la définition de nouveaux repères. Il y a urgence à ré-enchanter le monde en ouvrant les voies de la perception bouchées par un siècle d'un consumérisme dit progressiste. Notre société en mutation a plus que jamais besoin de poètes, de Merlins contemporains. Les artistes sont des passeurs conscients, capables de prendre la main et d'accompagner vers des chemins de traverse, en mesure de nous apprendre à faire un pas de côté. Libres et impertinents, ils agissent comme des aiguilleurs du ciel, des boussoles. Explorateurs des méandres du monde, ils nous offrent des clés de compréhension et d'analyse.

• LA RENCONTRE AVEC L'ARTISTE, CRÉATRICE DU DÉSIR DE SOCIÉTÉ

Une réflexion éthique autour de l'implication du citoyen guide le projet artistique du Fourneau, au travers d'un double enjeu : politique et poétique. Comment les artistes et leur création peuvent accompagner l'émancipation des personnes et en particulier de la jeunesse d'aujourd'hui ? Comment les actions artistiques peuvent aider les jeunes citoyens à devenir des acteurs de la construction du monde de demain ? Nous partons ici du principe que la culture est avant tout une attitude d'ouverture et de curiosité, qui occupe une place centrale dans la construction de chaque individu. Elle détermine autant sa singularité que sa capacité à s'intégrer dans un groupe social et est donc envisagée comme permettant d'agir sur soi-même pour agir sur le monde. L'intégration des droits culturels dans la loi NOTRe [3] est une étape essentielle dans la perspective de l'évolution des politiques culturelles en ce sens.

Un enjeu poétique ensuite : enrichir les imaginaires, élargir les horizons, créer du décalage, souligner la richesse de nos différences, inventer des récits qui viennent contrer la misère symbolique dans laquelle nous plonge la société de consommation.

Les jeunes générations doivent être formées, accompagnées, guidées dans l'épanouissement de leur sensibilité aux esthétiques et aux cultures en étant confrontées aux démarches artistiques singulières du vivant. D'autant plus à l'ère d'Internet, de l'accélération de la diffusion des contenus et de la mutation des modes de consommation. C'est tout l'enjeu de l'Éducation Artistique et Culturelle, politique impulsée au Fourneau depuis trois années et qui va s'intensifier.

La jeunesse particulièrement a l'impérieuse nécessité d'être oxygénée par un idéal. Il nous appartient de construire avec les artistes des actions qui, en amenant un rapport différent au temps, moins immédiat, plus introspectif, offrent

3. Loi sur la Nouvelle Organisation Territoriale de la République du 7 août 2015.

aux jeunes la confiance en leur propre regard. Confrontés à une société où dominent des valeurs matérialistes et utilitaristes, ils parviennent par ces expériences artistiques à se libérer de cette pression. En facilitant la compréhension de certaines notions, comme le partage de l'altérité, l'acceptation du dissensus ou l'écoute accueillante, par la mobilisation de leurs sensations et leurs émotions, l'art leur donne accès à l'abstraction. Il les engage aussi totalement dans la cité, dans le rapport à l'autre et forme ainsi des consciences humanistes. Pour cela, il est nécessaire de se donner du temps, celui de la rencontre, de l'accompagnement et naturellement de pouvoir composer avec des équipes pédagogiques qui ont envie de jouer.

Au lycée agricole de Caulnes (22), avec la complicité d'un professeur d'éducation socio-culturelle, Le Fourneau a mobilisé des élèves et une équipe pédagogique tout au long du processus de création d'un spectacle sur la monstruosité qui est en chacun de nous [4]. L'année suivante c'est autour d'un format de théâtre de l'invisible que les lycéens ont été interpellés et impliqués (cf l'article d'Erwan Bariou qui retrace cette expérience). Plus que tout, dans un temps où l'information est accessible instantanément par de multiples canaux, il devient urgent de donner aux jeunes générations les moyens de discerner le vrai du faux et de les accompagner à se forger leur propre opinion. Le conteur tout terrain Olivier Villanove et son Agence de géographie affective emmènent ainsi les collégiens des îles du Ponant [5] dans un travail de récolte de paroles pour créer des histoires, fictives ou réelles sur leur territoire. En décortiquant les codes de la construction de la rumeur, les élèves réfléchissent à l'importance de la vérification des sources, du décryptage de l'information, tout en mesurant la force poétique de nos légendes, de la vision de notre territoire. L'acte artistique, parce qu'il manie le doute et la fragilité, concourt à l'émergence d'un esprit critique capital dans notre temps médiatique.

• CRÉATION EN PARTAGE AVEC UN TERRITOIRE : LES PACT [6]

Partant de la relation triangulaire que posent les Arts de la rue : artiste / habitant / espace, et du constat que « l'être humain contemporain est fondamentalement déterritorialisé » [7], Le Fourneau emprunte à Félix Guattari une vision écosophique [8] de son projet. En ce sens, il a commencé à inviter des artistes qui développent des écritures contextuelles *in situ* : des créations dites immersives, qui proposent aux spectateurs de vivre des expériences, de s'impliquer dans des situations de vie augmentée, décalée ou poétisée. Ces différentes propositions, écrites sur des temps longs, croisent les esthétiques et développent des connexions avec d'autres champs d'activité : architecture et paysage, gastronomie, agriculture, sciences, tourisme, industrie, etc. Ces créations s'appuient et s'inspirent du contexte, de ses usages, et de ses habitants et proposent parfois d'embarquer ceux-ci dans l'aventure artistique. Avec ses partenariats cultivés depuis de nombreuses années, Le Fourneau dispose d'un extraordinaire capital, d'un terreau fertile, pour engager ces écritures singulières : des Projets Artistiques et Culturels de Territoire (PACT).

4. Résidences de création de L'œil de Polyphème, de la compagnie Version 14 durant l'année 2016/2017, avec le soutien de la Direction régionale des affaires culturelles Bretagne (DRAC), la direction régionale de l'alimentation, de l'agriculture et de la forêt Bretagne (DRAAF), et la Région Bretagne via le dispositif Karta. www.lesreportagesdufourneau.com/-Residence-au-Lycee-de-Caulnes-.html

5. Projet EAC mené durant l'année 2017/2018 avec le soutien de la DRAC Bretagne, de la commune et du comité des fêtes de Molène.

6. Plus d'infos sur les PACT : arteplan.org/initiative/projets-artistiques-et-culturels-du-territoire

7. Selon Félix Guattari, « ses territoires existentiels originaires – corps, espace domestique, clan, culte – ne sont plus arrimés à un sol immuable, mais s'accrochent désormais à un monde de représentations précaires et en perpétuel mouvement ». **GUATTARI F.**, Pratiques écosophiques et restauration de la Cité subjective. www.revue-chimeres.fr/drupal_chimeres/files/17chi07.pdf

8. GUATTARI F., *ibid.*

ARTISTES ET HABITANTS ASSOCIÉS À LA FABRIQUE DE LA VILLE : L'EXEMPLE DE LA FABRIQUE CITOYENNE ET POÉTIQUE DES CAPUCINS À BREST

Composant avec les enjeux des territoires, la création artistique en espace public se nourrit de plus en plus des questions urbaines et des projets d'aménagement, eux-mêmes en quête de démarches flexibles et sensibles. Dans ce cadre, les initiatives artistiques et culturelles apportent des outils de médiation, de diagnostic et de prospective, essentiels à la conception de la ville.

En ce début de XXIe siècle, peu de centres urbains en Europe peuvent « ouvrir » en plein cœur de ville un nouveau quartier grâce à la reconversion d'une des plus grandes friches couvertes d'Europe (25 000 m²) en lieu culturel. Les Ateliers des Capucins accueillent notamment une médiathèque, prochainement un cinéma et à l'horizon 2023 le Centre National des Arts de la Rue et de l'Espace Public Le Fourneau. Brest métropole s'est donné les moyens financiers d'impulser une démarche artistique participative expérimentale sur trois années, de 2016 à 2018, afin de confier à des acteurs culturels l'aménagement des espaces publics de la ZAC (Zone d'aménagement concerté) des Capucins. Le Fourneau et Passerelle, Centre d'art contemporain d'intérêt national de Brest, ont uni leurs savoir-faire dans leurs champs disciplinaires respectifs pour répondre à cet appel d'offre européen, dans la continuité de La Marche des Capucins [9]. Élèves des établissements scolaires voisins, jeunes des centres de loisirs de Brest, personnes âgées de l'EHPAD du quartier, habitants du Pays de Brest sont associés aux côtés d'artistes croisant les domaines de l'art et de l'aménagement du territoire (Agence Nationale de Psychanalyse Urbaine, Bureau Cosmique, Les ManufActeurs – collectif d'architecte, urbaniste et designer) afin de mener une réflexion citoyenne et poétique sur les usages, actuels et futurs, des espaces publics de ce quartier, et fabriquer le mobilier urbain adéquat. La création d'un imaginaire commun partagé dans le cadre d'actions collectives de réflexion, de création et de fabrication, où l'être ensemble est ressenti, est nécessaire à la construction de fondations durables de notre société.

Parce qu'elle est à la fois voyage individuel et vécu collectif, la création en espace public offre la possibilité d'un temps d'humanité partagé, dans ce rapport entre l'intime et le collectif. Ce que nous mettons en œuvre au Fourneau s'exerce, malgré nous, sur les manques de notre société. Nos actions les signalent et produisent nécessairement une critique de la manière dont on traite l'humain aujourd'hui. Si l'équipe du Fourneau n'a pas de certitudes, elle a une conviction : les artistes permettent d'activer des dynamiques humaines, individuelles et collectives, qui agissent *in fine* sur le développement local, social et culturel de nos territoires. ¶

9. Le cycle de la Marche des Capucins a été initiée dès 2010 par Le Fourneau et la ville et la métropole de Brest. www.lefourneau.com/le-cycle-de-la-marche-des-capucins.html

En savoir plus sur Le Fourneau :
www.lefourneau.com
www.lesreportagesdufourneau.com

Des relations apaisées entre les sociétés humaines et la nature : focus sur le manifeste des Parcs Naturels Régionaux

Entretien avec Mickaël Weber, par Laurence Martin

Laurence Martin (LM) **À l'occasion des cinquante ans des Parcs naturels régionaux, l'an dernier, vous avez publié un Manifeste des relations apaisées entre les sociétés humaines et la nature : pourquoi ce manifeste ?**

Mickaël Weber (MW) La relation homme-nature a été au cœur de l'action des Parcs depuis leur création il y a cinquante ans. Ils ont réussi à démontrer que la protection de la nature était conciliable avec le développement des activités humaines. Ce manifeste s'adresse à la société et à nos concitoyens. Le changement climatique, la perte de biodiversité, les problématiques alimentaires et énergétiques nous rappellent l'urgence de construire d'autres relations à la nature et à la biodiversité.

Demain, nous n'aurons plus le choix. L'Homme devra se réconcilier avec la nature sans pour autant perdre sa liberté. Les Parcs entendent, par ce manifeste, porter ce message pour un nouvel humanisme de la nature.

Il faut signaler aussi que ce manifeste est issu d'une tradition des Parcs naturels régionaux à toujours s'interroger sur eux-mêmes, sur leur place et leur apport à la société, et le faire avec leurs partenaires en s'ouvrant à des regards extérieurs. Ainsi ce manifeste est le fruit d'un important travail qui a débuté lors des Universités d'été des Parcs en 2015 dans le Parc du Luberon. En 2016, ce thème était au cœur des débats du Congrès des Parcs dans le Parc des Landes de Gascogne. En 2017, les Parcs et leurs conseils scientifiques ont été invités à y contribuer. Tout au long de la démarche, les membres du « Conseil d'orientation, recherche et prospective » de la Fédération des Parcs ont apporté leurs riches réflexions et contribution. Ce long et foisonnant processus est aussi caractéristique de l'action des Parcs.

LM **Quelles valeurs, quels engagements souhaitez-vous défendre dans ce manifeste ?**

MW Dans ce manifeste, les Parcs s'engagent à des transitions sans précédent pour favoriser une vie saine en harmonie avec la nature. Ces transitions passent par des changements de comportements individuels et collectifs, des modes de production, d'habitation et de consommation, des usages des ressources et des déplacements.

Ils réaffirment leur confiance dans les êtres humains, dans leur capacité à mieux connaître et à prendre en charge toutes les

formes de nature, à vivre ces espaces de liberté, à respecter leur beauté et à en prendre soin.

Les Parcs naturels régionaux défendent la diversité naturelle et culturelle des territoires comme un atout pour favoriser ces transitions avec la participation de leurs habitants.

Ils appellent, face à l'urgence pour l'avenir de nos sociétés humaines, à la construction d'un projet commun partageable entre les citoyens, les acteurs économiques et sociaux locaux, nationaux et internationaux.

Convaincus que les relations des humains entre eux et à la nature sont aujourd'hui essentielles pour définir l'humanisme du XXIe siècle, ils portent l'ambition de lui donner sens pour continuer à bien vivre ensemble sur chaque parcelle de notre planète Terre.

LM **Pouvez-vous donner des exemples d'actions qui traduisent concrètement cet engagement des Parcs en faveur d'un « nouvel humanisme de la nature » ?**

MW Trois exemples issus du manifeste sont représentatifs des actions menées par les Parcs en la matière.

• *Préserver et faire vivre une activité agricole patrimoniale dans le Parc des Monts d'Ardèche.* Le maintien et le développement d'activités agricoles respectueuses de la nature et des hommes est une des préoccupations des Parcs naturels régionaux. L'une des actions du Parc des Monts d'Ardèche illustre cette ambition. Il a lancé un programme de reconquête de la châtaigneraie sur son territoire. Il se donne comme objectif une progression de cette production typique de la région. Le projet intègre également de la diversification, puisqu'est visée une meilleure valorisation du bois. Et que faire contre le cynips, cet insecte qui menace les châtaigners ? Entamer une lutte biologique, évidemment !

• *Un projet multi-acteurs de développement durable du littoral camarguais.* Le Parc de Camargue illustre l'ambition des Parcs de concilier les enjeux écologiques, économiques et sociaux du développement durable, tout au long des démarches participatives et concertées qu'il a entreprises pour une gestion intégrée du littoral camarguais. Ce projet de développement local se donne pour objectif d'intégrer la variété de ces enjeux dans un contexte de changement global auquel il faut ajouter des incertitudes sur l'élévation du niveau de la mer. Cela s'incarne par exemple dans l'intérêt des acteurs de co-construire et co-gérer un cantonnement de pêche.

• *Faire connaître la nature grâce à la culture, et dans la convivialité.* Le Parc naturel régional des Causses du Quercy mène des actions de gestion de l'environnement nocturne (extinction de l'éclairage public par exemple). Mais sa volonté ne s'arrête pas là : en complément, il a organisé un événement de sensibilisation tout à fait particulière : la Fête de la nuit. À cette occasion, habitants du Parc et d'ailleurs ont pu participer à des observations, des lectures de contes, des conférences sur le thème de la nuit et de sa préservation. Ce week-end a aussi été le temps de la signature, pour 14 communes du Parc, de la charte nationale pour la protection du ciel et de l'environnement nocturne. ¶

Pour consulter le texte du Manifeste : http://www.parcs-naturels-regionaux.fr/sites/federationpnr/files/document/centre_de_ressources/pnr_manifeste_web.pdf

50* ANS DES PARCS NATURELS REGIONAUX DE FRANCE

Alimentation générale : la plateforme des cultures du goût

Entretien avec Pierre Hivernat, par Laurence Martin

Alimentation générale est à la fois un magazine en ligne, une agence et un réseau d'experts sur l'alimentation. Son objectif : informer, partager et promouvoir les initiatives innovantes, construire et mettre en œuvre des événements et actions de proximité qui répondent aux grands enjeux de l'alimentation.

Alimentation générale, dont le nom est bien sûr un clin d'œil aux épiceries du même nom qui ont tendance à disparaître, a d'abord été un magazine papier, créé par Pierre Hivernat à l'automne 2011, puis, à partir de mai 2014, un magazine en ligne. Une nouvelle version du site alimentation-generale.fr, qui prendra une forme collaborative, est actuellement en préparation.

DE LA FOURCHETTE À LA FOURCHE

Pour Pierre Hivernat, l'objectif d'Alimentation générale est d'informer le citoyen sur ce qu'il a dans son assiette : une information générale, horizontale, qui va de la politique agricole à la gastronomie, et qui, en réalité va désormais de « la fourchette à la fourche » et non plus « de la fourche à la fourchette » tant le rapport du consommateur à la production alimentaire s'est globalement distendu. Un rôle d'information qu'il ne revendique pas comme « militant » mais comme celui d'un « acteur » : « *On joue un rôle d'information. On contribue à une prise de conscience des citoyens. On est acteur, mais on n'est pas acteur de terrain* ».

Agir c'est informer, mais c'est aussi fédérer les différents « *acteurs de la démocratie alimentaire, qu'ils soient paysans, cuisiniers, artisans, intellectuels, scientifiques, artistes ou, plus simplement, citoyens-mangeurs* », à l'occasion de la manifestation Sortons l'agriculture du Salon dont la 2e édition s'est tenue à Paris dans le XXe arrondissement, à la Bellevilloise, le 3 mars dernier. Un contre-Salon, en somme, qui « *sort des allées du Salon officiel et donne la parole à ceux qui inventent le monde de l'alimentation de demain .*». Cette seconde édition avait ainsi pour ambition de « *s'interroger collectivement sur la suite des États généraux de l'alimentation, de poursuivre les réflexions entamées en 2017 sur la nécessité d'une exception agricole pour faire face aux crises de toutes sortes (climat, environnement, économie, santé…) et d'imaginer les moyens à mettre en œuvre pour une transition alimentaire et écologique…* » .

« L'EXCEPTION AGRICOLE »

À l'origine de cette initiative se trouve en effet un collectif qui se rassemble autour du Manifeste pour une exception agricole et écologique (http://alimentation-generale.fr/societe/tribune/pour-une-exception-agricole-et-ecologique) publié le 17 octobre 2016, sous le parrainage de Michel

Serres. Un manifeste qui défend l'idée d'une « exception agricole » au même titre que « l'exception culturelle » : « *Que pourrait être, à l'image de l'adoption, le 20 octobre 2005 à l'UNESCO, de la Convention sur la protection et la promotion de la diversité des expressions culturelles, un acte comparable embrassant la diversité agricole ? Une telle convention devrait viser la réalisation des trois objectifs, notamment ceux que prévoit la définition que la FAO donne de la sécurité alimentaire : cela suppose l'accès à une alimentation suffisante en quantité et en pouvoir nutritionnel, l'accès à des aliments sains et l'accès à une alimentation choisie.* »

Toutefois, Pierre Hivernat porte un regard lucide sur la transition agroécologique : « *On ne modifie pas en six mois des paradigmes de soixante ans. C'est du temps long. Et on ne changera pas tout seuls car aujourd'hui les marchés sont mondialisés.* » Ainsi cette transition lui semble confrontée aujourd'hui à deux obstacles : le problème du prix (dans un pays où vivent 9 millions de personnes en situation de pauvreté) et des surfaces agricoles dédiées à l'agriculture biologique (qui ne représentent que 6 % des surfaces agricoles françaises).

Mais les nombreuses initiatives qui émergent semblent indiquer qu'un mouvement de fond est en marche : un mouvement qui se manifeste notamment dans la nouvelle manifestation nationale Nantes Food Forum, dont l'organisation a été confiée par la ville de Nantes au Voyage à Nantes et à Alimentation générale et dont la 2e édition aura lieu du 3 au 7 octobre 2018. Une manifestation qui a pour ambition de devenir : « *le "Davos" de l'alimentation. Un rendez-vous international et incontournable où se débattent publiquement les grands enjeux liés aux questions alimentaires.* »

Il s'agit de « *proposer au grand public de se réunir autour d'acteurs majeurs venus du monde entier pour rejoindre la table de cette grande famille internationale encore un peu décomposée, pour imaginer ensemble que manger mieux n'est pas une douce utopie réservée à quelques-uns.* »

• LA DIMENSION ARTISTIQUE ET CULTURELLE

Informer, fédérer des acteurs, organiser des événements, la palette des activités d'Alimentation générale ne serait pas complète si on ne mentionnait pas la dimension artistique et culturelle de cette plateforme des cultures du goût, dimension à laquelle Pierre Hivernat, qui fut notamment directeur de la programmation du parc et de la Grande Halle de la Villette à Paris de 2000 à 2007 et créateur de la galerie de photographies *Le magasin de jouets* à Arles, est naturellement attaché.

À la rubrique Culture du site Alimentation générale on trouve ainsi un article sur l'exposition « Évasions, l'art sans liberté », qui a lieu au MIAM (musée international des arts modestes) de Sète jusqu'au 23 septembre et qui présente notamment les bouleversants « carnets de festins imaginaires » écrits dans des camps de concentration nazis et des camps de travail soviétiques ou chinois : des petits carnets tenus par des déportés, prenant pour cela d'énormes risques, qui rassemblent des milliers de recettes.

Et la rubrique « Portfolios », quant à elle, présente les travaux de photographes qui s'emparent des questions alimentaires, avec un regard ludique ou critique. Alimentation générale a ainsi produit cet automne, à la demande de la Mission Développement durable du Ministère de la Culture, l'exposition « Quand les artistes passent à table » [1] : une exposition itinérante qui rassemble les regards d'une quinzaine d'artistes sur l'alimentation et que le Ministère de la Culture fait circuler dans les territoires jusqu'en 2020. ¶

1. http://www.culture.gouv.fr/Thematiques/Developpement-durable/Expositions/Exposition-Quand-les-artistes-passent-a-table-2017-2020

Enseigner l'agroécologie ou participer à la transition agroécologique et sociétale ?

Jean Simonneaux

Le concept d'agroécologie, parce qu'il suscite des débats dans les sciences et techniques, parce qu'il interroge les visions du monde et du futur mais également la formation, fait partie des questions dites « socialement vives ».

Ainsi, l'imbrication du social et du scientifique questionne les régimes de production des savoirs (qui produit les normes et savoirs et selon quels processus ?) et met au centre les questions didactiques : quelles finalités et modalités pédagogiques mettre en œuvre pour appréhender la notion de transition agroécologique ?

L'AGROÉCOLOGIE, UNE QUESTION SOCIALEMENT VIVE

L'introduction de l'agroécologie dans l'enseignement agricole fait l'objet de nombreuses initiatives mais suscite en même temps de nombreux débats sur ce que recouvre cette notion. Le traitement scolaire de l'agroécologie s'est largement appuyé sur le concept de développement durable introduit depuis déjà longtemps mais, paradoxalement, ce dernier semble avoir été mis de côté. Ces deux concepts partagent les caractéristiques des « Questions Socialement Vives » [1] : ils sont porteurs de débats, voire de controverses, parmi les spécialistes, ils sont largement médiatisés dans la société et sont peu stabilisés dans leur introduction dans l'enseignement.

En explorant les approches de l'agroécologie par les initiateurs, sans être exhaustif on pourrait citer Altieri (2002), Gliessman (2004), Stassart & al, (2012) mais aussi Rabhi (2001), il serait outrageusement simplificateur d'en retenir une définition mais il est important d'en retenir des caractéristiques et des éléments en débat.

Tout d'abord, l'agroécologie est à la fois un concept et un mouvement social. Associer le terme de transition à l'agroécologie n'est pas neutre car c'est reconnaître et s'inscrire dans ce mouvement social car l'agroécologie n'est plus alors considérée seulement comme un modèle conceptuel mais aussi comme une perspective à atteindre. Cette bivalence entre concept et mouvement social n'est pas sans poser problème pour l'enseignement de cet objet et c'est ce qui me conduit à utiliser le terme de « Question Socialement Vive ». Dans cette imbrication scientifique et sociale, le régime de production de savoirs change fondamentalement, il ne s'agit plus de faire une expérimentation qui sera ensuite généralisée mais bien d'associer divers acteurs dans le processus de coproduction de savoirs et d'envisager l'acceptabilité sociale des changements ou innovations possibles. Cette bivalence se retrouve d'ailleurs dans la transversalité des acteurs et domaines impliqués dans le processus de transition et de référencement : alors que dans le modèle de l'intensification agricole, les chercheurs de l'INRA ou des instituts techniques constituaient les seuls producteurs de savoirs, les acteurs producteurs de référence en matière d'agroécologie sont certes toujours les chercheurs de l'INRA mais aussi des agriculteurs, par

1. http://qsv.ensfea.fr/

exemple la ferme du Bec Hellouin est devenue un exemple emblématique, ou des collectifs variés, organisations agricoles mais aussi associations parfois engagées dans des choix alternatifs (Terre de Liens…).

Cette transversalité de l'agroécologie conduit à s'intéresser à l'environnement, à l'alimentation, à la santé ou à l'énergie en même temps qu'à l'agriculture. L'imbrication du social et du scientifique conduit à s'interroger sur la production de savoirs, ce qui est théorisé notamment dans le courant STSE – Sciences, Techniques, Sociétés et Environnements –, mais doit aussi questionner les visées et les manières d'entrer dans la transition et d'enseigner cette transition. La transition agroécologique n'est pas réductible à des innovations techniques, les institutions ou les firmes tout comme les consommateurs sont des acteurs de cette transition au même titre que les agriculteurs. C'est une remise en cause du régime d'innovation linéaire descendant (Bonneuil et al, 2006). La transition agroécologique est un changement à long terme, structurel et multidimensionnel (Magrini), enseignants et élèves doivent comprendre que cette transition n'est pas arrivée à son terme. La transition agroécologique est aussi une perspective du futur qui se construit.

• ABORDER L'AGROÉCOLOGIE, C'EST ENTRER DANS LA COMPLEXITÉ ET L'INCERTITUDE

D'un point de vue didactique, cette imbrication peut certes être interprétée comme un enseignement inter ou transdisciplinaire mais d'autres éclairages paraissent nécessaires de notre point de vue pour en prendre toute la mesure. En effet, aborder l'agroécologie, c'est accepter de débattre des valeurs et du futur souhaité et porté par les différents acteurs. Si il s'agissait d'une simple évolution à laquelle il faut s'adapter, on pourrait enseigner l'agroécologie mais si on accepte de considérer l'agroécologie comme un changement radical de penser et de faire, l'enjeu est alors de faire entrer les élèves dans les choix et les actions en projetant le monde vers lequel ils veulent tendre. Comprendre l'agroécologie conduit à accepter que le but à atteindre n'est pas forcément identique pour tous et le chemin pour l'atteindre peut être varié, ce qui rend la question complexe et incertaine : il est plus simple de penser que la transition agroécologique se traduit par une conversion à l'agriculture biologique de l'ensemble de l'agriculture que de penser que peuvent coexister différentes formes d'agriculture – agriculture de conservation, de précision… – qui vont évoluer… pour tendre vers un optimum en termes environnemental, social, économique ou éthique.

C'est alors accepter qu'un certain nombre de principes ou de pratiques agro-écologiques, eux-mêmes partiellement en débat comme le bien-être animal ou l'usage des pesticides ou bien les liens consommateurs-producteurs, puissent être appliqués différemment selon le contexte socio-technique.

Cela nécessite, non seulement, d'entrer dans la complexité mais cela nécessite de prendre en compte des incertitudes nouvelles et des controverses. L'enjeu est de faire comprendre qu'il est nécessaire de définir des balises d'un monde souhaité mais qu'entre ces balises, tout n'est pas anticipé mais bien à construire. C'est à la fois prévoir et reconnaitre qu'il existe simultanément de l'inconnu porteur d'incertitudes car les prévisions doivent être régulièrement réévaluées. Cette incertitude peut générer des risques et des opportunités et peut être vécue différemment selon que les individus soient risquophobes ou risquophiles.

Un accroissement de complexité et d'incertitude constitue un obstacle épistémologique que doivent franchir enseignants et élèves. C'est un changement de paradigme dans l'enseignement car les sciences proposent certes des solutions nouvelles mais celles-ci doivent être adaptées, contex-

tualisées car territorialisées et confrontées aux enjeux sociaux ou environnementaux, il peut apparaître paradoxal d'avoir un système qualifié comme « intensif en connaissances » et en même temps porteur d'incertitudes et de controverses.

Ajoutons que souvent les différents acteurs du système scolaire ont construit une représentation des différentes catégories de l'agriculture – agriculture biologique, conventionnelle, de conservation, de précision… – qui est remise en cause par la transition agroécologique qui ne recouvre pas une catégorie particulière. Cet exercice de déconstruction/conceptualisation d'un modèle interprétatif constitue un obstacle représentationnel qui s'ajoute à l'obstacle épistémologique.

L'ENJEU DIDACTIQUE DE L'AGROÉCOLOGIE : CONJUGUER APPROCHE SCIENTIFIQUE ET COMPOSANTE SOCIALE

D'un point de vue didactique, cette bivalence de l'agroécologie peut se traduire par deux processus différents selon qu'on se situe dans une perspective scientifique ou dans une perspective d'éducation citoyenne. Dans la culture scolaire scientifique qui peut être davantage revendiquée par des enseignants agronomes, écologues ou économistes, la tendance va être de stabiliser l'objet en lui attribuant des grandeurs et indicateurs si possibles mesurables : biodiversité, vie du sol, leviers agronomiques, cultures associées, services écosystémiques…, alors que les éducateurs (à l'environnement, au développement durable, à la santé, à la citoyenneté… ou l'éducation socio-culturelle) qui s'inscrivent plus volontiers dans le mouvement social, vont s'intéresser aux composantes sociales (générations futures, rapprochement consommateurs producteurs…), au processus de changement/transition, aux principes et valeurs. L'enjeu didactique est pour nous, au travers de la notion de « Questions Socialement Vives », de (re)penser les visées et modalités d'enseignement et d'éducation pour que se conjuguent approches scientifique et sociale. Il nous semble qu'il est possible de se donner une perspective scientifique, professionnelle et citoyenne en s'appuyant sur le développement d'une pensée critique et en favorisant l'engagement des élèves.

APPRÉHENDER LA NOTION DE TRANSITION AGROÉCOLOGIQUE

Les capacités attendues dans le développement d'un esprit critique définies par Ennis (1987) abordent à la fois des capacités de résolution de problème transversales à toutes les disciplines (analyse d'arguments, clarification des questions, élaboration et appréciation des déductions et inductions…) et des dimensions sociales (reconnaissance de présupposés, de jugement de valeurs, interactions avec d'autres personnes). Comprendre la transition, c'est comprendre qu'il ne s'agit pas de remplacer un modèle existant par un autre, comme serait de remplacer l'agriculture intensive par l'agriculture bio. C'est comprendre que ce n'est pas un modèle unique mais une évolution continue sur un temps long, comprendre que même les modèles ou innovations d'aujourd'hui pourront être questionnés à l'avenir. Construire une pensée critique non pas seulement sur ce qui a existé, le passé et la remise en cause du modèle de l'agriculture intensive mais garder une pensée critique sur les solutions, y compris nouvelles qui émergent, c'est à ce prix que les élèves pourront comprendre la polysémie de l'agroécologie, les enjeux des différents acteurs pour mieux prendre position et défendre leur point de vue. Ils pourront ainsi aborder ce que recouvre la notion de transition sans la réduire à un simple changement de modèle et en apprécier les variations et les degrés de radicalité.

Mais sur quelles modalités didactiques peut s'appuyer le système scolaire pour atteindre ces visées scientifique, sociale et critique ? Si la mise en avant de pédagogies « actives » est largement soutenue par l'institution et le corps enseignant, il est cependant nécessaire là encore d'explorer

ce mot parfois fourre-tout. En effet, l'élève peut être « actif » dans la classe ou dans le processus d'apprentissage sans pour autant faire évoluer son modèle d'interprétation ou système de valeurs ou bien sans développer une pensée critique.

L'EXEMPLE DE LA DÉMARCHE D'ENQUÊTE : UNE PÉDAGOGIE ACTIVE ET CRITIQUE

Parmi les pistes possibles, nous avons modélisé et caractérisé la « démarche d'enquête » dans le cadre des « Questions Socialement Vives » comme modalité didactique qui nous paraît adapté au traitement de questions socio-scientifiques en nous appuyant à la fois sur la démarche d'investigation en sciences et sur le pragmatisme développé par John Dewey (Simonneaux & al, 2017). Cette modalité comporte cinq phases : recueil et analyses d'informations – réflexivité et subjectivité des acteurs – explicitations et construction des raisonnements – pistes de réponses possibles et actions – compte-rendu de l'enquête ; qui ne se déroulent jamais dans cet ordre simple car les rétro-actions entre phases sont nombreuses au cours du déroulement de l'enquête où se crée une dynamique de questionnement. Ces cinq phases s'appuient généralement sur une variété de dispositifs (rencontre d'acteurs, cartographie de controverses, débat..., voire conduite de projet). La démarche d'enquête permet de prendre en compte le caractère interdisciplinaire, ouvert et contextualisé de l'agroécologie, elle permet de favoriser l'engagement des élèves en élaborant, voire en participant, à la mise en œuvre d'actions et elle concourt à la visée émancipatoire d'une pensée critique dans l'analyse critique des informations mais aussi dans l'analyse de la réflexivité et subjectivité des acteurs. L'intérêt de la démarche d'enquête est aussi de s'appuyer sur une (ou des) situation(s) authentique(s) permettant de relier l'expérience vécue et la théorie, permettant de conjuguer passé, présent et futur.

Pour entrer dans ces situations authentiques, il est intéressant de construire cette démarche d'enquête autour d'un objet sur lesquels vont se centrer les élèves. Cet objet central va constituer un objet intermédiaire révélant la structure temporelle du processus cognitif et constituant un cadre pour l'action en constituant « un espace de circulation de savoirs (données, hypothèses, résultats intermédiaires) » (Vinck, 2009, p. 55). Nous avons pu ainsi suivre comment un travail d'étudiants de BTS dans un établissement agricole [2] sur le maïs population leur a permis de voir les intentions, les habitudes de travail ou de pensée, les rapports et les interactions, les perspectives et les compromis qu'ont établis les acteurs engagés sur un même territoire... et à déplacer leur point de vue au-delà des questions techniques. Un objet intermédiaire est un objet qui intéresse différents groupes professionnels ou sociaux tout en ayant des regards, préoccupations ou pratiques différentes par rapport à cet objet. Il peut s'agir aussi bien d'un objet qu'on retrouve partout (l'eau, la haie...) ou d'un objet spécifique à un territoire (une espèce vivante particulière, un aliment...).

La démarche d'enquête relève pour nous d'une pédagogie active et critique mais n'est certainement pas la seule modalité didactique adaptée à ce type d'enjeu éducatif. C'est une pédagogie active et critique parce qu'elle permet à l'élève de relier des apprentissages à des expériences vécues, des expériences de vie pas seulement des expériences en classe où il s'agit de reproduire un geste ou une expérimentation. Le choix d'un objet intermédiaire renforce cet ancrage dans le réel et invite à ouvrir quelques brèches « entre les murs ». Mais cette pédagogie à un coût, elle exige comme le disait Dewey de se décentrer des programmes et doit permettre d'amener les élèves à être des acteurs du changement. Les modalités d'enseignement mises en place doivent pouvoir concilier l'enseignement de l'agroécologie et l'engagement dans un mouvement de transition et non pas choisir entre l'un ou l'autre. ¶

2. Voir site EPL Figeac ou vidéo en ligne.

Bibliographie

ALTIERI M.A. (2002, pp. 1-24). « *Agroecology: the science of natural resource management for poor farmers in marginal environments* », *in* Agriculture, Ecosystems and Environment, 93. **BONNEUIL CH., DEMEULENAERE E., THOMAS F., JOLY P-B., ALLAIRE G.** (2006, pp. 29-51). « *Innover autrement ? La recherche face à l'avènement d'un nouveau régime de production et de régulation des savoirs en génétique végétale* », *in* Dossiers de l'environnement de l'INRA. **ENNIS** (1996, pp. 165-182). « *Critical Thinking Dispositions: Their Nature and Assessability* », *in* Informal Logic, vol. 18., n° 2 & 3. https://ojs.uwindsor.ca/ojs/leddy/index.php/informal_logic/article/viewFile/2378/1820. **GEELS F.W., SCHOT J.W.** (2007, pp.399-417). « *Typology of sociotechnical transition pathways* », *in* Research Policy, n°36. **GLIESSMAN S.** (2004, pp. 61-80). « *Integrating agroecological processes into cropping systems research* », *in* Journal of Crop Improvement, 11 (1-2). **HAZARD L., MAGRINI M.-B., MARTIN G.** (2016). **LA TRANSITION AGROÉCOLOGIQUE**. https://dicoagroecologie.fr/encyclopedie/transition-agroecologique/. **RABHI P.** (2e édition, 2001). L'offrande au crépuscule : témoignage. Paris : L'Harmattan. **SIMONNEAUX J., SIMONNEAUX L. HERVÉ N., NÉDELEC L., MOLINATTI G., LIPP A., CANCIAN N.** (2017, pp. 143-160) « *Menons l'enquête sur des QSV dans la perspective de l'EDD*», *in* Revue des Hautes écoles pédagogiques et institutions assimilées de Suisse romande et du Tessin, n°22. **STASSART P.M., BARET PH., GRÉGOIRE J-CL., HANCE TH., MORMONT M., REHEUL D., STILMANT D., VANLOQUEREN G., VISSER M.** (2012). « *L'agroécologie : trajectoire et potentiel. Pour une transition vers des systèmes alimentaires durables* », *in* Agroécologie entre pratiques et sciences sociales, par **VAN DAM D., NIZET J., STREITH M., ET STASSART P.M.** Dijon : Éducagri Éditions.

Quand des étudiants « nature » et « agriculture » travaillent ensemble…

Entretien avec Brigitte Le Houérou, par Jean-Luc Toullec

Brigitte Le Houérou pilote depuis deux ans une expérimentation avec l'EPL du Loiret, nommée Petra (Pédagogie Exploitation et Transition Agroécologique), qui met des BTSA GPN 1 et ACSE 2 dans une situation d'apprentissage commune.

Douze enseignants de plusieurs disciplines (bio-écologie, agronomie, zootechnie, économie, aménagement, éducation socio-culturelle…) des deux filières BTSA GPN et BTSA ACSE ont été formés à l'outil IBIS 3 de diagnostic-conseil sur les interactions agriculture/biodiversité. La directrice de l'exploitation, très impliquée, a donné la commande : « Quelles solutions trouver pour mieux protéger, moins exposer les riverains aux produits phytosanitaires ? ». Elle souhaitait de la sorte anticiper les restrictions à venir.

Jean-Luc Toullec (JMT) **Brigitte, quelle est l'originalité de la démarche ?**

Brigitte Le Houérou (BLH) L'objectif est de former les deux classes aux compétences liées au conseil dans leur champ professionnel respectif et commun. L'originalité vient de la rupture avec les pratiques pédagogiques habituelles, sur 3 plans : 1) Faire travailler ensemble des métiers différents de l'agriculture et de l'environnement, 2) sur des enjeux de transition agroécologique 3) à travers une mise en situation professionnelle des étudiants. Les équipes pédagogiques ont élaboré une progression qui part de la commande, intègre un travail par classe puis des séances mixtes sur le terrain, et enfin une restitution à la directrice de l'exploitation. Des partenaires professionnels des deux métiers (conseil agricole, conseil naturaliste) ont également été associés, autre originalité.

JMT **En quoi s'inscrit-elle dans la transition agroécologique ?**

BLH Il s'agit d'outiller les apprenants pour raisonner des choix et proposer des conseils dans une logique agroécologique. Le principe d'action est la prise en compte des ressources naturelles, de la biodiversité et des processus écologiques dans le diagnostic et les propositions. D'autre part, pour résoudre des problèmes complexes, les étudiants doivent apprendre à travailler avec d'autres expertises et métiers. Les enjeux vont donc plus loin que la seule prise en compte de l'environnement, ils vont jusqu'à générer des changements dans les métiers. Pour coproduire un conseil, les filières environnement doivent comprendre les problématiques des exploitants, et inversement, les filières agricoles doivent développer une prise de conscience des services écosystémiques.

1. GPN Gestion et Protection de la Nature
2. ACSE Analyse, Conduite et Stratégie de l'Entreprise agricole
3. IBIS Intégrer la Biodiversité dans les systèmes d'exploitation - http://www.hommes-et-territoires.asso.fr/nos-outils/ibis

Cela s'inscrit aussi dans leur capacité à répondre ensemble aux enjeux à l'échelle des territoires.

JMT **Les changements attendus sont-ils d'ordre technique ou culturel ?**

BLH Les deux. Travailler avec d'autres, croiser des regards suppose de dépasser certaines représentations-obstacles. Mobiliser ensemble des expertises nature et production dans une région de grandes cultures n'est pas si évident… Même pour les enseignants, ça ne va pas de soi ! Le décloisonnement concerne aussi les équipes et c'est d'ailleurs la première fois que les équipes de ACSE et GPN ont initié un travail en commun sur l'exploitation de l'établissement. La formation partagée des équipes pédagogiques, à travers une mise en situation sur le terrain, a été importante pour caractériser ensemble les enjeux d'apprentissage. Et puis, il faut faire confiance aux capacités d'innovation des étudiants : leurs propositions, parfois moins empreintes d'autocensure, sont source de fraicheur !

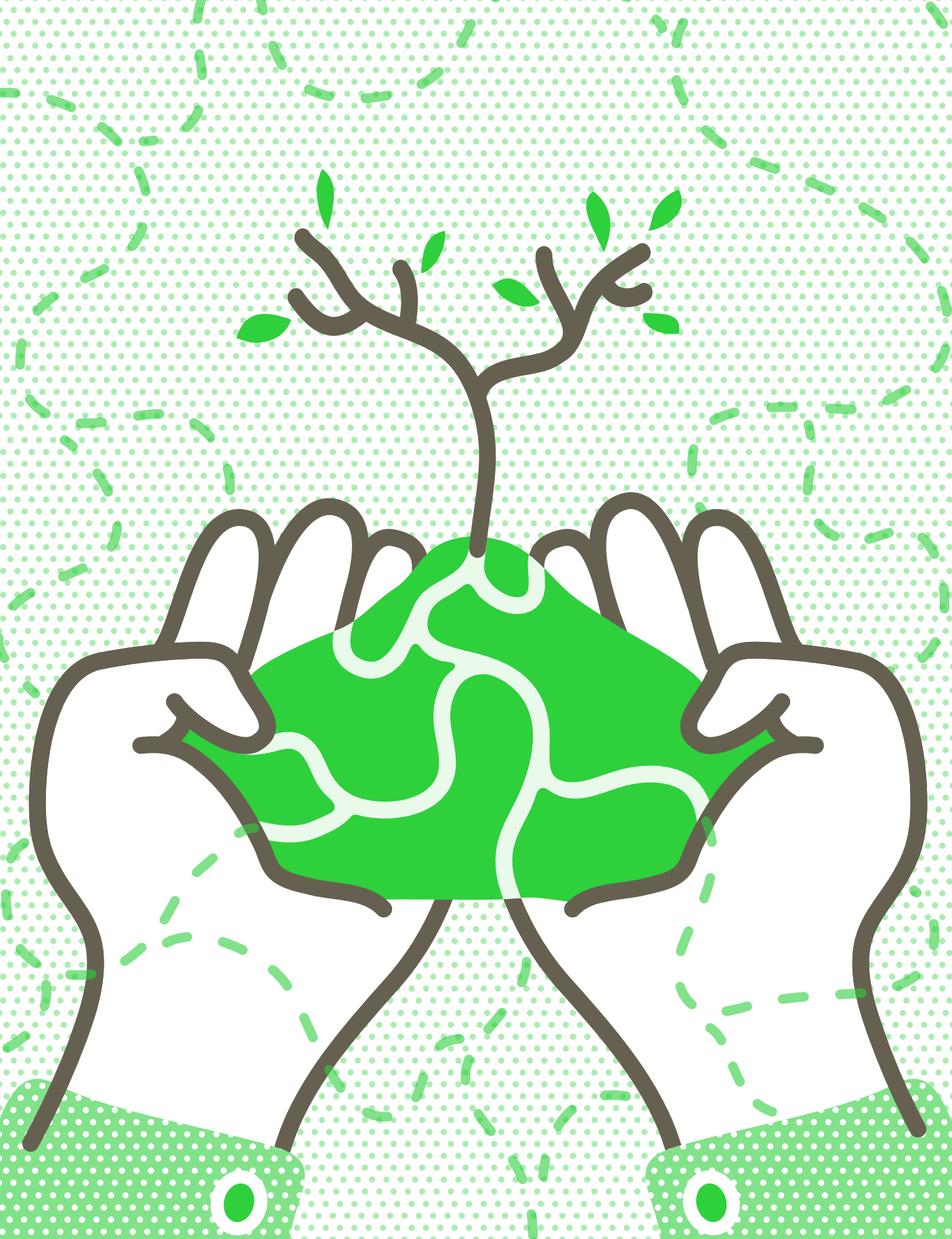
JMT **Quelle capitalisation et quelles suites ?**

BLH L'objectif est de produire différents scénarii possibles pour des équipes prêtes à se lancer dans ce type d'actions, avec différentes options de complexité, de périmètre ou d'enjeux pédagogiques. Cela se traduira par des fiches action et des fiches expériences, qui seront diffusées sur la plateforme Pollen [4].

Une des constantes reste le terrain, le concret indispensable à la mise en situation professionnelle et à l'apprentissage de la complexité. ¶

4. POLLEN Site de l'innovation pédagogique. http://pollen.chlorofil.fr/innovation-pedagogique/

3. Elles, ils font la transition



La bourrache & le ver de terre Les prémices de l'agroécologie au Potager du roi (Versailles)

Dans cet article Pauline Frileux présente les analyses d'une enquête conduite par elle-même auprès des jardiniers du Potager du roi courant 2016. Cette enquête avait pour but d'analyser les facteurs d'émergence d'une conscience agroécologique dans ce jardin historique.

Pauline Frileux

← **Enherbement des allées et inter-rangs, et expérimentation de paillages sous les fruitiers palissés (paillis de "Miscanthus", paille et broyat de bois).** L'ensemble était encore intégralement désherbé chimiquement au début des années 2000. Jardin Legendre, Potager du roi (P. Frileux, mars 2018).
← **Culture de radis chinois (le daïkon, "Raphanus sativus" var. "longipinnatus") entre les rangs de pommiers pour restaurer les sols.** Jardin « 5e des Onze », Potager du roi (P. Frileux, juin 2017).

UN LIEU DE PRODUCTION, DE PROMENADE ET D'INSTRUCTION

L'ancien Potager du roi est situé à quelques dizaines de mètres à vol d'oiseau du château de Versailles. Classé aux Monuments historiques depuis 1926 et ouvert au public en 1991, le jardin accueille entre 30 et 40 000 visiteurs chaque année.

Ce domaine de neuf hectares est l'œuvre de Jean-Baptiste de La Quintinie, directeur «de tous les jardins fruitiers et potagers du roi» sous Louis XIV. Depuis plus de trois siècles, des jardiniers y produisent des fruits et des légumes pour la consommation. Ce jardin très architecturé a peu changé depuis sa création en 1683 : un bassin central, seize «carrés» de légumes entourés de terrasses pour la promenade, des passages voûtés pour la circulation des jardiniers et le stockage du matériel, des murs très hauts et clairs délimitant de petits jardins fruitiers abrités des vents. La rigueur du dessin d'ensemble est renforcée par l'architecture des arbres en espalier et contre-espalier.

La gestion du site fut confiée en 1873 à l'École nationale d'horticulture (ENH) tout juste créée. Un film documentaire produit en 1929 par le Ministère de l'Agriculture [1] célèbre cet enseignement pratique appliqué à tous les travaux de jardinage : travail du sol, irrigation, traitements phytosanitaires, arboriculture fruitière, floriculture de plein air, culture sous serre. Depuis le départ de l'École d'horticulture à Angers en 1994, l'École nationale supérieure du paysage dirige le Potager du roi. Créée en 1976, l'ENSP est l'héritière de la section du Paysage et de l'art des jardins ouverte en 1945 au sein de l'ENH.

MENER L'ENQUÊTE DANS UN CONTEXTE D'ÉVOLUTION DE LA RÉGLEMENTATION PHYTOSANITAIRE

Nous avons mené l'enquête auprès des jardiniers pour analyser les facteurs d'émergence d'une conscience agroécologique dans ce jardin historique à mi-chemin entre une exploitation agricole, un parc urbain et un potager-école. Le corpus est composé d'entretiens conduits de février à octobre 2016 auprès des neuf jardiniers alors en poste. Il intègre aussi des propos publiés dans le Nashi (2004 - 2016), un bulletin d'échanges d'informations sur l'actualité du Potager issu des activités du Conseil du Potager.

Trois réglementations nouvelles ont bousculé les savoir-faire horticoles en place. En premier lieu, l'arrêté du 12 septembre 2006 qui fixe les «délais de rentrée» sur une parcelle traitée. Pour la tavelure par exemple, il implique de fermer le jardin au public pendant 24 à 48 heures après traitement. Or, dix pulvérisations annuelles étaient encore appliquées sur les arbres fruitiers en 2008 pour limiter cette affection cryptogamique. La loi du 17 août 2015 relative à la Transition énergétique pour la croissance verte prévoit quant à elle la suppression des produits phytosanitaires de synthèse dans les jardins ouverts au public. Enfin, en tant qu'agents du Ministère de l'Agriculture, les jardiniers sont aussi directement concernés par la loi d'Avenir pour l'agriculture, l'alimentation et la forêt du 13 octobre 2014, qui entend promouvoir l'agroécologie en France, à savoir «un ensemble de pratiques de production s'appuyant le plus possible sur les régulations naturelles, pour conjuguer la production d'aliments et la reproduction des ressources mobilisées» [2].

Le tournant agroécologique au Potager du roi a profité du renouvellement de postes clefs suite au départ en retraite, dans un laps de temps très court, des chefs de cultures fruitières (2009) et ornementales (2010), ainsi que du chef des cultures (2011) après 42 années au service du Potager du roi. Le départ de ces trois figures a bouleversé l'ordre établi et offert un espace de liberté pour la nouvelle génération de jardiniers. Comme nous le

1. BENOÎT-LEVY J. (1929). L'École nationale d'horticulture de Versailles. Éditions Moury. Archives INA.

2. CLAVEIROLE C. (2016, p. 24). «*La transition agroécologique : défis et enjeux*», *in* Les avis du Conseil économique, social et environnemental. Les éditions des Journaux.

↑ **La Figuerie**
Légumes d'hiver (chou kale *Brassica oleracea* groupe *Acephala*) et repos hivernal sur l'ancien "tapis vert" transformé en planches ornementales et fruitières.
(P. Frileux, mars 2018)

verrons dans la suite, l'émergence de l'agroécologie au Potager du roi a puisé dans différentes motivations propres à chaque jardinier : la production agricole (augmenter les rendements), l'économie de moyens (réduire la pénibilité du travail), l'environnement (limiter les dépenses énergétiques), la biodiversité (favoriser la faune du sol), mais aussi la santé et le goût des fruits et légumes.

• UNE SITUATION DE CRISE : UNE « JUNGLE INNOMMABLE »

La remise en cause de pratiques existantes est souvent accélérée dans un contexte de crise. Le débordement du sauvage suite à l'arrêt des herbicides en 2006 ébranla le Potager. Leur suppression faisait suite au projet d'établissement qui posait alors la question de « l'évolution des pratiques culturales en particulier dans le domaine phytosanitaire où il faut concilier efficacité et ouverture à la visite ». Mais la décision prise par l'ENSP, elle-même soumise aux injonctions de sa tutelle ministérielle, s'est soldée par un échec. Les traitements phytosanitaires ont repris en 2007 : « Passer des techniques de désherbage professionnelles telles qu'elles se pratiquent en exploitation horticole à zéro herbicide est inconcevable. C'est pourquoi il y aura sur le verger des applications localisées envers les adventices résistantes telles que chiendent, liserons, renouée des oiseaux, armoise... quand leur présence trop importante ne sera pas supportable. En résumé, reste à définir l'état de présentation du jardin en général et du verger en particulier que nous voulons pour l'avenir. » (François Moulin, chef des cultures fruitières [3])

L'arrêt des herbicides a suivi le départ en retraite du chef des cultures. Il est encore vécu par certains jardiniers comme une perte de contrôle sur la nature et une remise en cause de leurs savoir-faire. Le Potager ne répond plus aux standards esthétiques qui leur ont été enseignés. Il en va aussi de la pérennité du patrimoine arboricole et de la qualité

3. Nashi, n°12 (septembre 2006).

↑ Cotière
Cotière où s'expérimentent des cultures en association avec des semis spontanés de bourrache (*Borago officinalis*). Choux portugais en arrière-plan. (P. Frileux, juillet 2017).

de la récolte. L'arrêt des traitements contre la tavelure a en effet favorisé la propagation du champignon. Au-delà d'une certaine concentration, un dérivé cancérigène rend les fruits tavelés impropres à la consommation. On comprend le désarroi des jardiniers face à la perte de leurs récoltes. Par ailleurs, la loi d'Avenir pour l'agriculture fait de l'agroécologie une « priorité nationale » à laquelle les jardiniers doivent répondre mais sans y avoir été formés : « Qui est formé sur l'agroécologie ? Moi j'ai un BTA [4] protection des cultures, c'est-à-dire traitements à outrance. J'ai un "certi phyto", je sais faire. Mais aucun de nous n'est à même de guider, de donner une voie sur ce chemin. » (Chef des cultures, réunion sur le nouveau projet d'établissement, janvier 2017).

• RÉDUIRE LES COÛTS ET ACCROÎTRE LA PRODUCTION

La rentabilité du Potager du roi est une question récurrente depuis que ce dernier partage son budget avec l'École d'horticulture. En 1875 déjà, « le rapporteur du Budget à la Chambre demandait que les cultures de collections et d'expériences fussent remplacées en grande partie par des cultures de rapport » [5] de manière à ce que les recettes du Potager compensent les dépenses liées au fonctionnement de l'École. Un siècle plus tard, l'Administration formulait le même souhait : « Pour l'ENSP, le Potager est une lourde charge, il faut développer les productions » [6].

Alors que les jardiniers sont sommés de produire plus, la réduction des traitements s'est traduite par un effondrement de la production fruitière : 47 tonnes en 2002, douze tonnes en 2014 et seulement cinq tonnes de fruits récoltés en 2016. Une meilleure valorisation par la vente

4. Brevet de technicien agricole.
5. NANOT J. et DELONCLE C. (1898, p. 186). L'ancien Potager du roi. Histoire et description de l'École nationale d'horticulture de Versailles, Guide à l'usage des candidats. Paris : Librairie de la France agricole.
6. Entretien de Stéphanie de Margerie auprès de la Secrétaire générale (1995).

de produits transformés (confitures, jus) a permis de compenser cette chute de la production. Les jardiniers ont aussi cherché à économiser du temps sur des actions non directement rémunératrices tel que le désherbage. Cela s'est traduit par la poursuite de l'enherbement, l'installation de paillages et l'introduction de légumes et d'herbes aromatiques – plus rémunérateurs – sur les jardins fruitiers, amenant une diversification de l'agrosystème. L'arrêt du travail du sol participe aussi de cette logique de réduction des coûts par une diminution des frais de carburant.

CULTIVER AU NATUREL

Des engrais verts sont désormais semés pour restaurer le sol et les jardiniers cherchent à adapter leurs machines pour semer sous couvert, sans passer par un labour. L'image d'un sol vivant a gagné peu à peu les jardiniers et modifié leur rapport à la machine.

Dans le cadre du jardinage étudiant, Liliana Motta et Sébastien Argant, deux artistes-jardiniers en résidence au Potager du roi, ont initié au début des années 2000 un travail d'observation de la végétation spontanée sur des parcelles avec ou sans travail du sol [7]. D'autres jardiniers-pilotes ont milité pour un «potager au naturel», en particulier Yves Gillen, faucheur de roseaux et «affranchi jardinier» [8]. Il a enseigné aux futurs paysagistes l'art de monter un beau compost et de manier la grelinette, l'usage du hâche-paille pour couvrir le sol, mais aussi la découpe des bordures et le soin des allées. D'autres événements ont participé à instiller des pratiques alternatives : la «lasagne» d'Yvonne – une jardinière et militante écologiste – confectionnée dans un coin du Grand carré avec tous les déchets de culture, ou encore le festival Orties' Folies accueilli en 2010 avec des conférences de Gilles Clément, Jean-Paul Collaert et Bernard Bertrand sur «l'éloge de l'ortie et des sauvageonnes» et les usages de l'ortie en agriculture [9]. Ces pionniers ont installé les conditions d'accueil d'une agroécologie au Potager du roi.

Deux événements ont achevé de déclencher la transformation des représentations du vivant au sein de l'équipe : la rencontre avec des professionnels du Maraîchage sur sol vivant (MSV), un réseau créé en 2012 à l'initiative de quelques agriculteurs soucieux de restaurer leurs sols, et les échanges avec le québécois Stefan Sobkowiak, promoteur du «verger permaculturel» [10]. Son éthique : «partager les surplus avec les gens et la nature». Il attire ainsi les oiseaux (ses alliés) avec des graines de tournesol et plus de 150 nichoirs installés dans son verger. Dans la même idée, il gère les surfaces engazonnées telle une ressource pour les insectes bénéfiques. Petits fruits et légumes s'intercalent sur le rang et composent des «allées d'épicerie». Ces deux approches permaculturelles portées par des professionnels ont en commun la recherche d'itinéraires à la fois écologiques, productifs et efficaces. L'alliance des trois a su convaincre.

Au printemps 2016, l'équipe s'est rendue sur l'exploitation maraîchère de l'un des fondateurs du réseau MSV selon lequel «le repère, c'est le ver de terre, s'il est là il y a le reste» (François Mulet). Cette excursion organisée par les jardiniers eux-mêmes témoigne d'un double décentrement : la volonté de tester des itinéraires techniques inscrits dans le champ de la permaculture et une attention renouvelée pour la production maraîchère en tant que telle.

DES JARDINIERS-MARAÎCHERS

L'agroécologie est entrée au Potager du roi par le biais des légumes mis en scène sur les planches «ornementales et nourricières» de la Figuerie, renversant ainsi l'échelle des valeurs entre cultures fruitières et légumières, arboriculteurs et maraîchers. L'arboriculture fruitière a en effet

7. Nashi, n°10 (juin 2006).
8. BERTRAND-GILLEN A. (2009). Les affranchis jardiniers. Un rêve d'autarcie. Éd. Ulmer.
9. Nashi, n°26 (janvier 2010).
10. ASSELIN O. (2014, 110'). Le verger permaculturel. Au-delà du bio. Film documentaire avec Stefan Sobkowiak.

toujours profité d'une image de prestige au Potager du roi. Les arbres palissés participent de l'architecture du jardin et revêtent une dimension historique à travers la collection de formes fruitières, à la différence des productions maraîchères pour la plupart cultivées sur un cycle annuel.

L'excellence maraîchère tenait autrefois dans l'acclimatation de légumes nouveaux et l'obtention de primeurs, des objectifs qui n'ont plus cours à l'ère du développement durable. À mi-chemin entre les filières horticoles et agricoles, les jardiniers du secteur «légumes» ont du mal à se situer en tant que professionnels. Mais la diversité variétale cultivée au Potager du roi (460 variétés et une centaine d'espèces), difficile à justifier sur un plan strictement productif, est devenue un atout face aux enjeux de la biodiversité. Les légumes se sont aussi révélés plus gratifiants que les arbres lorsqu'il a fallu adopter des itinéraires techniques sans pesticides. L'excellence maraîchère passe aujourd'hui par la qualité gustative des légumes récoltés. Cultiver sans pesticides, c'est aussi retrouver une certaine fierté dans le métier de «jardinier-maraîcher».

• RÉCOLTER DES FRUITS ET LÉGUMES BEAUX ET BONS

«Obtenir une production» est l'un des principes du projet permaculturel. «La récompense suprême, c'est bien de consommer notre récolte» écrit l'un des fondateurs du mouvement [11]. La production alimentaire crée une rétroaction positive qui stimule le jardinier. Au Potager du roi, elle forge l'identité du groupe tous secteurs confondus. Les jardiniers chargés de l'ornement revendiquent eux aussi un droit au légume qui a pu s'exprimer avec le départ en retraite de leur chef. Ce plaisir nourricier a participé du renouvellement des pratiques culturales : «C'est plus sympa le matin de récolter des courgettes plutôt que de démarrer la débrousailleuse et passer sa matinée à débroussailler le pied des arbres» (jardinier du secteur ornement). Les légumes prennent place désormais entre les rangs de fruitiers et au sein des plate-bandes fleuries.

L'intérêt porté à la saveur des légumes cultivés a hâté la suppression des herbicides pour la gestion des allées. En cela, les jardiniers du Potager sont les dignes héritiers de La Quintinie qui prêtait une grande attention à la sélection de variétés savoureuses afin «de donner du plaisir à l'homme, mais surtout de contribuer à la conservation de la santé» [12]. La qualité gustative des légumes produits par les frères Mulet fut un élément décisif dans l'adhésion des jardiniers au Maraîchage sur sol vivant. Le niveau d'excellence atteint par ces maraîchers, tant en termes de propreté des planches cultivées qu'en terme de saveur des légumes, deux critères essentiels au Potager du roi, a rendu crédible la culture sans travail du sol.

La permaculture est aussi «une approche positive des mauvaises herbes» [13]. Suivant ce principe, les jardiniers expérimentent des associations avec les plantes spontanées qui ne sont plus concurrentes, mais protectrices, comme la bourrache qui se resème spontanément entre les pieds de laitues. Les herbes sauvages sont ensuite récoltées et vendues au même titre que les espèces plantées.

L'approche permaculturelle se manifeste aussi dans l'attitude vis-à-vis des déchets verts : brûlés ou évacués jusqu'au début des années 2000, plus récemment compostés, ils sont aujourd'hui valorisés comme denrées comestibles : «On valorise les fanes, les cakes avec les feuilles de navet, de radis, de carotte. De se dire qu'on peut quasiment tout consommer, c'est autre chose» (jardinière).

11. HOLMGREN D. (2014, p. 172). Permaculture. Principes et pistes d'action pour un mode de vie soutenable. Éditions Rue de l'Échiquier.
12. QUINTINIE J.-B. (DE LA) (1690, réédition 2016, p. 344). Instruction pour les jardins fruitiers et potagers. Actes Sud/ENSP.
13. HOLMGREN D., *op. cit.* (p. 94).

UNE CRISE ÉCOLOGIQUE, ÉCONOMIQUE ET SOCIALE MOTEUR DE LA TRANSITION AGROÉCOLOGIQUE

Alors que l'interdiction des herbicides imposée aux jardiniers en 2006 s'était soldée par un échec, ce sont les expérimentations individuelles inspirées de la permaculture qui ont finalement essaimé sur l'ensemble du jardin et converti l'équipe de proche en proche. L'agroécologie s'est ainsi progressivement immiscée dans l'enceinte du Potager du roi. Les jardiniers les plus réticents vis-à-vis des pratiques culturales biologiques sont finalement devenus les fers de lance d'une vision intégrée de l'agroécosystème. Les conversions sont allées à des rythmes différents d'un jardinier à l'autre, et selon des motivations variées : s'affranchir des pesticides, optimiser les itinéraires techniques, recycler le vivant, etc.

La conversion agroécologique ne s'est toutefois pas faite sans frottements. Deux jardiniers ont par exemple refusé de se présenter à une formation sur les traitements phytosanitaires. Inversement, dès 2007, le responsable du Potager avait souhaité expérimenter des pulvérisations de phytostimulants pour compenser l'arrêt des traitements sur une parcelle-test. Il n'avait pas su à l'époque convaincre son équipe. Dix ans auront été nécessaires pour installer la transition agroécologique. Les ressources en ligne, en particulier les conférences filmées, ont participé à la diffusion de connaissances en permaculture et en agroécologie. Les attentes des étudiants et des visiteurs en termes de pratiques culturales écologiques et innovantes ont également joué un rôle qui reste à évaluer.

Mais les jardiniers les plus avancés dans la démarche déplorent encore certains manques : les dépenses en eau, l'utilisation de semences enrobées ou encore l'achat de paille conventionnelle. Les changements sont lents, et en même temps très rapides au regard d'un tel bouleversement culturel : «On n'a pas les solutions… à long terme, ni pour les campagnols, ni pour les herbes vivaces, ni pour les maladies, la tavelure et le mildiou. On est un peu désarmés» (chef de cultures). Les arbres en effet ont été touchés de plein fouet par l'arrêt des traitements fongicides, rendant la transition écologique d'autant plus délicate à conduire. Mais le patrimoine fruitier vieillissant doit de toute manière être renouvelé. Les plantations récentes ont privilégié les variétés résistantes aux maladies et le mélange des espèces, ce qui permet d'espérer de meilleures productions pour l'avenir.

L'agroécologie au Potager du roi a été favorisée par un contexte de crise économique (réduction des budgets), sociale (la dévalorisation du métier de jardinier) et écologique (les déséquilibres biologiques, la perte de la biodiversité). Malgré la nature singulière de l'établissement – à la fois exploitation agricole, conservatoire de formes fruitières, jardin historique et potager-école – on constate que le développement de l'agroécologie au Potager du roi procède des mêmes logiques nationales : «la nécessité impérieuse de réduire les coûts de production», la valorisation du métier d'agriculteur, l'«amélioration de la fertilité des sols» [14].

Le tournant agroécologique puise dans les savoir-faire de l'agroforesterie, de la permaculture et du Maraîchage sur sol vivant. Les nouveaux itinéraires techniques sont questionnés au regard de leur pertinence agronomique et du rendu esthétique, qui garde au Potager du roi une place importante en raison du caractère historique du lieu et de son ouverture au public. Les couverts végétaux recréent des bordures fleuries et la découpe des allées enherbées souligne l'architecture du jardin. L'écologie dessine ainsi une nouvelle esthétique dont l'équilibre tient dans le soin accordé aux seuils et aux transitions. La nouvelle attention portée au sol témoigne enfin d'un changement de regard sur la nature indissociable d'un nouvel équilibre social au sein des jardiniers. ¶

14. CLAVEIROLE C. , *op. cit.* (p. 30-34).

POSHINI ANTAMI

RESTAURATION PÉRUVIENNE

ce soir : 13/02

- POULET "A LA BRASA"
  Producteur : Paul et Clémence Pericaud
  RIZ façon "ARROZ VERDE"

10 €

- ASSIETTE DE BEIGNETS 2,50€
  à la banane - farine de la Tourneric
- CHOCOLAT CHAUD 1 €

mardi prochain : CANARD AU VIN BLANC

— TRAITEUR, CUISINE A DOMICILE — 07 82 98 78 41 (sms)

Les pratiques et les choix de La Tournerie, une ferme collective agroécologique

Entretien avec Thomas Gibert, par Didier Christophe

Cela fait deux ans qu'un collectif d'une dizaine de jeunes ingénieurs de l'Institut Supérieur d'Agriculture de Lille s'est installé sur 85 ha, dont quelques-uns de forêt, dans la ferme collective de La Tournerie, à Coussac-Bonneval en Haute-Vienne. Dans un département où le modèle est plutôt d'un emploi direct pour le double de surface en élevage bovin allaitant, La Tournerie est clairement une expérience hors normes, et dont on parle dans le milieu de l'agriculture alternative.

Est-on à un tournant de l'histoire de l'agriculture ? Chantre de l'agroécologie, et accessoirement porte-parole de ce collectif de « jeunes humainement équilibrés, solidaires et entreprenants » [1] Thomas Gibert se défend néanmoins de constituer un modèle.

Des solutions techniques alternatives variées pour une complémentarité des ateliers de production : aperçu lors d'une visite de la ferme.

Didier Christophe (DC) **L'agroécologie, à La Tournerie, ça se vit comment ?**

Thomas Gibert (TG) Vous voulez faire le tour de la ferme, pour commencer ? Vous avez des bottes ? La brasserie se trouve juste en-dessous, on va commencer par là. La bière que nous produisons subit une première chauffe à soixante degrés, pour casser les chaînes d'amidon et les sucres fermentissibles, puis on va ajouter le houblon qui provient de notre houblonnière, et on porte le tout à ébullition pour la deuxième chauffe. Le brassin est chauffé dans un tank à lait qu'on a adapté. Puis on passe la bière en cuve inox, pour une fermentation à 20-25 degrés, avec un système de refroidissement par double parois, par circulation de glycérol contenu dans ce tank à lait. La deuxième fermentation se fait en bouteille, avec un ajout de sucre. Pour la brasserie, on a recyclé des vieux tanks à lait. La céréale et le houblon, tout provient de notre exploitation, qui est entièrement en agriculture biologique.

[Nous passons dans la grange voisine.]

DC **Je vois qu'il y a pas mal de matériel d'occasion, et de réemploi, pas mal de bricolage et d'ingénierie, aussi.**

TG Oui. On a acheté presque tout le matériel d'occasion. Là, notre farine, pour faire le pain, notamment, est moulue dans un moulin de petites dimensions, qu'on a acheté neuf parce qu'il n'y a qu'une usine qui fait des moulins de cette taille et que ça ne se trouve pas d'occasion.

[La visite continue à l'extérieur.]

1. C'est ainsi que Christian Fachon, directeur de l'ISA, définit la visée humaniste prévalent pour les jeunes formés dans cet institut de l'Université catholique de Lille (cf. site internetisa-lille.fr consulté le 26/02/2018).

DC **Donc vous avez environ 80 ha de terres, tout en propriété, achetés par Terre de Liens… c'est dispersé, ou d'un seul tenant ?**

TG C'est regroupé, et c'est très pratique pour déplacer les vaches sans passer par la route. […] Il y a trois hectares et demi de maraîchage, pour trois emplois et demi. On travaille sans labour, avec des outils mis au point pour le bio, c'est-à-dire avec cultibutte et vibroplanche. Mais on a encore une marge de progrès pour ce qui est de la technicité. On a aussi 3000 m² de serres, et un système d'irrigation efficace. Sur le maraîchage, on fait 90.000 euros d'excédent, et en chiffre d'affaire brut, 110.000 euros.

DC **Vous avez des bâtiments anciens, on voit que vous en avez agrandi certains, vous en avez construits, aussi ?**

TG Tous les bâtiments existaient déjà, mais on en a agrandi ou aménagé certains. Dans cette ancienne grange, on fait la vente à la ferme, chaque mardi et vendredi, et aussi bar associatif, pour l'ambiance, avec la bière de la ferme. Le bar associatif, on n'aurait pas rêvé que ça marcherait si bien. Les gens aiment venir boire une tournée avec leurs voisins, et l'été on fait des animations, des concerts, ça attire aussi des gens. […] Vous voyez, on a encore des caravanes. Parce que certains d'entre nous sont encore logés en caravanes.

[Comme nous arrivons au bâtiment d'élevage, la personne d'astreinte rentre les vaches.]

DC **Ah! Ça va déjà être l'heure de la traite ?**

TG Oui, il faut que tout soit terminé à 18 heures. C'est un de nos principes. On a dix à quinze vaches bretonnes en traite toute l'année, sur un cheptel d'une petite vingtaine. Et on a quarante-sept chèvres ; venez voir les boucs. Pour les chevreaux, les mâles partent à l'engraissement, c'était pas notre choix au début, mais c'est difficile à faire soi-même. Il y a un emploi équivalent temps plein sur les vaches, un mi-temps sur les chèvres, et un emploi et demi en fromagerie.

DC **Vous avez choisi le lait, au pays des Limousines. Pourquoi le choix des bretonnes ?**

TG C'est une race qu'on a rencontrée en stage en Bretagne, c'est une race peu productive mais très rustique, il n'y a pas le moindre problème de vêlage, et elles valorisent très bien les fourrages pauvres, elles sont peu sensibles à la qualité de l'aliment, et ici dans les fonds c'est pas terrible mais ça n'impacte presque pas leur production laitière ; en Bretagne aussi, l'alimentation est pauvre, et il y a plus d'ajoncs ! Pour les chèvres, c'est pareil, ce sont des poitevines, bien rustiques.

DC **Vous avez agrandi le bâtiment ?**

TG Non, il était comme ça, mais on l'a réaménagé. Vous voyez, chaque partie du bâtiment a une fonction particulière. On va pas rentrer dans la chèvrerie, pour éviter les maladies, comme vous n'avez pas de cote. Là, à ce bout, on a aménagé la fromagerie. Elle est tempérée par une circulation de glycérol dont la diffusion est assurée depuis un tank à lait recyclé, et pour le chauffage, par une chaudière à bois, puisqu'on a des bois. À terme, on va aussi utiliser l'énergie solaire, mais les panneaux ne sont pas encore posés, on n'en a pas encore eu le temps depuis qu'on les a achetés. À l'autre bout, on a les porcs. C'est un bâtiment unique pour les vaches, les chèvres et les porcs. On élève trente porcs par an, qu'on nourrit entièrement avec nos sous-produits, petit lait, son, brèche de brasserie, complémenté avec un méteil triticale-pois.

DC **Vous n'êtes donc pas naisseur-engraisseur ?**

TG On achète les porcelets, c'est une

concession qu'on a dû faire, pour pouvoir avoir une production de trente porcs étalée sur l'année, on peut pas gérer des portées d'une dizaine. Puis on vend les porcs en caissettes. Les veaux aussi, et on va faire deux bœufs chaque année, pour les vendre à trois ans, en caissette aussi, comme nos vaches de réforme, mais comme on débute, on n'a pas encore eu de réforme.

[Un voisin en panne de paille vient chercher deux boules de paille ; à La Tournerie, on pratique l'entraide agricole de proximité, comme un vecteur de cohérence territoriale.]

Les choix et les itinéraires d'un collectif agroécologique en recherche d'autonomie, de cohérence et de rentabilité : circuits courts et solutions économes et intégrées, confort de vie et haute valeur ajoutée.

DC **Au-delà du lien homme-nature, de la biodiversité, de la diminution des intrants et de l'abandon de l'agrochimie, c'est quoi, pour vous, l'agroécologie ? Une valeur, un idéal, une pratique ?**

TG L'agroécologie, c'est dans nos objectifs de base. On est installés en bio. On a réfléchi un agrosystème autonome. On a pas mal réfléchi à l'autonomie, à l'alimentation, à la fertilisation. Mais c'est pas notre caractéristique principale, ce qui est le plus remarquable, ce que les gens viennent voir, c'est une ferme où on peut sortir 10,5 salaires là où avant il y en avait à peine un avec des vaches allaitantes. Ce qui nous fait de la rentabilité, c'est la mutualisation des outils de production, tracteurs, bâtiments, terres agricoles, force de travail et aussi la commercialisation en circuits court. On a très peu de charges, avec des produits à haute valeur ajoutée. Nos céréales sont transformées en pain et en bière. Et aussi en aliment du bétail : les vaches et les chèvres ont une ration tout herbe et en complément un méteil complexe trois céréales trois légumineuses.

DC **Et le collectif, c'est aussi un nouvelle modalité pour l'agriculture ?**

TG Le collectif, ça nous permet d'avoir une vie confortable, avec le week-end seulement deux personnes mobilisées sur le marché de la place Marceau à Limoges le samedi, et une personne d'astreinte pour les animaux.

DC **Vous faites d'autres marchés ?**

TG Non. On travaille avec deux magasins, Saveurs fermières à Limoges et La petite ferme à Boisseuil. Et on a des petites AMAP [2], à la fac de Limoges avec des étudiants et à l'Agglo de Limoges avec des employés. Et aussi, on fait la proposition d'un panier laitier différent chaque semaine, avec nos fromages de chèvre et de vache, ça facilite la gestion des stocks. On a deux objectifs : se rémunérer et avoir du temps libre. J'ai pu prendre une semaine de vacances, la première depuis l'installation.

D.C. **Mais ça, la rémunération et le temps libre, c'est ce que revendiquent tous les agriculteurs que j'ai interviewés, c'est pas spécifique à La Tournerie !**

T.G. Nous, on le quantifie, notre temps libre. Notre temps de travail aussi, on a fixé des horaires pour pouvoir arrêter sans culpabiliser : 8 heures, 18 heures. Le but, c'est d'éviter les formes de jalousie liées à qui travaille plus que l'autre. On essaye de travailler pas mal là-dessus, parce que le travail collectif, c'est quand même ce qui est compliqué. On fait une réunion par semaine où on parle du collectif de travail et du collectif de vie. Il faut faire attention à l'autre, à ses réactions… on s'est choisis par affinités ! On est suivis par une association de

2. Sigles utilisés : **AMAP**, association pour le maintien de l'agriculture paysanne ; **ARDEAR**, association régionale pour le développement de l'emploi agricole et rural ; **GAB**, groupement d'agriculteurs biologiques ; **ZAD**, zone à défendre ; **PAC**, politique agricole commune de l'Union Européenne ; **GRAB**, groupe de recherche en agriculture biologique ; **EPLEFPA**, établissement public local d'enseignement et de formation professionnelle agricole ; **BTSA**, brevet de technicien supérieur agricole ; **GAEC**, groupement agricole d'exploitation en commun ; **SCI**, société civile immobilière.

communication non-violente, avec des sessions de formation régulières, sur les rapports entre chacun.

DC **Vous êtes tous issus de la même école, je crois. C'est là que ça a débuté, ce projet de ferme collective ?**

TG Oui. L'ISA Lille. Tous, sauf l'architecte, bien sûr. La moitié d'entre nous, on s'est spécialisés en agroécologie, en dernière année. L'idée même de faire une ferme, c'est venu plutôt en quatrième année. Personnellement, je voulais pas du tout faire de l'agriculture, je voulais faire de l'écologie, être écoconseiller. Mais je suis devenu paysan. On a affaire aux questions d'environnement qui sont très importantes en agriculture.

DC **Comment se fait-il que vous ayez eu ce projet ? Certaines personnes vous y ont aidé ?**

TG On a des profs qui nous ont posé des questions au bon moment. On était tous d'accord pour faire quelque chose ici, et on était tous d'accord pour faire quelque chose de concret. Notre première réunion, on était neuf, en janvier 2012, en quatrième année d'école. Bon. Puis deux sont partis. Après l'école, on a travaillé deux ans dans le conseil, pour se constituer des références. On a travaillé chez Terre de liens, qui nous ont bien soutenus, à la Confédération Paysanne, à l'ARDEAR, à Manger Bio, ou dans des GAB. Deux ans d'expérience comme ingénieurs partout en France, et des réunions toutes les deux semaines pour faire le point. Et on a choisi le Limousin, à la fois une région centrale et une zone rurale préservée. On avait tous une conscience écologique de base. Quand on s'intéresse à l'agriculture et qu'on est écolo, c'est l'agroécologie ! Notre expérience commune, c'est la décroissance, la ZAD, et l'installation.

Dans ce cadre où l'expérience individuelle de chacun permet l'avancement du bien commun, le projet est aussi choix politique : pour une agriculture biologique en phase avec la société et renforçant la relation ville-campagne.

DC **Votre projet, est-ce qu'on peut dire que c'est aussi un projet politique ?**

TG En premier lieu, mon avis perso, c'est une question politique. Tout est politique, et surtout ça. Si on veut un changement vraiment radical, il faut un engagement fort, et ça, il faut un changement par rapport à la PAC, les subventions liées à la surface et non à la production. Et il faut développer tout un univers technique, et que la recherche, elle se focalise là-dessus, c'est pas la question de la taille des buses du pulvérisateur qui importe. La vie des sols, les experts se contredisent, il faut qu'on soit au clair là-dessus ! Le GRAB, à Avignon, est le seul centre de recherche qui ne fasse que ça.

DC **À La Tournerie, vous avez des rapports avec l'enseignement technique agricole, par exemple avec le lycée agricole de Saint-Yrieix-la-Perche, voisin ?**

TG Je suis représentant de la Confédération Paysanne au Conseil d'Administration de l'EPLEFPA. On va certainement faire des visites avec des classes. J'aimerai bien les inviter à présenter quelque chose lors de la fête de la Confédération Paysanne. Et on accueille des BTSA. Mais c'est pas notre but de faire des visites, on n'est pas une ferme pédagogique.

DC **Vous avez tous fait une école d'ingénieur agricole, alors est-ce que l'agroécologie, ça s'apprend ?**

TG L'agroécologie… C'est une façon de penser. Au final, on a vu très peu de technique intéressante, pendant nos études. On est faits pour être conseillers. On a vu des modèles agricoles, la PAC… ça permet juste de poser les bonnes questions. Franchement, la spécialisa-

tion agroécologie, oui, c'était intéressant mais ça nous a pas trop aidés dans l'installation. C'est pas le bagage technique qui est le plus utile ; c'est trouver l'info rapidement, réfléchir les problèmes qui se posent.

DC **Vous veniez du milieu agricole ?**

TG Pas du tout. Il y a un seul fils d'agriculteur, et l'architecte-charpentier est fils d'agriculteur. On est clairement à dominante urbaine.

DC **Vous qui êtes des ingénieurs-paysans, et vous avez parlé des ZAD, est-ce que vous vous sentez en lien avec ce que certains auteurs comme Yannick Sencébé appellent l'empaysannement des luttes urbaines, et quels liens entretenez-vous avec les populations urbaines ?**

TG On a les codes. On a les codes de nos clients. Pour moi, il faut qu'il y ait des gens de la ville qui viennent en campagne, parce que le modèle de la ville n'est pas écologiquement cohérent, et on est en train de faire dépérir les campagnes, qui sont plutôt délaissées politiquement. L'extension de la ville qui ruisselle sur les campagnes... c'est faux, y'a rien! Les petites gares, c'est fini. Il faut montrer que c'est chouette de vivre à la campagne. Et le bar associatif, c'est une super idée pour que les gens se parlent. Et pour nous, c'est une super idée qu'on n'aurait jamais osé, presque!

DC **Vous êtes parfois présentés comme les nouveaux héros de l'agriculture alternative...**

TG Chose qu'on n'a pas du tout envie de représenter! On a tous des idées différentes de la ferme. Moi, je fais ça pour des raisons surtout politiques, d'autres c'est parce que ça leur plaît beaucoup de vivre à la ferme. Moi, c'est pas que j'aie envie d'être sur le devant de la scène, mais que c'est le moyen de faire avancer les choses. J'ai pas envie d'être pris en modèle, d'autant qu'on sait pas si c'est vraiment reproductible. On a pas mal bossé pour en arriver là, mais c'est plutôt cool. On a pas mal bossé : est-ce c'est vraiment reproductible... ? C'est compliqué comme question. Surtout que techniquement, c'est plutôt basique, on n'a pas encore de pratiques révolutionnaires. On laboure encore nos sols pour nos céréales, on n'est pas au top de l'agroécologie. Après, on est une bande de potes qui s'amusent vraiment bien et ça donne plutôt envie, je crois... C'est vrai qu'au final, on a quand même la pression économique qui nous pousse pas forcément à avoir les pratiques les plus en phase, pour être en accord avec l'agroécologie. On va évoluer sur ces questions. On essaie des haies fruitières... on est au tout début, et c'est long de mettre un système comme ça en place. Je pense que dans dix ans, on sera contents de nous.

DC **Vous voyez d'autres choses à évoquer, qu'on n'aurait pas encore abordées ?**

TG J'ai pas parlé des structures juridiques de la ferme. Le GAEC, du côté du travail, et la SCI, qui a les bâtiments ; et Terre de liens qui est propriétaire des terres. Et on souhaiterait que Terre de liens nous rachète les bâtiments, pour débloquer l'argent qu'on a mis dedans et pouvoir acheter des habitations.

Loin des préceptes néolibéraux et tout en revendiquant indépendance et autonomie, la culture d'entreprendre qui anime le collectif de La Tournerie est fondée sur la solidarité et le partage. C'est en premier lieu une invitation à se démarquer de l'agriculture traditionnelle individualiste et dépendante des intrants, par l'adoption de solutions originales décidées et assumées par le groupe. Dans ces choix audacieux et différents, la faisabilité d'une autre approche économique de l'agriculture, fondée sur une agroécologie cohérente, partagée et militante, y est démontrée. Et ce n'est évidemment pas seulement une question de rencontres et d'amitiés. Confucius ne disait-il pas : « La nature fait les hommes semblables, la vie les rend différents ». ¶

Parcours de vie et vision du métier : portrait d'une directrice d'exploitation de lycée agricole

Marie Laflotte, avec le regard de Claire Latil

Marie Laflotte est directrice de l'exploitation du lycée agricole de Château-Salins en Lorraine. Dans ce texte, Marie Laflotte explique l'émergence de sa vision agroécologique à travers un parcours à la fois personnel, scolaire et professionnel. Elle nous donne quelques éclairages sur les mécanismes de transition agroécologique à l'œuvre dans l'exploitation qu'elle pilote.

QUELQUES MOTS DE BIOGRAPHIE

Je viens de Haute-Marne. Ce département peu peuplé a été mon point de départ celui qui m'a attaché à la ruralité, au monde paysan, à la nature. Fille d'éleveurs laitier sur une petite exploitation herbagère isolée, j'ai dès mon plus jeune âge passé mes journées sur la ferme, en forêt, dans les prés. En rentrant de l'école après le goûter et les devoirs, la soirée était consacrée à l'alimentation des veaux et des bœufs. J'ai eu la chance de grandir avec une grand-mère m'enseignant le jardinage, la cuisine, le respect de la nature qui nous entourait tout en étant très autonome au niveau alimentaire grâce au jardin et au petit élevage.

Je suis entrée dès la seconde en lycée agricole pour débuter un Bac STAE [1]. À 15 ans je ne savais pas encore quels métiers me plaisaient, j'aimais l'enseignement mais sans définir une matière particulière. Ces années de bac sont passées très vite, à ce moment-là peu d'informations étaient données sur la poursuite d'études. On nous conseillait de faire un BTS ou l'université.

UNE FORMATION SCOLAIRE QUI OUVRE DES HORIZONS, DE LA CULTURE FRUITIÈRE À L'ÉLEVAGE

J'ai donc poursuivi par un BTS Technologies Végétales à Quétigny (21). Ce choix me permettait d'approfondir mes compétences et ma technicité sur les grandes cultures, sujet que je maîtrisais moins que l'élevage à cette époque. Un stage à la chambre d'agriculture de Dijon sur la culture du Cassis m'a initié à la production de fruits... Filière retrouvée quelques années plus tard. En 2e année de BTS un projet sur l'agriculture biologique nous permettait de visiter des fermes en bio et d'appréhender les grandes lignes de l'agriculture biologique. C'est lors de ce projet que mon choix de poursuite d'étude s'est imposé.

En 2008 ouvrait à Clermont-Ferrand la première Licence Professionnelle Agriculture Biologique Conseil et Développement. Cette année a été une révélation tant sur mes envies personnelles et ma façon d'aimer l'agriculture, que sur le savoir-faire et la technicité demandés par

1. Sciences et Technologies de l'Agronomie et de l'Environnement – aujourd'hui intitulé : Sciences et Technologies de l'Agronomie et du Vivant.

ce type de production. Fini l'apprentissage de matière active et la réponse chimique, on se creuse les méninges, on essaie de comprendre pourquoi ça ne fonctionne pas ou on contraire qu'est-ce qui fait que cela fonctionne. On réfléchit variétés, races, rotation, on se réadapte à son terroir. Lors des soirées auvergnates de cette licence je découvre les films de Raymond Depardon, la trilogie Profils Paysans. Cela me touche, l'ambiance agricole du Cantal me plaît, les pâtures, les traditions, les bons produits.

PREMIERS PAS DANS LA VIE PROFESSIONNELLE : ENTRE OVINS, BRF ET ARBORICULTURE

Peu de temps après la fin de la Licence je suis embauchée via une bourse d'étude de la Région Lorraine à l'Association Régionale d'Expérimentation Fruitière de l'Est. Ce CDD d'un an a pour but de travailler précisément sur deux thématiques visant à réduire l'utilisation d'herbicides dans les vergers : le pâturage ovin et l'utilisation de BRF [2]. Une nouvelle passion est née : l'arboriculture. Je me forme par moi-même, je lis des publications techniques, amateurs, je participe aux chantiers de récolte et de taille. Au bout d'un an je suis embauchée en CDI sur un poste consacré au suivi des essais pré-verger et BRF, mais aussi au suivi des collections variétales de mirabelles, quetsches, prunes, cerises, abricots au verger conservatoire ainsi qu'à des animations à destination du grand public et des scolaires via le label « Charte éducation » du Parc Naturel Régional de Lorraine.

Cette expérience a été très riche d'une part par les côtés recherche et scientifique des expérimentations et d'autre part par les volets animation, éducation et communication via le verger conservatoire. Par exemple apprendre aux plus petits quels sont les fruits produits dans la région, comment fonctionne un arbre, qu'est-ce qu'un verger et la faune et la flore pouvant y être présentes, a été très formateur pour moi.

Transmettre à des personnes de tout âge le savoir-faire de taille ou de greffe et aider les projets de création de vergers familiaux a été également très riche pour la suite de mon parcours professionnel. On en revient vite à mon intérêt pour les produits locaux de qualité et à la satisfaction de manger ce que l'on produit !

RETOUR À L'ÉCOLE !

Pour des raisons familiales je déménage en Moselle et dois alors retrouver un emploi. En Lorraine l'arboriculture est emblématique ; la culture des mirabelles fait partie du terroir mais la superficie des vergers ne nécessite pas un grand nombre de conseillers techniques.

Je décide alors de reprendre le chemin de l'école et de m'inscrire au diplôme universitaire « Conseiller Analyste en Systèmes de Polyculture Élevage ». Ce diplôme correspond alors à une demande du territoire où la majorité des exploitations sont dans un système en polyculture élevage. Cette année m'a permis de me faire un réseau, de réactualiser mes connaissances sur la politique agricole et de participer lors de mon stage à la création d'une filière pour la valorisation du foin issu des prairies remarquables du Parc Naturel Régional.

À peine le diplôme passé, je suis contactée par la Fredon Lorraine. Le poste de conseillère en arboriculture se libère. Je ne doute pas, je saisis cette chance.

2. Bois raméal fragmenté.

• UNE OPPORTUNITÉ PROFESSIONNELLE À SAISIR

Les missions de la Fredon correspondent à mes aspirations : développer l'observation des parcelles, les analyses de risques pour limiter l'utilisation des produits phytosanitaires et communiquer sur les dangers de la mauvaise utilisation de ceux-ci, via le BSV, le Certiphyto, des formations et interventions auprès des professionnels et du grand public.

En juin 2017, une amie, enseignante au lycée agricole de Château-Salins me parle d'une possible disponibilité du poste de Direction de l'exploitation agricole sur le lycée. J'avais connaissance de la conversion en agriculture biologique du site et cela m'a motivée pour envoyer une candidature.

Rapidement je passe un entretien et visite la ferme. Il y a du potentiel. Un parcellaire groupée autour de l'exploitation. Des bâtiments et installations à retravailler... il y a du travail mais le challenge est très tentant. Gérer une ferme est un projet passionnant, gérer une ferme « outil pédagogique » l'est encore plus. Outre l'appui technique et les échanges d'idées et de projets avec l'équipe de direction et les enseignants, le travail avec les élèves et la transmission des gestes est l'aboutissement de ce métier.

• DE PLAIN PIEDS DANS LE MÉTIER

Les premières semaines suivant la rentrée sont très intenses. On apprend à connaître les équipes, on s'intègre on ouvre chaque dossier un à un pour comprendre la gestion précédente. Mais les urgences et impératifs arrivent déjà... Semis d'automnes, premier conseil d'exploitation, budget, concours agricoles avec les élèves.

Il faut faire connaissance avec toutes les personnes intervenant de près ou de loin sur l'exploitation, créer du lien, être disponible et force de proposition pour les élèves afin que le système mis en place réponde aux attentes de la profession, aux attentes des référentiels et à nos propres aspirations.

Dès le mois de septembre des réunions techniques sont mises en place une fois par mois les lundis matin, équipe de direction, enseignants, salariés de l'exploitation, tout le monde est autour de la table et m'épaule. En bio les semences sont plus difficiles à trouver, un nouvel assolement est réfléchi et validé en réunion technique. Le conseiller grandes cultures de la chambre me fournit des contacts. Non sans mal les semis d'automne sont faits dans les temps grâce à l'entraide entre agriculteurs bio du secteur. C'est un des principes qui m'a toujours plu depuis la licence, rencontrer des collègues prêts à épauler en cas de besoins, prêts à dépanner et riches de conseils avisés.

• LA TRANSITION AGROÉCOLOGIQUE DE LA FERME : S'OUVRIR À D'AUTRES PRATIQUES, SE FORMER, DÉBATTRE COLLECTIVEMENT SUR LES CHOIX

La conversion en bio nécessite un changement des pratiques. Le traditionnel colza/blé/orge n'a plus de raison d'être. Les changements stratégiques sont alors réfléchis en équipe.

Davantage de génisses ont été gardées afin de prévoir un renouvellement supérieur ces prochaines années. Il faut pérenniser notre autonomie fourragère. En plus des prairies, il est décidé de semer des méteils qui seront pour partie récoltés en vert.

L'exploitation est en conversion non simultanée, les terres ont été converties en mai 2017, le troupeau sera converti en novembre 2018. Ce temps permet à l'équipe de se former et d'appréhender au mieux la gestion du troupeau en bio.

Formation homéopathie, aromathérapie, phytothérapie mais également gestion du pâturage et visite d'exploitations aux systèmes intéressants. Cette ouverture au réseau local est indispensable pour se rassurer et s'orienter sur la direction à prendre. Il est important que l'équipe soit curieuse et force de proposition pour l'évolution du système.

• UNE BELLE DYNAMIQUE PÉDAGOGIQUE AMORCÉE

En 6 mois, le travail fourni par tous a permis à la ferme de retrouver une belle dynamique. Chaque personne souhaitant proposer ses idées et son investissement est la bienvenue. Depuis septembre les réunions techniques ont évolué, des élèves participent ainsi que des professionnels extérieurs selon le thème abordé.

Un club ferme a été créé pour les élèves souhaitant passer le mercredi après-midi sur la ferme.

Tous les soirs des élèves montent à la traite, prochaine étape les faire venir matin et soir.

De nombreuses thématiques pédagogiques sont encore à explorer : aménagements agroécologiques de l'exploitation, atelier artistique (création d'épouvantails pour effaroucher les corbeaux lors des semis de maïs), projet de construction d'une bineuse. Tous les savoir-faire sont exploités.

L'envie de développement pédagogique est en bonne voie, la prochaine étape est la viabilité économique de la ferme dans ce nouveau système. ¶

Un projet alimentaire territorial en Corrèze : interaction, plus-value et agroécologie

Rencontre avec Éric Bellouin, par Didier Christophe

Éric Bellouin est agriculteur, vice-président de la communauté d'agglomération Tulle'Agglo et porteur d'un projet alimentaire territorial. L'avenir de l'emploi agricole, au centre de ses préoccupations, suppose des choix susceptibles de créer localement de la valeur ajoutée.

Après un BTA puis un BTSA, Éric Bellouin, Corrézien d'origine, a débuté sa carrière professionnelle comme agent de développement à la Chambre d'Agriculture du Cantal, où il a découvert les méthodes du GERDAL [1], qu'il a d'abord appliquées sur la commune de Trémouille. Cette expérience le conduisit à la fin des années 1990 d'une part à reprendre une formation en licence professionnelle en développement local, et d'autre part à travailler avec Roger Besse (président UMP du département du Cantal) à la création de la communauté de communes Sumène Artense.

En 2000, il revient en Corrèze et s'installe comme agriculteur, spécialisé dans la culture des petits fruits rouges ; il rejoint alors la Confédération Paysanne, qu'il quitte en 2005, étant en désaccord avec les responsables du syndicat qui s'opposent au nouveau traité européen. En 2008, il devient conseiller municipal de sa commune, Saint-Clément, et « rempile » en 2014 ; le maire lui laisse alors son siège de conseiller communautaire, ce qui permet à Éric Bellouin de devenir président du Syndicat mixte du Pays de Tulle, qui gère alors les fonds européens LEADER+. Trois ans plus tard, le Pays de Tulle est supprimé [2] au profit de la nouvelle configuration de la communauté d'agglomération Tulle'Agglo, dont Éric Bellouin devient alors vice-président, en charge des affaires agricoles et de la transition énergétique.

Le projet qu'il défend sur ce territoire est fondé sur la recherche d'une cohésion dynamisante entre différents axes de valorisation de l'agriculture et du local. L'agroécologie n'est pas son maître-mot, et l'interrelation des acteurs au profit d'un projet de territoire prime dans sa pensée politique sur l'écologie : « *La finalité globale, c'est une agriculture autonome et donc résiliente, et donc attractive… C'est le fil conducteur. Donner aux agriculteurs la plus grande autonomie possible, pour une agriculture résiliente.* » Homme de convictions ayant un haut sens du rôle des élus, il estime que seul un projet global peut aider tout à fois à maintenir l'agriculture et à dynamiser l'intercommunalité.

1. Le **GERDAL** (Groupe d'expérimentation et de recherche : développement et actions locales) a formulé son projet en 1983, suite à la mobilisation engendrée par les États Généraux du Développement Agricole et en lien avec les responsables du groupe de travail chargé du programme « Diversification des modèles de développement rural ».

2. Commentaire d'Éric Bellouin sur la suppression du Syndicat mixte du Pays de Tulle, qui regroupait 61 communes pour plus de 50.000 habitants : « *Il a été supprimé, c'est une énorme erreur car c'était un outil de réflexion. Ça manque beaucoup, un outil de réflexion, en ruralité. On veut de suite faire des choses… Or c'est réfléchir, animer, préparer !* »

UN PROJET DE POLITIQUE AGRICOLE AU NIVEAU D'UNE COMMUNAUTÉ D'AGGLOMÉRATION

En début d'entretien, Éric Bellouin prend comme préalable d'identifier les faiblesses au niveau local. « *Il nous manque trois ou quatre choses. Une vision. Très peu de gens ont une vision ; en politique, c'est la base de la base. Ça va avec une conviction. Quand je dis que je suis de gauche, c'est que je suis pas de droite. J'apprécie la clarté. Il faut des convictions. Une grande confiance. Ici, et au niveau national, on a perdu la confiance. On n'a pourtant pas à rougir de ce qu'est la France. Il nous manque énormément d'ingénierie, c'est-à-dire de savoir. On laisse partir tous les gens qu'on forme. Je suis surpris de la faiblesse du niveau général. L'ingénierie dont on dispose n'a rien compris au développement. Tu le fais à Toulouse, à Lyon, c'est pareil ; tant qu'on prend pas le temps de permettre aux gens de se rencontrer, de s'accoutumer… Et il faut des élus qui soient des fédérateurs, qui soient en capacité de ne pas abandonner les choses politiques aux technocrates ; des gens très intelligents, mais pas des politiques.* »

La cohésion de l'action publique est son maître-mot, toujours connecté aux acteurs de la société civile et à un projet alimentaire territorial.

« *Ce que j'essaie d'amener et de démontrer… c'est pas facile mais j'y suis presque arrivé, je sais pas si je vais pouvoir finaliser… c'est démontrer qu'il y a tout un tas de choses possibles, à nous de les saisir. Quand on organise un peu de cohésion, on peut combiner toutes les possibilités, que ce soit au niveau de l'énergie ou de l'agriculture ; et avec la Chambre d'Agriculture, il faut qu'on partage nos énergies, sinon on n'y arrivera pas, sur l'installation comme sur tout. Toute mon ambition, c'est qu'on ait démontré ça et qu'on travaille pour les gens du territoire.* »

Il faut donc mettre en place une action fédérative, et l'occasion en est fournie par la sollicitation nationale à développer des projets concertés d'alimentation à l'échelle des territoires.

Le projet global comporte ainsi divers axes, dont certains sont en bonne voie de conception et d'autres actuellement en phase initiale de réflexion :

- **Un outil collectif de transformation** pour les agriculteurs, afin de valoriser les productions des petites fermes : ce projet découle de la réflexion collective initiée au lycée agricole de Tulle-Naves dans le cadre de la mise en œuvre de 2012 à 2015 d'un tiers-temps animation et développement des territoires, dont les conclusions ont été reprises et portées depuis trois ans par Tulle'Agglo. Il s'agit de développer des circuits courts et de proximité pour les productions animales et végétales du territoire, notamment en direction de la restauration collective [3] ; la construction de cet atelier (intégrant laboratoire de découpe viande, légumerie, pôle de transformation culinaire avec autoclave, et chambres froides) est programmée pour 2019.
- **Une plate-forme logistique,** sur le même site en 2019, pour les produits agricoles, en partage avec divers partenaires (un Établissement et Services d'Aide par le Travail et un grossiste privé en fruits et légumes), afin de mettre de la cohésion dans l'approvisionnement local de la restauration collective.
- **Un guichet unique de sensibilisation à l'agriculture,** avec la Chambre d'Agriculture, les banques, l'Éducation Nationale, l'Enseignement agricole, la SAFER, Terre de Liens, pour accueillir les personne intéressées, de la classe de 4e aux adultes ; le vice-président de la Chambre d'Agriculture, Pierre Besserie, appuie cette proposition.

3. Cf. **CHRISTOPHE D. & TEYSSANDIER J.-P.** (2016). « *De l'ouverture internationale à l'action locale !* ». Pour (Revue du GREP), 228.Consultable également sur www.chlorofil.fr/ressources-et-pratiques-educatives/). Un aperçu dans un contexte plus large en est aussi donné dans **CHRISTOPHE D.** (2017). Les agriculteurs à l'aube du XXIe siècle en Limousin et Berry. Approche sociologique et entretiens. Paris : L'Harmattan.

• **Une SEM [société d'économie mixte]** pour le partage d'un réseau de chaleur et la production d'énergie renouvelable ; le réseau de chaleur, valorisant la bio-masse locale (bois en plaquettes) doit être fonctionnel en 2018.

Le projet alimentaire territorial de Tulle'Agglo synthétise l'ensemble des axes en un programme unique et multipolaire : « *Ça couvre l'outil de transformation, la plate-forme de stockage et expédition, le guichet unique, l'énergie, et la formation des cantinières sur l'agglo* ».

DES MODALITÉS POUR CRÉER DES SYNERGIES ENTRE ACTEURS LOCAUX

Pour assurer la faisabilité de ce projet global, les initiateurs s'appuient sur un état des lieux sur l'amont et l'aval, repérant acteurs, filières, processus de valorisation. Puis, toujours en association avec des partenaires multiples, vient le repérage des leviers, permettant la projection dans l'action sans mettre à mal les objectifs pratiques et fonctionnels de chaque partenaire. Or, de la Chambre d'Agriculture à l'épicerie sociale de Tulle, les horizons et les attentes peuvent différer.

Trois modalités devraient accompagner les chantiers ouverts :

D'une part, l'indispensable implication des filières de formation du territoire dans le projet. D'autre part, l'écriture d'une « charte multi-partenaires » sur le projet et ses objectifs, pour établir des liens entre acteurs et développer du liant et des synergies, notamment entre les agriculteurs. Enfin, la candidature de Tulle'Agglo à la labellisation au titre du PNA (Programme national pour l'alimentation, comportant un appel à projets national émanant du Ministère de l'Agriculture et de l'Alimentation en partenariat avec l'ADEME [4]).

Pour ce faire, le comité piloté par Éric Bellouin (avec le chargé de mission Didier Bertholy et un étudiant de VetAgro-Sup en stage de M2) a initié la mise en place et l'accompagnement de quatre groupes de travail.

1. **Restauration collective.**

Avec les objectifs suivants : travailler sur la qualité et la garantie (des approvisionnements, sanitaire et d'origine des produits) ; forger une argumentation et des outils pour convaincre du bien-fondé des achats locaux ; rechercher l'articulation des politiques et initiatives à tous niveaux du local au régional. Pilotage confié à la Chambre d'agriculture de la Corrèze.

2. **Alimentation et solidarité.**

Avec ces objectifs : explorer toutes pistes permettant d'améliorer les dispositifs existant ; faire des personnes concernées des acteurs à part entière. Pilotage par la vice-présidente du CCAS de Tulle et le secrétaire-général de l'UDAF [5], avec déjà une mise en réseau et des dynamiques significatives.

3. **Éducation et formation.**

Sur ces axes : concevoir des outils et actions pédagogiques et éducatives en direction des enfants et jeunes apprenants ; concevoir des actions de formation pour les professionnels de la restauration collective et valorisant leur métier ; resserrer les liens entre apprenants (jeunes et adultes), professionnels des métiers de bouche et agriculteurs ; associer des apprenants du CFPPA [6] (EPLEFPA de Tulles-Naves) à un projet d'espace test agricole. Piloté par le directeur du CFA des 13 Vents et le directeur de l'EPLEFPA de Tulle-Naves, cet atelier peine encore à trouver sa dynamique propre.

4. Agence de l'environnement et de la maîtrise de l'énergie.

5. CCAS Centre communal d'action sociale. **UDAF** Union départementale des associations familiales.

6. CFPPA Centre de formation professionnelle et de promotion agricole ; **CFA** Centre de formation d'apprentis ; **EPLEFPA** Établissement public local d'enseignement et de formation professionnelle agricole.

4. Filières aval/distribution, artisanat de l'alimentation.

Avec ces objectifs : mieux connaître les logiques et stratégies commerciales des Grandes et Moyennes Surfaces locales ; travailler sur de nouvelles collaborations permettant de valoriser les productions agricoles locales. Pilotage : Chambre d'agriculture de la Corrèze et Interconsulaire 19 ; efficacement amorcé.

• INVESTIR LE MARCHÉ DE LA RESTAURATION COLLECTIVE EST ÉVIDEMMENT UNE CLÉ DE LA RÉUSSITE DU PROJET ALIMENTAIRE TERRITORIAL

« Rien que la commande publique, c'est cinq millions d'euros sur l'agglo. Pourquoi ces commandes ne profiteraient pas aux agriculteurs ? Cinq millions, c'est 10.000 euros par exploitation à faire rentrer. On concurrence pas la grande distribution sur tout. Même si on prend 30% des commandes, sur le cochon, les œufs, les pommes, si on y arrive, c'est pas la même chose. Si on peut prendre 20 ou même 40% des commandes, c'est un million ou deux millions d'euros pour le territoire. Les matières premières, le coût, c'est à peine un quart du coût total des repas. Que tu mettes des carottes bio ou locales, par rapport au coût global, c'est pas là que tu vas faire la différence. Et si, ici, ça se faisait en direct, il y a certains des produits où on serait compétitifs, ou peut-être même moins chers ; si un producteur de pommes à Saint-Hilaire, on lui propose cinquante centimes le kilo, quand il vend trente centimes à la grand distribution, il accoure. Ça va se dire, ça va créer une sorte de dynamique sur ce territoire qui en manque tellement. C'est dans ce rôle là que la politique a une utilité, une ambition : arrêter de laisser faire, laisser aller. Mais je te rappelle une phrase de Churchill que j'aime beaucoup : "Vous voulez faire de la politique, vous voulez de la reconnaissance ? Achetez un chien !" »

• LA RECHERCHE DE VALEUR AJOUTÉE QUI PUISSE PROFITER AU TERRITOIRE

Cette stratégie territoriale complexe, bien qu'ayant une véritable dimension systémique, ne met pas au premier rang de ses attendus l'orientation agroécologique des propositions et des projets. *« L'agroécologie, franchement, je vais te dire, pour ce qu'on souhaite mettre en place, pour ce que je défends moi, je suis pas aussi ambitieux que ça. On est en train de travailler des objectifs atteignables et valorisants pour le territoire. Quand il y a un départ d'un ETP [7] agricole, on remplace par un ETP agricole, installé ou salarié. On enraye la chute des ETP. Il faut regarder un peu ce qu'il faut pour être en mesure de faire ça. Il faut qu'on arrête de perdre de la valeur ajoutée agricole. Grosso modo, il faudrait créer chaque année 450.000 euros de valeur ajoutée sur l'agglo de Tulle pour les actifs agricoles. Il faut qu'on accroisse la productivité économique, pas la productivité technique. Il faut une AOP [8] sur le veau de lait, pour maintenir le même niveau d'attractivité de cette production, pour que ça soit rentable pour une exploitation qui a trente vaches. Sinon… là, je vois pas trop ; le gâteau rapetisse, mais comme il y a moins de monde pour se le partager, ça se voit pas trop. Et le gars, aujourd'hui, il fait du solaire, de l'agrotourisme, pour s'en sortir par des à côté, mais c'est pas de la valeur sur les produits. Mais si ça permet de maintenir l'agriculteur, ça me gêne pas. »*

Éric Bellouin évoque alors les situations particulière de collègues agriculteurs, pour témoigner de choix stratégiques porteurs de valeur ajoutée : ainsi William Mazerm, victime d'une grave crise sanitaire, a arrêté de vendre ses poissons à la grande distribution, il s'est orienté vers

7. ETP Équivalent temps plein.
8. AOP Appellation d'Origine Protégée.

la vente directe en Corrèze, avec moitié moins de truites dans ses bassins et une attention particulière à la qualité de leur alimentation, et il a augmenté son chiffre d'affaire et sa valeur ajoutée ; et la pisciculture a pu être transmise à son fils. Éric Bellouin poursuit : « *J'ai vu Jean-François Peuch, les cochons conventionnels lui mangeaient un SMIC ; les vaches, ça s'équilibrait ; les culs-noirs* [porcs limousins dits de Saint-Yrieix, race locale porcine menacée d'extinction]*, bien transformés, gagnaient un SMIC. Il y a des tas de trucs auxquels on ne pense pas, ou plus ; valoriser les bois, pour produire de l'énergie, ou refaire des prés-vergers, où on peut mettre les vaches ou les brebis sous les châtaigniers, elles entretiennent sous les arbres, et sur la même parcelle on récolte les châtaignes.* »

Le projet politique vise à susciter de vraies perspectives d'intégration pour des ateliers de productions diversifiés, valorisables localement, bien loin des projets hors-sol développés par certaines coopératives pour leurs acheteurs de la grande distribution. « *La solution, c'est pas qu'on plante un bâtiment de 2.500 poules, cloîtrées pour deux ans, dans chaque village : il faudra pas venir chercher Éric Bellouin pour ça. On peut faire des châtaigniers, des myrtilles ; la pomme traditionnelle, la sainte-germaine ; je sais pas si c'est de l'agroécologie, mais à travers ça, on peut y mettre de l'agroécologie.* » ¶

↑ Exemple de résultats des brainstormings des enjeux actuels du territoire

TATA-BOX
Une boîte à outils pour outiller la transition agroécologique des territoires

Élise Audouin, Jacques-Éric Bergez & Olivier Therond

À partir d'une démarche initiée par trois chercheurs de l'INRA (Duru, Fares, Therond), visant à proposer un cadre théorique pour engager une transition agroécologique sur un territoire, une boîte à outil appelée TATA-BOX (Transition Agroécologique des Territoires Agricoles) a été conçue par une équipe pluridisciplinaire de chercheurs. Cette boîte à outils a été expérimentée sur deux territoires, le PETR Pays Midi-Quercy et le PTR Centre Ouest Aveyron. Présentation et éléments réflexifs.

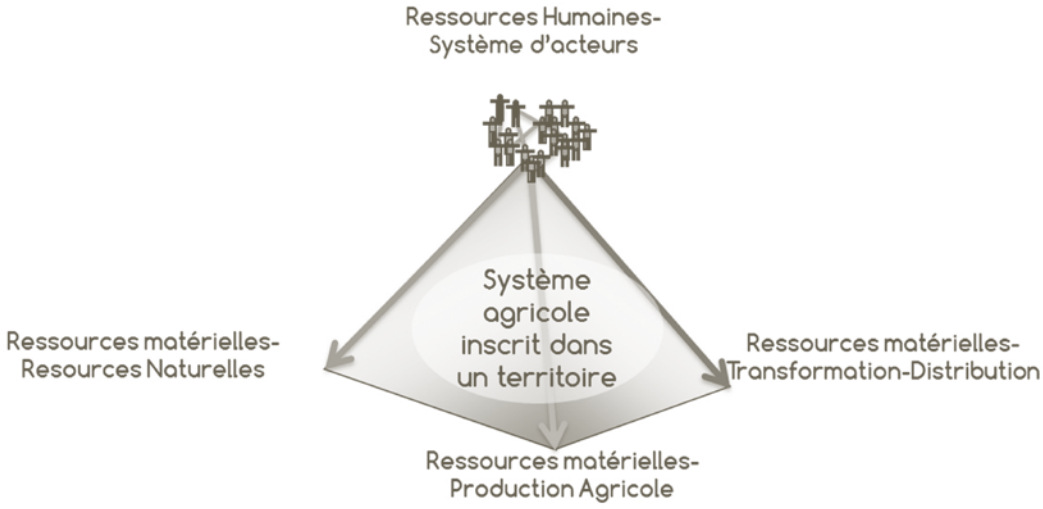
• INTRODUCTION ET CONTEXTE

Organismes agricoles et politiques françaises œuvrent actuellement pour la promotion d'une transition agroécologique afin d'améliorer la durabilité des exploitations agricoles dans une logique de triple performance (économique, sociale et écologique). Plusieurs stratégies sont possibles pour mener cette transition :

1. Une première consiste à optimiser l'efficience d'utilisation des intrants agricoles (eau, fertilisants, pesticides, main d'œuvre ...). Cette stratégie a recours à de nouvelles technologies permettant par exemple d'ajuster les quantités d'intrants employées essentiellement à l'échelle de l'animal ou de la parcelle (drones, GPS, matériel d'irrigation ...).

2. Une deuxième stratégie consiste à substituer les intrants agricoles impactant négativement l'environnement par des intrants ayant un impact réduit ou positif (remplacer les engrais minéraux par des engrais organiques ...). Cette stratégie vise une intensification écologique du système actuel tout en maintenant une même logique de gestion des exploitations agricoles basée sur des intrants. Ces deux stratégies atteignent rapidement leurs limites en termes d'accroissement de production de services écosystémiques par et pour les systèmes agricoles.

3. Une troisième stratégie permet de dépasser ces limites mais requière un changement de logique dans la gestion de l'exploitation agricole : il s'agit de la reconception des systèmes. Cette stratégie consiste à réduire les intrants anthropiques pour les substituer progressivement par des dynamiques naturelles générant davantage de services écosystémiques bénéfiques au système. Du fait de son statut très différent par rapport aux deux autres stratégies, la reconception nécessite de nouvelles méthodes d'analyse, de conception et d'évaluation. Cette troisième stratégie ne peut être efficace que si elle considère l'interaction et la coévolution de l'exploitation agricole avec le système alimentaire et le territoire dans lequel elle s'inscrit. Cette coévolution technique, sociale, économique et institutionnelle implique une large gamme d'acteurs du territoire et nécessite de développer des arènes qui leur permettent de se comprendre, d'innover et de coopérer.



↑ **Figure IA**
Cadre conceptuel de représentation de l'agriculture locale
(d'après Duru, Fares, Therond, 2014).

Pour répondre à une demande sociale croissante et légitime, les politiques territoriales intègrent de plus en plus la participation de la société civile dans la construction des politiques locales. L'implication des acteurs concernés dans les projets permet une meilleure adéquation des propositions avec le contexte particulier et favorise l'acceptation des changements proposés. L'implication des acteurs nécessite la mobilisation de méthodes participatives. Celles-ci partagent une approche pluri-acteur favorisant, grâce à l'intelligence collective, l'innovation et la créativité. Le projet ANR TATA-BOX (Transition Agroécologique des territoires agricoles, 2014-2017) a produit une boîte à outils pour co-concevoir une transition agroécologique des territoires agricoles avec les acteurs locaux en mobilisant ce type de méthodes.

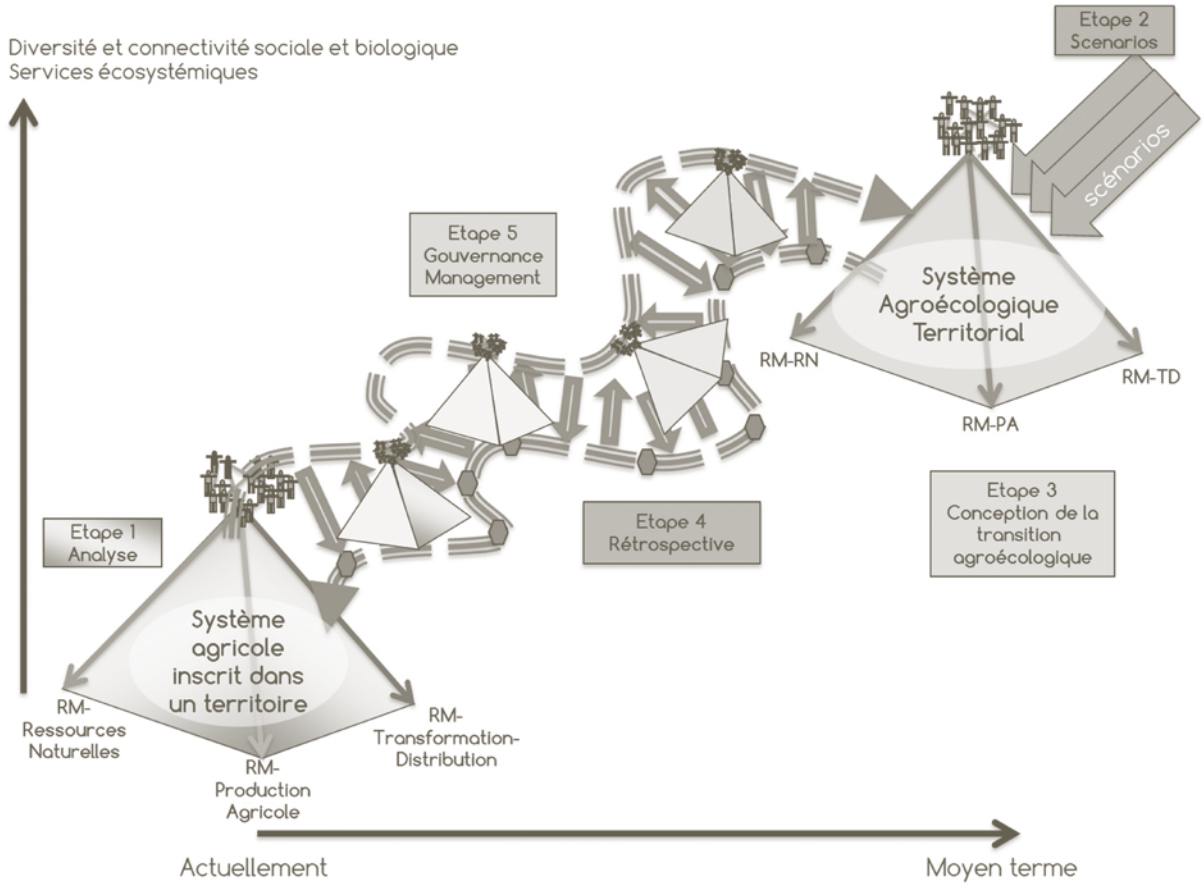
UN CADRE RENOUVELÉ DE L'EXPLOITATION AGRICOLE DANS SON TERRITOIRE

Pour permettre de penser et d'accompagner la transition agroécologique à l'échelle locale, Duru, Fares et Therond (2014) ont proposé un nouveau cadre d'analyse des caractéristiques de l'agriculture locale. Ce cadre a été conçu pour prendre en compte les enjeux actuels et futurs de l'agriculture et, plus particulièrement, d'une transition agroécologique basée sur une reconception des systèmes afin d'y intégrer une profonde écologisation. Deux principales composantes de l'agriculture locale sont considérées : les ressources matérielles et les ressources humaines. Elles sont prises en compte au travers de trois sous-systèmes qui lient les acteurs aux ressources qu'ils gèrent **(Fig. IA)** :

1. L'exploitation agricole gère les ressources de l'unité de Production Agricole (sol, eau, infrastructure, main d'œuvre, biodiversité, éléments naturels et semi-naturels du paysage…).

2. Le système sociotechnique gère les ressources technologiques des filières de Transformation-Distribution (intrants, productions, infrastructure, main d'œuvre, normes sur les modes opératoires, standards de production, contrats…).

3. Le système socio-écologique gère les Ressources Naturelles (sol, eau, main d'œuvre, biodiversité, éléments naturels et semi-naturels du paysage, infrastructures artificielles, législation sur l'utilisation et les modes opératoires des institutions de gouvernance…).

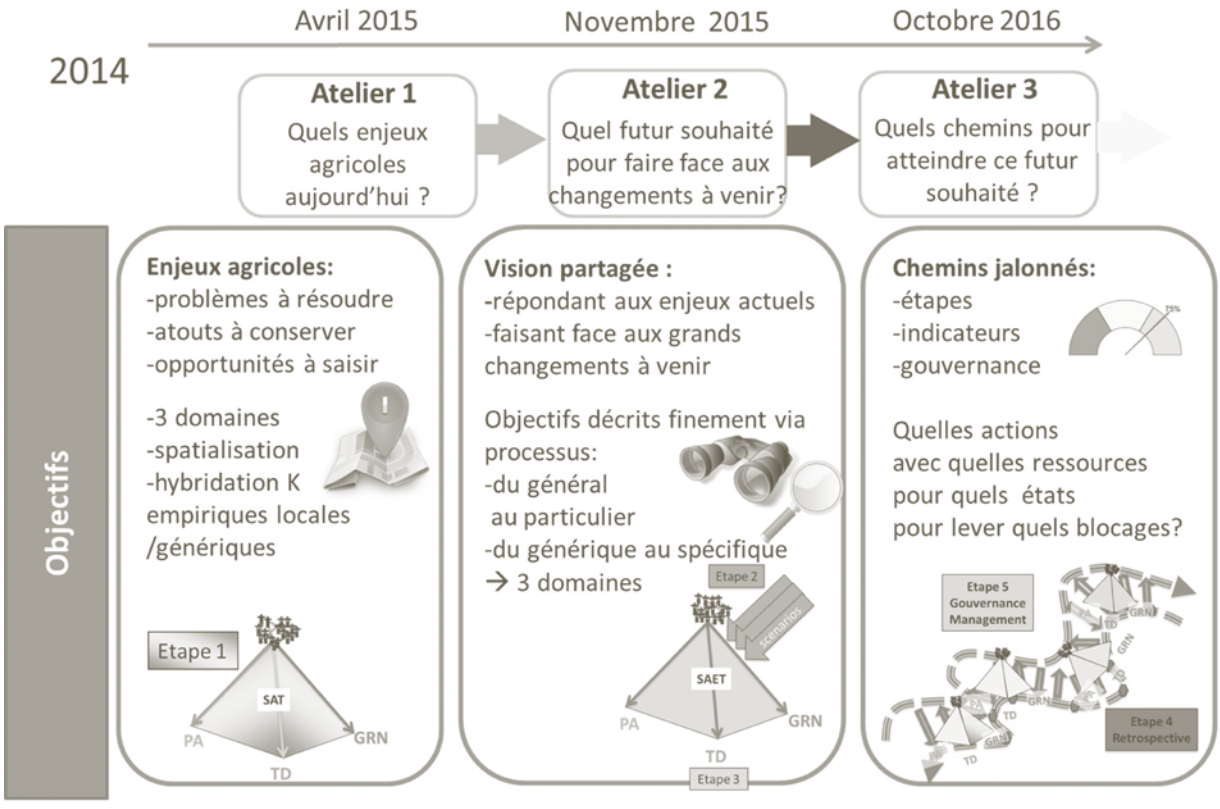


↑ **Figure 18**
Cadre méthodologique pour penser et concevoir une transition agroécologique dans un territoire (d'après Duru, Fares, Therond, 2015).

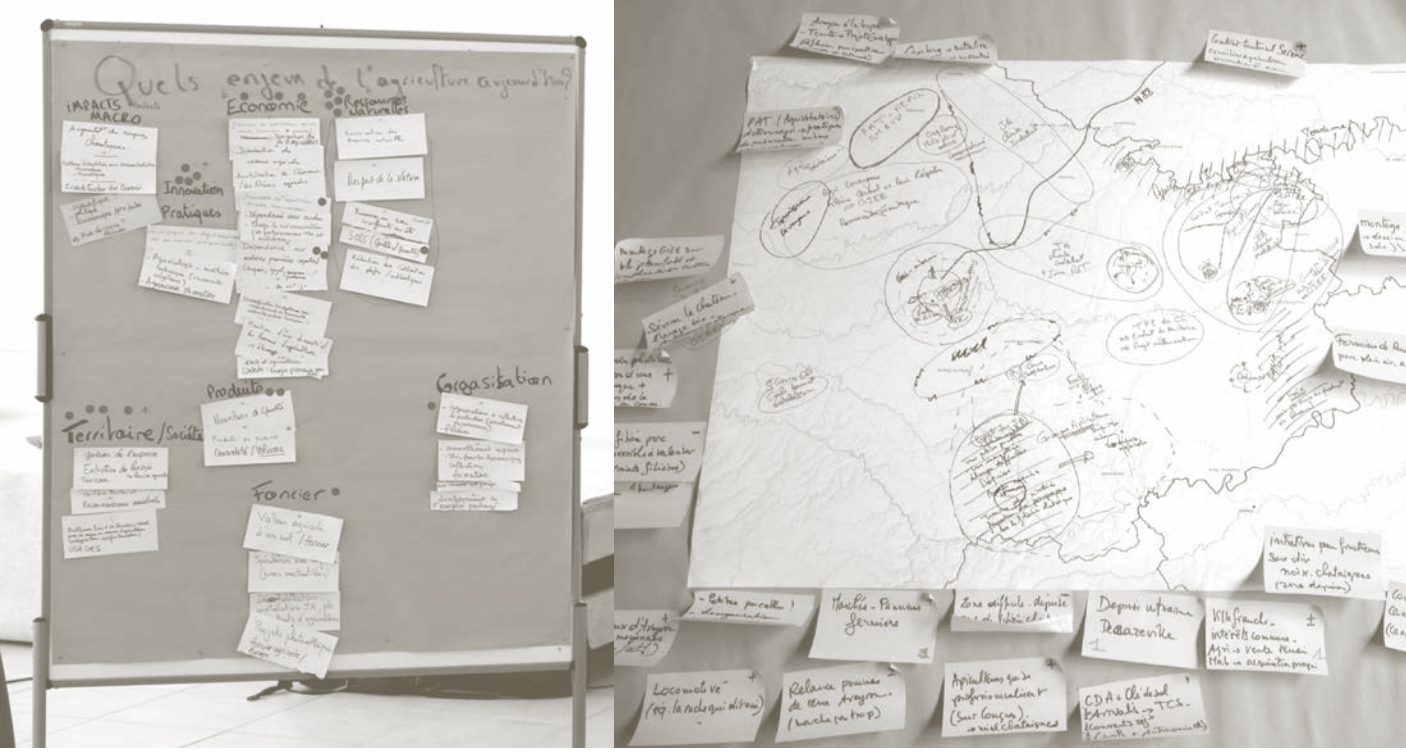
Ce cadre d'analyse met en évidence le rôle clef joué par le système d'acteurs de l'agriculture locale sous-tendu par les interactions qui lient ses parties-prenantes (accords formels et informels ...). En tant qu'individu, chaque acteur possède ses ressources cognitives, c'est-à-dire son système de valeur, ses croyances, ses stratégies individuelles. Son appartenance à un ou plusieurs des trois sous-systèmes lui confère un système d'information, et un système de gestion s'inscrivant à une ou des échelles d'action différentes. Ce cadre d'analyse pointe alors les dimensions multi-acteur, multi-domaine et multi-échelle des défis de la transition agroécologique. Pour structurer un processus prospectif visant à concevoir les objectifs et modalités d'une transition agroécologique dans un territoire, ces auteurs ont également développé une méthodologie (Duru, Fares, Therond, 2015), alliant des phases exploratoires et normatives, structurée en cinq étapes **(Fig. 18)** : i) analyse de la situation actuelle ; ii) scenarios de forces exogènes majeures (prospective exploratoire) ; iii) conception d'un Système Agroécologique Territorialisé (prospective normative) ; iv) conception du chemin de transition entre l'état souhaité et l'état initial (rétrospective) ; v) conception de la gouvernance et de la gestion de la transition. Ce système agricole territorialisé vise à accroître en son sein la diversité et la connectivité sociale et biologique ainsi que les services écosystémiques.

LE PROJET DE RECHERCHE

Le projet TATA-BOX (www6.inra.fr/tatabox) avait pour finalité l'opérationnalisation de ce cadre méthodologique, c'est-à-dire de définir les modalités de mise en œuvre de celui-ci : quelles méthodes pour quelles étapes avec quels acteurs. Le projet de recherche était composé d'une équipe multidisciplinaire de quarante-deux chercheurs de différents organismes (Inra, Cnam, Ensfea, Irstea, UTT). Les quatre années de travail collaboratif ont permis de développer un ensemble de procédures et méthodes opérationnelles pour accompagner les acteurs locaux dans un processus de conception de cette transition agroécologique. Cette méthode a été appliquée dans deux territoires, les PETR du pays Midi-Quercy et de Centre Ouest Aveyron. Lors de l'application de la méthode, nous avons créé et expérimenté un certain nombre d'outils afin d'interagir et de faire interagir les acteurs locaux. Une démarche réflexive a permis d'évaluer l'efficacité et les limites des procédures et outils mobilisés.



↑ Figure 2
L'insertion des cinq étapes théoriques de TATA-BOX dans trois ateliers pragmatiques de co-conception.



↑ **Figure 3**
A - Exemple de résultats des brainstormings des enjeux actuels du territoire.
B - Exemple de résultats des cartographies participatives des enjeux actuels du territoire.

• LA DÉMARCHE

La démarche théorique en cinq étapes a été déclinée en trois ateliers localisés sur les territoires des PETR concernés **(Fig. 2)**. Cette organisation a été pensée pour limiter le temps d'investissement des partenaires. Sur la base de l'analyse de travaux scientifiques, littérature grise et travaux d'étudiants, le premier atelier a permis de débattre et développer une représentation des enjeux actuels des exploitations agricoles, ressources naturelles et filières et de leurs interactions. Partant de cette représentation, le deuxième atelier, a permis de décliner les forces de changement qui pouvaient impacter le territoire et de développer une vision collective des grandes caractéristiques souhaitées des agricultures locales futures. Le troisième atelier a consisté à identifier les étapes pour atteindre cette organisation souhaitée de l'agriculture locale et les modalités de gestion et de gouvernance de ce processus de transition. Chacun des ateliers a mobilisé des démarches participatives pour construire et animer les débats, structurer et accompagner le travail collaboratif. Des travaux en laboratoire ont été réalisés entre chaque atelier pour analyser, transcrire les résultats obtenus dans l'atelier précédent puis développer des objets médiateurs supports du travail dans l'atelier suivant.

• UN TRÈS COURT ZOOM SUR CHAQUE ÉTAPE

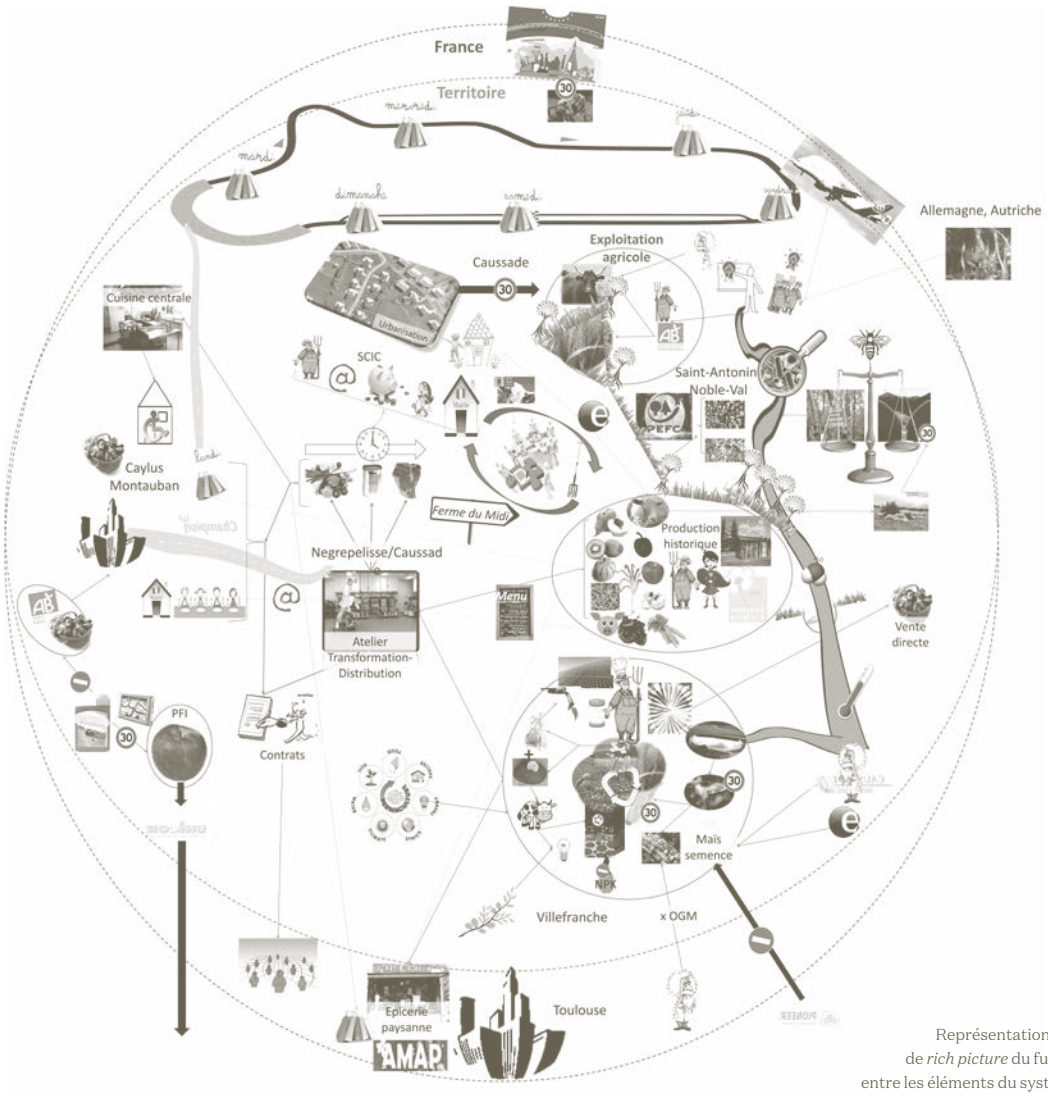
Il n'est pas possible de faire ici une liste exhaustive des méthodes, outils et résultats obtenus lors du projet. Nous nous restreignons donc à un zoom par atelier.

État initial – Atelier I

Les travaux analytiques des chercheurs, la littérature grise et les représentations cartographiques (ZADA) faites par les acteurs ont permis de définir des zones portant des enjeux particuliers tels que par exemple : la dynamique de circuits courts, les grands bassins de production, les ressources naturelles, les espaces environnementaux, les dynamiques agricoles particulières … **(Fig. 3)**.

Forces de changement et vision du futur – Atelier 2

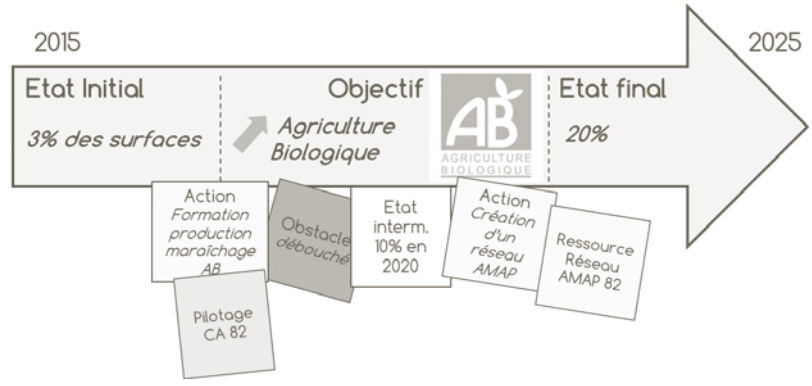
Sur la base des enjeux spatialisés lors de l'atelier 1 et d'informations sur les forces de changement présentées par les chercheurs, les participants de l'atelier 2, en choisissant les forces qu'ils considéraient opérantes, ont établi une description du futur souhaité pour l'agriculture du territoire. La diversité et la richesse des propositions ont été synthétisées par les scientifiques via une représentation nommée *rich picture* (Fig. 4). Cette image dépeint non seulement les nombreux objectifs singuliers du territoire mais également les liens existants entre eux. Certains éléments sont également spatialisés. Cette spatialisation comporte trois échelles symbolisées par des cercles imbriqués : exploitation agricole, territoire, France. Ces échelles comportent des flux entrants et sortants. La représentation comporte aussi certaines villes qui sont disposées en respectant l'orientation géographique. En séance, cette représentation schématique est parcourue zone par zone et accompagnée d'explications narratives.



← Figure 4
Représentation systémique sous forme de *rich picture* du futur et des interrelations entre les éléments du système agricole territorial.

Chemin de transition et gouvernance – Atelier 3

Le dernier atelier a consisté à concevoir collectivement le chemin de la transition de la situation actuelle (atelier 1) à l'organisation souhaitée (atelier 2) et à identifier les modalités de gouvernance nécessaires. Pour ce faire, nous avons développé un dispositif original dédié **(Fig. 5)**. Chaque objectif identifié dans l'atelier 2 était symbolisé par une flèche (soixante-cinq pour Midi-Quercy, quatre-vingt-trois pour Centre Ouest Aveyron). La couleur de la flèche correspondait au domaine dans lequel elle s'inscrivait (Production Agricole, Transformation-Distribution, Gestion des Ressources Naturelles). En son centre la carte contenait l'objectif et la tendance souhaitée (=, +,-). L'objectif était représenté par une icône afin de créer un second niveau de lecture qui permet une appropriation et une manipulation plus fluide. Cette icône était extraite de l'iconographie de la *rich picture*. Les extrémités de la flèche présentaient l'état initial connu (atelier 1) et l'état final désiré (atelier 2). Elles étaient positionnées chronologiquement par les participants. Chaque flèche était accompagnée de cinq types de cartes : « Action », « Risque », « Levier », « État intermédiaire » et « Pilotage » afin de jalonner le chemin de transition entre l'état initiale et l'état souhaité. L'atelier s'est clôturé par une séquence d'agencement chronologique des flèches-objectifs étudiées.



Objectif chapeau	semestre / Objectif	janv-16	juin-16
Développer la transformation locale et les circuits courts/circuits de proximité à l'échelle du territoire	Développer une plateforme de fruits et légumes		Étude de l'offre et demande locales + dynamique saisonnière PETR
	Lancer l'activité de transformation/ distribution de produits carnés		"
	Lancer l'activité de conserverie		Faire le bilan des conserveries (+ lieux). Dans le cadre de l'étude préalable de la plateforme PETR
Améliorer la fertilité structurelle et hydrique des sols	Augmenter la réserve microbiologique et la vie du sol Limiter l'érosion Augmenter la capacité de rétention en eau des sols		↗ couverture des sols par les intercultures coopératives (contrats) CA?

Figure 5 →
A - Carte du jeu pour travailler sur la transition.
B - Synchronisation des objectifs et des actions.

CE QUE NOUS AVONS APPRIS ET QUELQUES ÉLÉMENTS RÉFLEXIFS

Des transitions agroécologiques des territoires

Il existe une véritable volonté de changement dans les territoires avec lesquels nous avons travaillé. Le frein principal semble résider dans la coordination pour dessiner et conduire ce changement et non pas dans les idées transformatives systémiques. Les méthodes employées ont permis aux acteurs de s'impliquer dans les chemins de transition et de proposer les gouvernances idoines. La transition agroécologique étant profondément systémique, les outils médiateurs utilisés ont permis de décrire ce processus multi-acteurs, multi-domaines, multi-échelles. Cependant, il nous faut reconnaître que le nombre d'agriculteurs ayant effectivement participé aux ateliers était faible, alors qu'ils sont au cœur de ce changement. Différents atouts ont été mis en avant sur les territoires mobilisés : la multiplicité et la diversité des participants aux ateliers (acteurs et partenaires de terrains, élus et techniciens, scientifiques) ; de véritables ressources à partager, la diversité des exploitations, des environnements et des filières. Ces ressources sont autant d'atouts pour les objectifs du territoire en termes d'autonomie énergétique, protéique et alimentaire sans renfermement sur soi et volonté d'autarcie ; de valorisation d'une agriculture multi-performante des exploitations agricoles qui s'inscrivent dans une dynamique de développement durable et reposant sur la technique et la commercialisation comme facteurs de réussite des nouveaux systèmes ; d'une meilleure gestion de la biodiversité planifiée, associée et paysagère avec le maintien des mailles bocagères et des vieilles haies fruitières par la valorisation des fruits dans un réseau d'exploitations agricoles...

Sur un certain nombre d'objectifs, l'apprentissage (et donc la formation) sont apparus comme des leviers nécessaires. En effet actuellement, les agriculteurs sont assez démunis face aux changements nécessaires pour les transitions à mener. La demande de références techniques sur de nouvelles manières de produire est forte. Comment tester et implémenter des pratiques risquées ? Comment partager, discuter, débattre pour une coévolution des systèmes? Quels apports de la sphère du conseil et de la recherche sur ces pratiques innovantes et pas entièrement stabilisées?

Des approches participatives

La mobilisation de démarches participatives a été un véritable atout dans la création et l'animation du débat. Le processus s'est attaché à développer la crédibilité, la pertinence et la légitimité de la démarche. Les phases de divergence ont permis à la multiplicité d'acteurs de s'exprimer ; et les phases de convergence ont favorisé une horizontalité des échanges sans accaparement du débat par un individu ou une institution. Comme nous nous y étions engagés dès le début, le collectif de scientifiques a accompagné l'initiation d'un processus de transition plutôt que le changement, par une approche systémique, hybridant méthodes et connaissances dans une posture transdisciplinaire.

La qualité de la démarche participative a permis de répondre à de nombreux critères en termes de participation effective, d'originalité et de coopération. Cette qualité de la démarche repose sur la cohérence, longuement mûrie par les scientifiques, entre les objectifs fixés et les outils employés. La qualité de la délibération a été facilitée par : 1) la constitution d'un socle commun de connaissances qui a été alimenté par les informations dont les participants disposaient ; 2) le déroulement de débat structuré autour d'objets médiateurs ; 3) le développement d'un dialogue respectueux de la diversité des idées et propositions entre les participants.

Des outils pour synthétiser, transmettre, partager

La réussite de la démarche participative repose en partie sur le recours à différents objets intermédiaires. Pour le participant, les objets intermédiaires ont divers intérêts : 1) passer d'une attitude passive d'apprentissage, commun dans les formats classiques, à une attitude active de création ; 2) s'extraire des représentations classiques et ouvrir de nouvelles perspectives ce qui facilite l'exploration d'options innovantes ; 3) comprendre et explorer plus rapidement des systèmes complexes, ce qui libère la propension de concentration requise pour les activités de création ; 4) éviter les confrontations d'idée directes et favoriser la collaboration. Ces outils participatifs permettent également d'instaurer une certaine équité entre participants. En effet, chaque participant possède sa propre logique, son caractère et son mode d'expression privilégié. Les outils ont alors vocation à multiplier les modes de représentation (écrit, schéma, dessins, cartes...) et d'expression (écrit/oral, plénier/groupe/anonyme) pour stimuler l'ensemble des participants. Dans le cadre de TATA-BOX nous avons utilisé et développé de nombreux outils : cartographie participative, brainstorming et méta-plan, *rich picture*, jeux de cartes... Le temps requis à l'adaptation ou au développement d'outils médiateurs est conséquent et doit être anticipé, notamment quand il s'agit de reprendre les éléments du débat d'un atelier précédent pour les synthétiser, représenter, valider dans une étape ultérieure. À titre d'exemple, la création du jeu de cartes utilisé dans l'atelier 3 pour établir le chemin de la transition en mobilisant les objectifs définis dans l'atelier 2 a demandé des mois de travail à un large collectif de chercheurs avec une dizaine de réunion de test.

De la place des chercheurs

TATA-BOX est un projet de recherche mobilisant un collectif de quarante-deux chercheurs. Il était clairement défini que les enjeux scientifiques étaient méthodologiques et consistaient à tester des méthodes avec des acteurs en vue d'un accompagnement et non d'une prescription. Les chercheurs avaient un rôle d'apport de méthodes et non d'apports de savoirs, pour aborder la complexité.

La pluridisciplinarité des compétences permettait au dispositif de recherche d'approfondir des thématiques émergentes, positionnant plus le projet comme un projet dans lequel chaque chercheur apportait/partageait ses connaissances plutôt que d'emprisonner le savoir. Par ailleurs, le collectif de chercheurs a souhaité mobiliser des expertises et savoirs locaux, en cohérence avec une démarche de recherche post-normale. De par la transparence initiale du positionnement des chercheurs dans le dispositif et de la finalité du dispositif lui-même, le désengagement des scientifiques en fin de projet a été instruit explicitement et planifié avec les partenaires de terrain. ¶

Bibliographie

DURU M., FARES M., THEROND O. (2014, pp. 84-95). «*Un cadre conceptuel pour penser maintenant (et organiser demain) la transition agroécologique de l'agriculture dans les territoires*», *in* Cahiers Agricultures, 23 (2). DOI : 10.1684/agr.2014.0691.

DURU M., THEROND O., FARES M. (2015, pp. 1237-1257). «*Designing agroecological transitions: A review*», *in* Agronomy for Sustainable Development, 35 (4). DOI : 10.1007/s13593-015-0318-x. **FUNTOWICZ S. and RAVETZ J.,** (1993, pp. 735-755). «*Science for the post-normal age*», *in* Futures, 31(7).

Contact pour toute correspondance

jacques-eric.bergez@inra.fr

Grain de sable, imaginaire et transition agroécologique

6 escales pour une immersion

Erwan Bariou & Didier Loiget

Les jeunes de Terminale Bac professionnel « Conduite et gestion d'une exploitation agricole » ont un sujet en commun : l'agriculture. Mais comment travailler avec eux/elles la question du changement de regard ? Comment questionner les évidences ? Comment enrichir son point de vue sur l'agriculture ? La proposition artistique Macadam Vacher (VO Compagnie), porte cette ambition du pas de côté auprès des jeunes (et des adultes) du lycée agricole de Caulnes.

8H30, SÉANCE D'AGRONOMIE. NOUS SOMMES EN SEPTEMBRE, LA CLASSE DE TERMINALE CGEA SE DIRIGE VERS UNE PRAIRIE.

La situation pédagogique est la suivante : réaliser un diagnostic prairie pour envisager des moyens de valorisation de l'herbe dans la conduite alimentaire du troupeau de l'exploitation du lycée. J'accompagne ma collègue professeur d'agronomie.

Un animateur du CEDAPA [1] donne à voir, à appréhender la prairie située en zone humide. À quelques mètres de là, la Rance. La consigne est la suivante : observer le milieu... avec quel regard me dis-je ? Celui du technicien ? De l'agronome ? De l'écologue, celui du poète ? De quel regard avons-nous le plus besoin ici ? Observer, cela veut dire quoi ? Regarder, sentir, ressentir ?

Un élève intervient d'un ton faussement décalé et provocateur : « un coup de charrue, on resème et on met les bêtes... y a pas le choix».

Nous y sommes. Je mesure le sens de l'action culturelle et artistique qui va guider notre année scolaire avec cette classe. L'agroécologie me dis-je, cela ne peut pas être qu'une injonction technique, scientifique. La façon même de raisonner une prairie, d'y rentrer, préfigure un logiciel de pensée, une façon de se penser dans ce milieu. Or, ce que nous demandons précisément dans cette situation pédagogique c'est de raisonner la prairie avec un « logiciel de pensée » non conventionnel.

C'est là tout l'enjeu et la difficulté d'accompagner la transition agroécologique chez les apprenants. Comment, en complément des séances d'enseignement technique, leur permettre alors de percevoir que d'autres regards, d'autres perspectives existent ; qu'envisager une autre posture sur la nature est possible pour penser autrement. Pas d'injonction mais une perturbation pour ouvrir d'autres portes.

Depuis le mois d'avril précédent, nous collaborons avec le Centre National des Arts de la Rue « Le Fourneau » à Brest autour d'un projet artistique et d'écriture d'une action culturelle intitulée : Macadam Vacher : Escales, imaginaires et grain de sable... Une odyssée des transitions. Nous recevons le soutien financier de la DREAL et de la DRAC qui nous permettent de recevoir le projet de la VO compagnie. L'année scolaire 2017 / 2018 sera expérimentale.

← **Robert Duval et sa vache** © V.O Compagnie

1. CEDAPA Centre d'étude pour un développement agricole plus autonome. Association d'agriculteurs des Côtes d'Armor. www.cedapa.com

L'équipe de direction est étroitement associée à l'écriture du projet. Il s'agit de provoquer de la perturbation dans le quotidien des apprenants et des agents de l'EPL pour susciter la curiosité, l'imaginaire, l'impromptu, le pas de côté. Questionner les habitudes, les évidences de chacun-es avant d'appréhender d'autres logiciels de pensées.

• MACADAM VACHER UN GRAIN DE SABLE POÉTIQUE PAR LE THÉÂTRE D'IMMERSION

La proposition artistique de Macadam Vacher relève du théâtre en immersion. Elle n'existe qu'avec la complicité, fortuite mais ô combien réelle, des passants-public ; c'est une forme inattendue de participation. Par la curiosité soulevée, par leur questionnement, les passants deviennent peu à peu des acteurs de l'histoire. Ils vont la suivre d'abord, puis la conter eux-mêmes et lui donner son ampleur. Jusqu'au dernier jour et jusqu'au « rendez-vous », chacun aura sa propre perception de l'histoire, histoire à la fois intime et offerte au plus grand nombre.

M. Robert est un personnage qui a choisi de se marginaliser, de sortir du diktat de la rentabilité. Le choix de la lenteur, par exemple. Ce sont des problématiques d'aujourd'hui, que chacun se pose plus ou moins consciemment. Le passage de M. Robert et de sa vache ID est un grain de sable dans le quotidien des passants-public. Il va créer de l'étonnement et stimuler l'échange. C'est une perturbation douce. Pour son créateur Didier Loiget, c'est d'abord une envie, celle d'apporter un regard nouveau, poétique et bienveillant sur un microcosme, quartier ou bourgade… lycée. Un laps de temps suspendu.

• MACADAM VACHER : COMMENT ÇA MARCHE ?

Ce spectacle est imaginé comme un « road movie ». L'immersion dans l'espace public, dans un quartier ou un bourg pendant 3 à 4 jours d'un duo improbable, une vache nommée ID et son vacher, un certain M. Robert. Ce temps représente, pour le duo Robert et sa vache ID, un temps de pause dans leur périple. Au départ, l'histoire n'apparaît que par certaines traces visuelles, la rumeur commence à se propager. Création *in situ*, Macadam Vacher est une histoire itinérante qui se raconte différemment en fonction des lieux où elle se joue. Elle se déroule en 3 actes et un rendez-vous final.

1er acte / L'arrivée, ou le temps de la rumeur

Jour J – 1. Soir, entre chien et loup. Les boutiques ont tiré leurs rideaux, les habitants s'apprêtent à dîner. Traversée furtive du duo destinée à lancer la rumeur : sac à dos, bruit des bidons et des cloches… Le lieu ressemble à un village, « un bon endroit pour faire une pause ».

Cette déambulation est proposée près des lieux d'action. C'est la première approche, la première accroche. Des traces la nuit… « Il est passé par ici, ils repasseront par là. ». L'installation nocturne laissera des traces visibles le matin. Elles apparaîtront progressivement au public durant trois jours, suscitant questionnements et clins d'œil, ici des flaques de lait, là des traces de sabots, plus loin des bouses en chocolat, ou quelques bottes de paille, etc.

2e acte / La rencontre, ou le temps des humains

Jour J et jour + 1 : l'intégration et l'implantation. Pendant ces deux jours, M. Robert est seul, sans sa vache ; c'est lui le phénomène. À présent, il se sent partout chez lui. En quel que lieu où il arrive, il s'installe comme s'il en faisait partie. Il s'introduit en douceur dans la vie quotidienne des habitants.

M. Robert. C'est un personnage ouvert aux autres. Il échange facilement, avec bienveillance, et commence à narrer par bribes son histoire, utilise le « on » plutôt que le « je »… Il apparaît costume à la main. ID est en toile de fond. Son goût de l'hospitalité l'amène à inviter des gens du cru chez eux, dans leur quartier ou leur village. Ainsi, grâce à M. Robert, ils visitent et redécouvrent leur propre lieu de vie. Et puis il y a son quotidien ordinaire extra. Se nourrir, se raser… Il se change lors d'une rencontre chez l'un, lave sa paire de gants ou répare une chaussette chez l'autre… Mais avant tout M. Robert prépare la venue d'ID. Il marque les lieux de pause possibles pour elle, cherche les meilleures terres à brouter. Il recherche les sources, les vestiges des sources et contacte les arbres. « Tout est un tout », dit-il. Durant cet acte, M. Robert tisse des liens avec les habitants et leur donne rendez-vous pour le lendemain en fin d'après-midi.

3e acte / Les retrouvailles, ou le temps de la vache

J + 3 : c'est le temps de la sacralisation de la vache. L'objectif est d'amener le public à porter son regard de consommateur vers un imaginaire plus riche, plus « cosmique ».

« C'est une vache à lait ou une vache à viande? »

« Ni l'une ni l'autre, c'est une déesse. Elle est bien plus près de Hathor que de la salle de traite ou de l'abattoir. »

Cependant l'heure de la traite approche : le rendez-vous qui a été donné aux habitants, en fin d'après-midi. La traite, ce moment fort qui appartient à la mémoire collective intemporelle, balance entre le pot de départ préparé par M. Robert et une conférence « improvisée ». Il s'achèvera par le départ du duo vers d'autres contrées. Il débute par une « transhumance inversée ». Le public, bidons et cloches en main, portant la paille et le matériel de traite, est invité à accompagner ID…

Balade bucolique, au parfum d'enfance, parade amusante qui emmène tout le monde vers une destination inconnue. L'arrivée, sous l'arbre à raconter.

La tentative de traite qui va s'y dérouler – et la perte de ce geste immémorial – est le point de départ d'une situation qui va rapidement devenir absurde : traite intensive, avec ses gestes mécaniques, poudre pour nourrissons, pâte molle Vache qui rit, jusqu'à devenir un jus d'argile qui déborde des bidons et finit sur la peau d'ID, pareil à des peintures rupestres. La transhumance s'est inversée, du produit qu'est devenu l'animal domestique, au mythe originel et à sa vénération magique ou mystique.

• ESCALES ARTISTIQUES : GRAINS DE SABLE ET POÉTIQUE DE L'IMAGINAIRE

À partir du projet artistique nous avons imaginé un scénario pédagogique construit en six escales. Une idée forte guide notre démarche ; la classe de terminale sera initiée au théâtre d'immersion. Elle partagera l'envers de la proposition artistique, pour mieux saisir son propos, son regard.

In fine, il s'agit d'inviter les élèves à percevoir un logiciel différent du leur, à y être initié, à y participer.

La résidence de création, la présence durable d'un artiste dans l'établissement peut accompagner des changements de regards, amener la communauté éducative à questionner une vérité, une organisation. L'artiste invité va porter un regard neuf sur l'environnement de l'établissement et y instiller de la poésie.

6 escales de novembre 2017 à mai 2018

1. Novembre 2017 : le premier rendez-vous, la surprise.

16 novembre, 8h30, Mr Robert s'invite au lycée. Cette première rencontre est le temps de la surprise, de la rumeur. Qui est cette personne, que fait-elle à Caulnes, pourquoi s'est-elle invitée ? Le personnage rencontre des élèves, des agents étonnés, amusés. La veille, le directeur adresse ce message aux agents. « J'ai eu la visite surprenante d'un ancien élève du lycée (1978) qui m'a demandé autorisation de venir revoir le lycée. J'ai eu l'impression, et après ce qu'il m'a dit, qu'il venait de quitter son travail pour faire un point sur sa vie. Il vient de Genève, il a fait toute cette route. Je lui ai donné mon autorisation. J'avais oublié mon absence aujourd'hui. Faites-lui bon accueil, il est plutôt sympathique. Je lui ai proposé de manger là. »

2. Le temps de l'initiation : création d'un « second rang », constitution de la classe complice

17 novembre. C'est la rencontre avec la classe de terminale. Les élèves vont être mis dans le secret à travers la rencontre avec Didier Loiget. C'est le temps de la surprise, du partage d'expérience, de la rencontre avec l'artiste. Ce matin, la classe s'attend à rencontrer un artiste dans le cadre d'un atelier d'expression théâtrale. Vous avez vu un homme hier ? Oui! Il était étrange et sympathique, c'était qui ? La perruque tombe, le grain de sable est posé, les échanges peuvent commencer.

Récit de vie, démarche artistique, lien aux arts de la rue, pourquoi un théâtre de l'invisible, intervention sur ce que sont les arts de la rue. Les élèves cherchent à comprendre la finalité de la démarche : pourquoi perturber le quotidien ; en agriculture ? Un élève intervient : « C'est vrai qu'en agricole on a le nez dans le guidon, on ne se pose plus de questions, ça peut nous faire du bien. »

3. Résidence d'immersion : une expérience partagée autour d'une pratique commune

Mars 2018, durant 3 journées banalisées, Didier Loiget revient au lycée à la rencontre des élèves de la classe complice. Il s'agit cette fois-ci de développer une pratique commune partagée. Les élèves vivent ces 3 jours au rythme de l'artiste : échauffements, balades, temps d'écriture, mise en voix et pratique théâtrale, mises en situation, temps d'expérimentations autour du théâtre de l'invisible dans l'enceinte du lycée. Les élèves vont alors commencer à élaborer un scénario pour pratiquer un théâtre de l'invisible dans l'espace public de Caulnes.

La classe est perturbée mais accepte le travail : se déplacer – se concentrer – observer – relâcher. Travail sur le corps : intention – rythme – intensité – énergie. Travail sur l'autre : accepter – sans juger. L'artiste insiste : « Être centré sur sa proposition avec la personne qui est juste devant soi ; c'est la seule façon d'être juste. » - « Oubliez le regard des autres et l'image de ce qu'il faut faire ou pas. Faites confiance au mouvement spontané et créatif ; laissez-vous portez par l'instant. »

Dernier jour, Alice Lang, médiatrice culturelle du Fourneau vient recevoir les témoignages de la classe. Les esprits sont vidés, concentrés. « C'est intense et perturbant, il était temps que ça se termine ». « On a appris à mieux nous connaître, mieux prendre en compte les autres, mieux voir ce qui nous entoure ». Un débat sur le rapport au temps dans le travail agricole s'installe. « C'est sûr il ne voit pas le monde comme nous… mais c'est bien finalement de partager une autre vie ».

Ce temps est aussi celui de la présentation de l'évaluation certificative. Chacun-e devra être capable : de caractériser le théâtre de rue, d'immersion et le travail de l'artiste Didier Loiget ; de faire le point sur les compétences développées (imaginaire – observation – écriture) ; de répondre à la question : « En quoi la venue de Macadam Vacher nous interroge -t-elle sur l'évolution du monde agricole et rural ? »

4. Représentation : Macadam Vacher au lycée agricole

Du 16 au 19 avril 2018 Robert Duval revient plusieurs jours dans les environs et s'arrête au lycée : récit écrit se clôturant par l'heure de la traite, rendez-vous donné à tous les lycéens, aux agents, aux habitants. La classe complice joue son rôle de second rang . Diffusion de la rumeur dans le lycée, dans le respect du secret, service d'une soupe à la fin de « la traite » en condition de jeu théâtral.

Au moment où s'écrivent ces mots nous n'avons pas encore vécu l'heure de la traite. Nous sommes dans le doute, l'excitation. Je crois néanmoins que cette expérience place l'action culturelle et l'expérience artistique au cœur du rôle de la création : perturber, questionner par son propos mais aussi par son langage : poésie, imaginaire, vibrations. La forme que propose l'artiste est un levier pour provoquer d'autres regards, d'autres vérités. La forme proposée par l'action culturelle est là pour accompagner, mettre en dialogue, placer en perspective.

5. Le temps de l'expérimentation publique :
les élèves jouent avec leurs propres codes et leur propre environnement.

Les 14 et 15 mai 2018, Didier Loiget revient à Caulnes pour travailler avec les élèves à la préparation d'une expérimentation publique. Deux jours pour se remettre dans le corps et en voix, pour repréciser le scénario et réaliser une proposition théâtrale dans l'espace public à Dinan.

6. Le temps du retour. Du grain au germe

Jeudi 17 mai 2018, c'est l'escale finale au lycée avec les apprenants et les personnels sur la question du changement de regard sur nos modèles et leurs transitions. Que retient-on de ce projet? En quoi ce travail d'immersion théâtrale nous questionne sur nos pratiques, nos habitudes, nos possibles évolutions ? La séance est co-organisée avec la présence de la structure culturelle Le Fourneau qui invite des « regards extérieurs » afin d'expliciter la fonction artistique dans la ré-invention des espaces publics avec les citoyens. Le temps du retour est aussi le temps de l'évaluation des compétences acquises des apprenants. De leur capacité notamment à prendre de la distance, à modifier leur focale...dans une prairie par exemple. ¶

O.O.O.
Objets Orientés Ontologie

Entretien avec Fabien Zocco par Aurélie Javelle

L'Assaut de la menuiserie, lieu d'art contemporain à Saint-Étienne, a proposé au printemps dernier une exposition nommé « O.O.O. (Objets Orientés Ontologie) ». Initiée par deux enseignants de l'École Supérieure d'Art et Design de Saint-Étienne, elle fait écho à des enjeux sociétaux d'une « cohabitation, une écologie élargie intégrant les objets inanimés ». L'artiste, Fabien Zocco, a accepté de répondre à quelques questions.

Aurélie Javelle (AJ) **Votre travail questionne le réseau digital, la culture numérique, nos rapports aux nouvelles technologies. L'exposition «suggère un jeu de redistribution visant précisément à brouiller les catégorisations qui voudraient cantonner sujet pensant d'une part et objet inerte d'autre part derrière des parois par trop étanches». Pouvez-vous nous décrire à la fois l'exposition et ce que vous recherchez par celle-ci? En quoi fait-elle écho à des questionnements sociétaux?**

Fabien Zocco (FZ) L'exposition présente un ensemble de quatre œuvres. Deux furent réalisées en 2017 : Black box (quatre cubes noirs robotisés évoluant au sol) et Eardrum buzz (une oreille «parlante»). Deux autres sont des propositions conçues spécifiquement pour l'occasion : Ping pong stories (des voix de synthèse rejouant des dialogues de film), et Zeitgeist (un flux vidéoprojeté de mots dont l'agencement est composé algorithmiquement à partir des textes des vingt chansons les plus téléchargées le jour même sur itunes). L'idée était de réunir ces travaux comme autant de tentatives visant à produire des sortes de processus de subjectivations. Ceux-ci s'incarnent à travers différents «objets», dans l'acception la plus large de ce terme (la réalité objectale des œuvres présentées allant de l'artefact concret pour Black box, jusqu'au flux dématérialisé pour Zeitgeist). Chacune de ces propositions s'empare de phénomènes technologiques, pointus ou plus triviaux, qui à mon sens traduisent aujourd'hui notre conception de la notion de relation (des objets connectés ou à comportements, jusqu'à la manière dont se consomme la musique via le divertissement de masse).

Quant à l'articulation que l'ensemble propose, je ne pourrai mieux l'exprimer que ne l'a fait le critique Frédéric Montfort, dans le texte qu'il a produit pour l'exposition [1], et peut-être plus particulièrement : «ces machines indiquent toutes un problème, comme un problème de communication, ou de communicabilité. Car manifestement, en dépit de l'efficace de ses connecteurs, l'artefact peine, voire échoue tout à fait à faire lien. [...] La question que pose ces machines est donc la suivante : comment savons-nous que nous sommes en contact avec l'Autre? »

← Fabien Zocco, exposition "Objets Orientés Ontologie". L'Assaut de la Menuiserie (Saint-Étienne). Black box (production Art factory Orange) & Ping pong stories (production L'Assaut de la menuiserie). Photo : Cyrille Cauvet.

1. http://www.lassautdelamenuiserie.com/2018/fabien-zocco/

AJ **Pouvez-vous nous dire pourquoi vous souhaitez explorer la porosité des frontières entre pensant et inerte, entre l'humain et l'artificiel? Votre travail vous a-t-il toujours amené à explorer ces frontières?**

FZ J'ai toujours été fasciné par l'artificiel, le synthétique, l'électronique, l'anti-naturel, que ce soit dans le domaine sonore d'abord, puis dans le champ des arts plastiques, quand j'ai effectué mon parcours aux beaux-arts puis au Fresnoy. Assez vite, en m'intéressant aux travaux phares de l'anthropologie des techniques tels que ceux d'André Leroi-Gourhan ou de Gilbert Simondon, l'idée que le vivant et l'artificiel ne constituent pas des domaines hétérogènes, mais sont au contraire des notions complémentaires et constitutives l'une de l'autre, est devenue une évidence. Et cette idée me semble riche en potentiels artistiques de tous ordres. Ce qui m'intéresse là-dedans, c'est que la notion même d'humain n'est pas quelque chose de donné, mais qu'au contraire il s'agit d'une définition qui se défait et se reconstruit en permanence, en interaction et sous l'effet de toutes ces extensions (culturelles, technologiques...) que nous nous évertuons à produire. C'est en gros ce que résume le concept de prothèticité, développé par Bernard Stiegler, et selon lequel humanité et technicité sont bien deux termes consubstantiels.

Partant de ces considérations, chacun de mes travaux - aussi différents soient-ils - s'attache à créer des formes de fictions, ou de récits, détournant directement des phénomènes (robotique, intelligence artificielle, circulation instantanée de l'information...) qui mettent aujourd'hui en tension ces relations vivant/artificiel.

Ceci donne de fait à mes réalisations une certaine esthétique, assez froide, minimaliste, où le machinique et le technologique «colorent» nécessairement les objets que je propose et la façon dont je les mets en scène. On peut considérer que ces «objets» composent des sortes d'environnements pouvant relever d'une science-fiction techniciste réalisée, d'une dystopie déjà ancrée dans une réalité présente.

AJ **La dénomination de votre exposition fait explicitement référence à l'école de pensée «Ontologie orientée objet» qui, elle-même, critique l'anthropocentrisme et questionne la définition de l'ensemble d'étant regroupé usuellement derrière l'appellation d'objet. Quels liens avez-vous avec la communauté de philosophes O.O.O. et comment vous positionnez-vous par rapport à eux?**

FZ Mon intérêt pour ce courant de pensée s'inscrit bien sûr dans la droite ligne ce que je viens d'énoncer. D'où l'idée de jouer avec cette appellation pour le titre de l'exposition. «L'Ontologie orientée objet» recoupe à vrai dire plusieurs courants, assez divers au demeurant, mais effectivement chacun soucieux de réévaluer le primat de l'humain sur le monde (ainsi que tout ce qui le compose) auquel il appartient.

Le lien avec ces philosophes procède donc avant tout d'une curiosité intellectuelle de ma part à leur égard. Deux idées relatives à «l'Ontologie orientée objet» m'intéressent tout particulièrement : d'une part le fait que les objets ont une réalité, un «être» autonome sans nécessairement avoir besoin de la perception humaine pour accéder à cette existence, et d'autre part que des objets au sens large, des phénomènes extra-humains, relèvent d'échelles (spatiales, temporelles) qui excèdent largement nos capacités d'entendement. C'est ce que Timothy Morton appelle les *Hyperobjets* (internet, la biosphère, le capitalisme financier... en sont des exemples parmi d'autres). Ces hyperobjets échappent ainsi à l'idée selon laquelle l'objet est avant tout ce que l'on peut manipuler, ce qui est à portée de main (étymologiquement, l'objet est ce qui est là, *jet*-é devant (*ob*-) nous).

Autonomie et difficulté à appréhender, ces deux caractéristiques me semblent pouvoir s'appliquer à mes travaux. En effet ceux-ci sont à l'origine de, ou nourris par des processus dont le développement dans le temps n'est pas prédéfini, mais soumis à une certaine variabilité, à une certaine indétermination. C'est une des raisons pour lesquelles je travaille avec la programmation informatique, qui me permet de mettre en œuvre - techniquement et conceptuellement - ces objets-processus.

AJ **Pourquoi avoir redisposé l'agencement des termes du label O.O.O. de cette communauté de pensée? Qu'apporte de plus cette reconfiguration?**

FZ Il s'agissait avant tout d'une forme de jeu, quelque part résumé par l'intérêt que je porte à ce courant de pensée que je viens de résumer. Par ailleurs, l'origine de l'appellation «Ontologie orientée objet» est elle-même un emprunt au lexique informatique : on qualifie de «programmation orientée objet» les modalités propres à certains langages permettant d'organiser le code et de définir des structures dans ce même code précisément qualifiées d'«objets».

Compte tenu de la nature programmée des différentes pièces présentées, cette allusion me plaisait également. Quelque part le réagencement des termes ayant abouti au titre de l'exposition procède déjà - a minima - d'un jeu de permutation, qui est souvent de mise au sein de mes projets.

Beaucoup d'entre eux fonctionnent sur ce principe de glissement fonctionnel ou d'inversion (l'oreille devenant source d'émission d'une voix...).

AJ **On constate que la redéfinition des catégorisations d'humains, d'objets, de non-humains... posent de réels problèmes de sémantique. Comment votre travail peut-il aider à dépasser ces limites?**

FZ Je ne sais pas si mon travail a pour vocation d' « aider à dépasser (les) limites » entre ces différentes catégories. En tant qu'artiste, ma démarche consiste avant tout à constater des états de faits constitutifs d'une réalité.

Pour moi l'art ne peut que partir d'une expérience du réel, d'un questionnement sur ce qui constitue l'essence du monde contemporain. À partir de ces constatations et des réflexions qu'elles induisent, je m'efforce de bâtir des scénarios incarnés par les objets que je vais mettre en scène. Il s'agit donc avant tout d'élaborer des situations qui par leur étrangeté, leur singularité, vont produire une certaine forme de poésie. La poésie naît précisément, il me semble, là où a priori on ne l'attend pas. D'où cette velléité de mobiliser des formes, des idées, des outils qui ne sont pas forcément directement identifiés par la plupart des gens comme appartenant au domaine de l'art...

Les questions déjà évoquées, touchant à l'humain, à l'artificiel, à la technologie, sont totalement, il me semble, d'actualité. Bien entendu, mon travail se nourrit fortement de toute la réflexion théorique et critique que soulèvent ces thématiques, et repose donc tout autant sur une forme de questionnement intellectuel, philosophique, dont les pièces sont un reflet direct. Peut-être peuvent-elles alors contribuer à mettre en lumière ces problématiques pour le spectateur. Ce bouleversement terminologique, que vous évoquez, témoigne indubitablement du brouillage entre les catégories d'humain, de non humain, d'objet... Beaucoup de mes projets se focalisent sur le fait qu'aujourd'hui les objets investissent des capacités jusqu'ici propres à l'humain (le langage, la pensée, le mouvement), et que l'image en miroir

que ces objets nous renvoient, même si souvent mal dégrossie, gauche et proprement artificielle, nous force tout de même à reconsidérer nos propres fonctionnements. Et comment ces fonctionnements évoluent, mutent en permanence sous l'effet de la proximité désormais de mise avec l'objet technologique.

AJ **Champs Culturels est une revue destinée à l'enseignement agricole. En quoi pensez-vous que de telles réflexions d'une manière générale, mais aussi par le questionnement que vous proposez sur le numérique, peuvent concerner à la fois les élèves et les enseignants? (Développer éventuellement des (envies de) collaborations avec des établissements si tel est le cas).**

FZ Ces questions concernent je pense tout le monde. Le monde agricole me semble constituer un territoire justement à l'intersection de ces deux catégories usuelles que sont nature et culture. Il est donc un témoin privilégié de tous ces bouleversements (catégoriels, sémantiques) déjà évoqués.

La proximité de l'agriculture avec un domaine tel que l'écologie, par exemple, souligne il me semble l'impératif qu'il y a pour elle de s'emparer de ces questions, qui participent nécessairement à sa redéfinition et à une réflexion sur les objets de son action. Peut-être qu'à ce titre l'art peut devenir un vecteur de réflexion riche en potentiel. Ayant effectué les beaux-arts à Poitiers, j'ai plusieurs fois visité Rurart, un lieu proche de cette ville et assez singulier, qui se trouve être un centre d'art accueilli au sein d'un lycée agricole, et qui présente par ailleurs souvent des artistes travaillant avec la technologie. Pour ma part, Black box, une des pièces présentées dans l'exposition *Objets Orientés Ontologie* a quant à elle été produite dans le cadre de la Art factory, une résidence au cœur d'une grande entreprise (Orange) qui a soutenu le projet. J'ai ainsi pu considérer tout l'intérêt de développer un travail dans un environnement et en interaction avec des interlocuteurs a priori éloignés du monde de l'art. La richesse de cette expérience m'incite donc à penser que toutes les initiatives visant à décloisonner des univers considérés comme hétérogènes sont les bienvenues ! ¶

Les contributeurs de Champs Culturels #29

STUDIO BYSSHE
studiobysshe.com

Illustrer le sujet de l'agroécologie, c'est avant tout mettre en lumière les thèmes de la transition et de la transmission. L'agroécologie est une manière d'envisager l'homme et la nature non plus dans un rapport de force et de confrontation mais plutôt dans un contexte basé sur l'échange et la complémentarité. Cette (r)évolution passera par plusieurs étapes. D'abord l'observation, en ayant un nouveau regard sur la nature et sur nos propres fonctionnements. Puis la réflexion, en utilisant notre matière grise au profit de la matière organique, pour enfin, agir en conséquence en travaillant avec de nouvelles méthodes, de nouvelles pratiques.... À partir de ce constat global, j'ai décidé de représenter ces trois étapes dans un style épuré et minimaliste où le croisement, l'interaction, la rencontre des lignes, des tracés des sillons illustrent le partage et la bonne entente entre l'homme et l'environnement. Bonne entente qui aboutit in fine au jardinier-arbre de la couverture qui nous rappelle que la main de l'homme ne remplacera jamais celle de Dame nature.

Élise AUDOUIN
Ingénieure de recherche, AGIR,
Université de Toulouse, INRA, Castanet-Tolosan

Erwan BARIOU
Professeur d'éducation socioculturelle au lycée agricole de Caulnes, Bretagne

Éric BELLOUIN
Agriculteur, vice-président de la communauté d'agglomération Tulle'Agglo et porteur d'un projet alimentaire territorial

Jacques-Éric BERGEZ
Directeur de recherche, AGIR,
Université de Toulouse, INRA, Castanet-Tolosan

Sophie CARTON
Agronome (Grignon, AgroParisTech)

Didier CHRISTOPHE
Formateur en Éducation Socio-Culturelle, ENSFEA, docteur en arts. Il est notamment l'auteur de Les agriculteurs à l'aube du XXIe siècle en Limousin et Berry, Approche sociologique et entretiens (L'Harmattan, 2017).

Anne DE MALLERAY
Directrice de la revue Billebaude

Pauline FRILEUX
Éthnologue, agrégée de sciences naturelles, maître de conférences au Larep (Laboratoire de recherches en projet de paysage), enseignante à l'École nationale supérieure de paysage de Versailles.

Thomas GIBERT
Cogérant du GAEC de La Tournerie,
ingénieur diplômé de l'ISA Lille

Chloé GUERBER-CAHUZAC
Responsable des stages et des formations adultes à la Cinémathèque française

Pierre HIVERNAT
Co-fondateur d'Alimentation générale
et directeur de la publication

Aurélie JAVELLE
Éthnologue, ingénieure de recherche en anthropologie de l'environnement, Montpellier Sup Agro – Institut d'éducation à l'agro-environnement de Florac

Marie LAFLOTTE
Directrice de l'exploitation du lycée agricole
de Château-Salins, Lorraine

Raphaël LARRÈRE
Ingénieur agronome et sociologue. Il a été directeur de recherche à l'Inra. Il est notamment l'auteur (avec Catherine Larrère) de Bulles technologiques (Wildproject, 2017), de Penser et agir avec la nature, une enquête philosophique (La Découverte, 2015) et Du bon usage de la nature : Pour une philosophie de l'environnement (Fammarion, 2009).

Brigitte LE HOUÉROU
Chargée de mission agriculture/biodiversité
à Agrocampus Ouest, site de Beg-Meil

Didier LOIGET
Comédien, VO Compagnie, Rezé, Pays de la Loire

Laurence MARTIN
Chargée des politiques de développement culturel en milieu rural, Ministère de la Culture

Caroline RAFFIN
Directrice du Fourneau, centre national des arts de la rue et de l'espace public

Marie ROMANENS
Médecin psychiatre et psychanalyste, a co-écrit avec Patrick Guérin : Pour une écologie intérieure, Renouer avec le sauvage, réédition 2017, Éditions du Souffle d'Or. Co-responsable du site www.eco-psychologie.com

Jean SIMONNEAUX
Professeur de didactique EFTS (Éducation Formation Travail Savoirs), ENSFEA, Université de Toulouse

Jean-Pierre THAUVIN
Naturaliste et ornithologue

Olivier THEROND
Ingénieur de recherche, LAE, INRA, Université de Lorraine, Colmar

Jean-Luc TOULLEC
Animateur du réseau national biodiversité de l'enseignement agricole

Harold VASSELIN
Réalisateur du film documentaire Dans les blé, issu d'une relation suivie pendant plusieurs années avec des agriculteurs du mouvement des « Semences Paysannes », des agronomes (en particulier impliqués dans la recherche participative), des généticiens et scientifiques spécialistes du blé.

Mickaël WEBER
Président de la fédération des Parcs Naturels Régionaux (PNR)

Fabien ZOCCO
Artiste, diplômé du Fresnoy – studio national des arts contemporains de Tourcoing

Tous les contacts

COMITÉ EDITORIAL

BARIOU ERWAN Professeur d'Éducation Socioculturelle, Lycée agricole de Caulnes **CHRISTOPHE DIDIER** Formateur en Éducation Socioculturelle, ENSFEA - Toulouse **DEVILLIERS LAURENT** Inspecteur en Éducation Socioculturelle – DGER - Ministère de l'agriculture et de l'alimentation **JAVELLE AURÉLIE** Ingénieure de recherche en anthropologie de l'environnement, Montpellier SupAgro **CLAIRE LATIL** Animatrice nationale du réseau Animation & Développement Culturel **MARTIN LAURENCE** Chargée de mission « politique de développement culturel en milieu rural », Ministère de la Culture **TOULLEC JEAN-LUC** Animateur national du réseau Biodiversité – DGER- Ministère de l'agriculture et de l'alimentation

COORDINATION

CLAIRE LATIL Animatrice nationale du réseau Animation & Développement Culturel. Ministère de l'agriculture et de l'alimentation - DGER – Sous-direction des Politiques de Formation et d'Éducation – Bureau de la vie scolaire, étudiante et de l'insertion. Résidence administrative : EPL du Tarn - Lycée agricole d'Albi – 05 63 49 43 75 – claire.latil@educagri.fr

CONTACT MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE ET DE L'ALIMENTATION

FRANCK FEUILLATRE Chef du Bureau de la vie scolaire, étudiante et de l'insertion. Ministère de l'agriculture et de l'alimentation - DGER- S/D des Politiques de Formation et d'Éducation – 1 ter, avenue de Lowendal – 75700 PARIS 07 SP franck.feuillatre@agriculture.gouv.fr

CONTACT MINISTÈRE DE LA CULTURE

LAURENCE MARTIN Chargée de mission « politique de développement culturel en milieu rural ». Secrétariat général- Service de la coordination des politiques culturelles et de l'innovation – département de l'éducation et du développement artistique et culturel - 182, rue Saint-Honoré- 75001 PARIS – laurence.martin@culture.gouv.fr

CORRESPONDANT-E-S EN RÉGIONS

AUVERGNE-RHÔNE-ALPES
Catherine Héritier (DRAAF-SRFD)
catherine.heritier@educagri.fr
Catherine Porte catherine.porte@educagri.fr

BOURGOGNE-FRANCHE-COMTÉ
Josiane Duvernoy (DRAAF-SRFD)
josiane.duvernoy@educagri.fr
Catherine Gitton catherine.gitton@educagri.fr
Guillaume Thibault guillaume.thibault@educagri.fr

BRETAGNE
Françoise Du Teilleul (DRAAF-SRFD)
francoise.du-teilleul@educagri.fr

CENTRE-VAL DE LOIRE
Claire Coulanges (DRAAF-SRFD)
claire.coulanges@educagri.fr

CORSE
Cécile Claus cecile.claus@educagri.fr

GRAND EST
Christophe Pinel (DRAAF-SRFD)
christophe.pinel@educagri.fr
Sophie Cabanac sophie.cabanac@educagri.fr
Franck Dupont franck.dupont@educagri.fr
Sabine Ducastel sabine.ducastel@educagri.fr
Lionel Faivre lionel.faivre@educagri.fr
Laurent Ledoux laurent.ledoux@educagri.fr

HAUTS DE FRANCE
Myriam Demailly (DRAAF-SRFD)
myriam.demailly@educagri.fr
Delphine Prignot delphine.prignot@educagri.fr

ÎLE DE FRANCE
Paquita Gasquez (DRAAF-SRFD) francoise.gasquez@educagri.fr

NORMANDIE
Delphine Gibet (DRAAF-SRFD) delphine.gibet@educagri.fr
Isabelle Huray-Ferré isabelle.huray-ferre@educagri.fr
Évelyne Maignan evelyne.maignan@educagri.fr
Anaïs Rapeaud anais.rapeaud@educagri.fr

NOUVELLE-AQUITAINE
Auriane Faure (DRAAF-SRFD) auriane.faure@educagri.fr
Nadia Jouini nadia.jouini@educagri.fr

OCCITANIE
James Chaigneaud (DRAAF-SRFD)
james.chaigneaud@educagri.fr

PAYS DE LA LOIRE
Léna Leducq (DRAAF-SRFD) lena.leducq@educagri.fr
Françoise Marot (DRAAF-SRFD)
francoise.marot@educagri.fr
Thierry Cussonneau thierry.cussonneau@educagri.fr

PROVENCE-ALPES-CÔTE D'AZUR
Agnès Dechy agnes.dechy@educagri.fr

Ours

La revue Champs culturels est distribuée dans tous les établissements. Elle est donc consultable dans les CDI des établissements agricoles publics. Elle est par ailleurs diffusée dans les DRAC, les DRAAF, les DRJSCS, les missions culturelles des rectorats, les associations conventionnées par le Ministère de l'Agriculture. Elle n'est ni vendue, ni diffusée par abonnement.

EN SAVOIR PLUS SUR L'ESC
education-socioculturelle.ensfea.fr
Le site consacré à l'éducation socioculturelle où vous retrouverez les projets conduits dans les régions, l'histoire de l'ESC et les publications du réseau national Animation & Développement Culturel dont la revue Champs Culturels.
escales.enfa.fr : le site consacré au métier de professeur-e d'Éducation Socioculturelle, statut, référentiels, ressources pédagogiques.

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION
Philippe Vinçon
Directeur général de l'enseignement et de la recherche
Ministère de l'Agriculture et de l'Alimentation
RESPONSABLE DE LA RÉDACTION
Claire Latil, réseau Animation et Développement Culturel

MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE ET DE L'ALIMENTATION
Direction Générale de l'Enseignement et de la Recherche (DGER). Sous-direction des Politiques de Formation et d'Éducation. Bureau de la vie scolaire, étudiante et de l'insertion. Réseau Animation et Développement Culturel.
1, ter avenue de Lowendal 75007 PARIS
MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DE LA COMMUNICATION
Secrétariat Général. Service de la coordination des politiques culturelles et de l'innovation. Département de l'éducation et du développement artistique et culturel.
182, rue Saint-Honoré – 75033 PARIS CEDEX 01

Champs culturels est imprimé à 3000 exemplaires par l'Imprimerie Escourbiac (Graulhet) sur papier Arcoprint Milk 100 g/m2. Polices de caractères : Domaine Texte (Klim Type Foundry) et Raisonné (Colophon Foundry).
Images : sauf mentions contraires, tous droits réservés.
Conception graphique : Moshi Moshi (Limoges).
Illustrations : Studio Bysshe (Limoges).
N°ISSN : 1253-0352.

29

Éditorial — p.4
Agroécologie, une culture du faire-avec
Avant-propos de Raphaël Larrère — p.5

1. Homme-Nature
Regards croisés sur la transition des relations Homme-Nature. Nouveaux regards, nouveaux enjeux ?

Banquise, jungle & potager
La nature au cinéma
Chloé Guerber-Cahuzac — p.13

Les artistes devant l'agriculture et l'environnement, de la sécularisation aux conscientisations
Didier Christophe — p.21

Billebaude
Une revue sur les usages et les représentations de la nature
Entretien avec Anne de Malleray
par Laurence Martin — p.31

Défi d'une mutation
Marie Romanens — p.33

Agroécologie, un autre regard sur la connaissance
Propos croisés Aurélie Javelle,
Harold Vasselin et Erwan Bariou — p.37

L'agroécologie, à la rencontre de l'agronomie et de l'écologie
Regards croisés Sophie Carton,
Jean-Pierre Thauvin & Jean-Luc Toullec
— p.43

Lettre à Robert Hainard, naturaliste, artiste, philosophe
Jean-Luc Toullec — p.47

2. Penser de nouvelles démarches

Vers une agriculture renaturée
Aurélie Javelle — p.53

Le Fourneau, chef d'orchestre breton de rencontres citoyennes et poétiques
Caroline Raffin — p.59

Des relations apaisées entre les sociétés humaines et la nature : focus sur le manifeste des Parcs Naturels Régionaux
Entretien avec Mickaël Weber,
par Laurence Martin — p.63

Alimentation générale : la plateforme des cultures du goût
Entretien avec Pierre Hivernat
par Laurence Martin — p.65

Enseigner l'agroécologie ou participer à la transition agroécologique et sociétale ?
Jean Simonneaux — p.67

Quand les étudiants « nature » et « agriculture » travaillent ensemble
Entretien avec Brigitte Le Houérou
par Jean-Luc Toullec — p.73

3. Elles, ils font la transition

La bourrache & le ver de terre. Les prémices de l'agroécologie au Potager du roi (Versailles)
Pauline Frileux — p.79

Les pratiques et les choix de La Tournerie, une ferme collective agroécologique
Entretien avec Thomas Gibert
par Didier Christophe — p.87

Parcours de vie et vision du métier : portrait d'une directrice d'exploitation de lycée agricole
Marie Laflotte
avec le regard de Claire Latil — p.93

Un projet alimentaire territorial en Corrèze : interaction, plus-value et agroécologie
Rencontre avec Éric Bellouin
par Didier Christophe — p.97

TATA-BOX : une boîte à outils pour outiller la transition agroécologique des territoires
Élise Audouin, Jacques-Éric Bergez
et Olivier Therond — p.103

Grain de sable, imaginaire et transition agroécologique, six escales pour une immersion
Erwan Bariou et Didier Loiget — p.113

O.O.O
Objets Orientés Ontologie
Entretien avec Fabien Zocco
par Aurélie Javelle — p.119